STARFIX

ISSN 0756-0559

exclusif !

LA GUERRE DES ETOILES III

CHIC : LES PREDATEURS

SEXY : GWENDOLINE

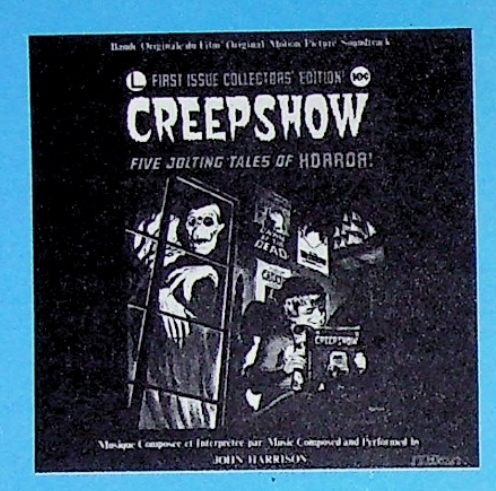
HORRIBLE : CUJO

M2654-7-15 F N° 7 - AOUT 83 - 15 F - MENSUEL

LES MUSIQUES ORIGINALES DES MEILLEURS FILMS

Milan





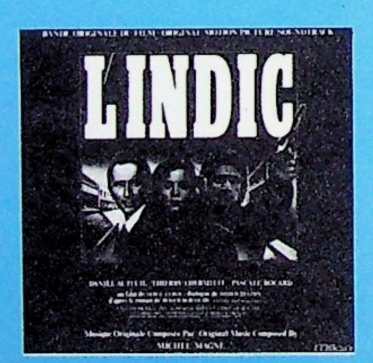
CREEPSHOW A 207
MUSIQUE DE JOHN HARRISSON



LA PETITE BANDE A 202
MUSIQUE D'EDGAR COSMA



LA FILLE DE TRIESTE POL.BP733
MUSIQUE DE RIZ ORTOLANI

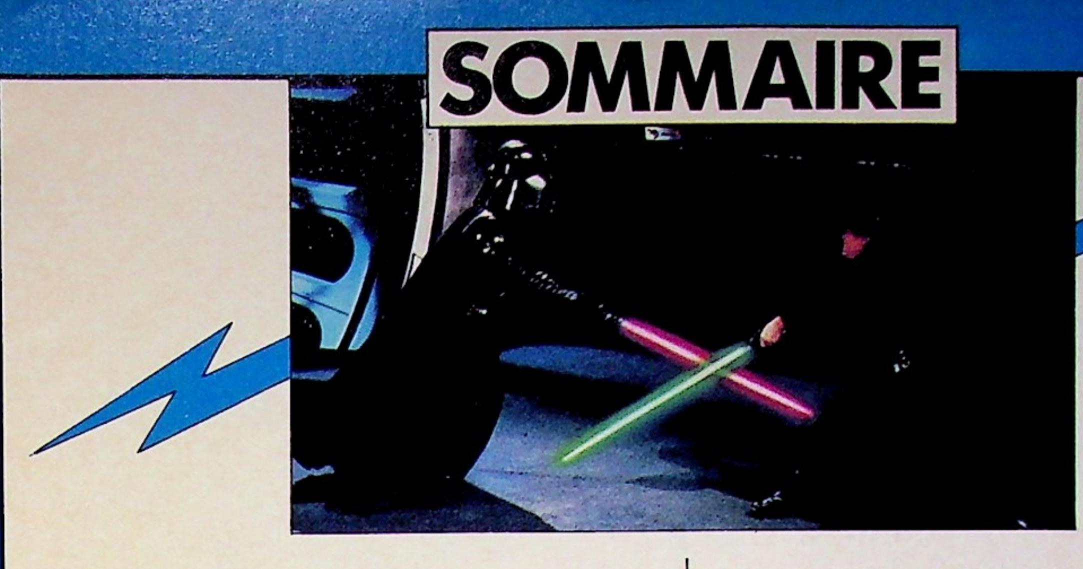


L'INDIC A 200
MUSIQUE DE MICHEL MAGNE

Disques & Cassettes Milan chez votre Disquaire

SPI Milan 22bis rue Pajol 75018 Paris tel: (1) 208 76 63

SOMMAIRE



STARFIX N° 7, Mensuel - Dépôt légal Juillet 1983 - Copyright © Starfix Editions 1983 - Tirage du n° 6 : 100000 exemplaires - **Directeur de publication** : Christophe Gans - **Rédacteur en chef** : Doug Headline - **Secrétaire de Rédaction** : Dominique Monrocq - **Directeur de la Rédaction** : Doug Headline - **Directeur de la Zone Z** : Dan Brady - **Comité de rédaction** : Nicolas Boukrief, Dan Brady, François Cognard, Christophe Gans, Doug Headline, Frédéric Albert Levy, Dominique Monrocq, Jérôme Robert - **Collaboration** : Olivier Billiottet, Daniel Bouteiller, Guy Delcourt, Hervé Deplasse, Fred Gordon, Gaillac - Morgue, Pypo Lechat, Renzo Sauru, Pierre Scias, Michel Scognamillo, François Truchaud - **Directeur de la Documentation** : Daniel Bouteiller - **Direction Artistique/Maquette** : Katell Postic - **Maquette** : Marie-Noëlle Ywanoff, Paola Boileau - **Attachée de Presse** : Fabienne Renault - Dessinateur : Jacques Terpant - Photocomposition : Photocompo 2000 - Photogravure : CERAT, Ets. Prunelle - Imprimé par les presses Montsouris, Massy - Siège social et bureaux de rédaction : 23, rue Vernet, 75008 Paris (Tél. : 720.50.51) - STARFIX, SARL au capital de 20000 F; RC Paris 326.754.157 - Gérant : Edmond Cohen - Diffusion France : NMPP - Abonnements : au journal - Tarif 1 an (12 N^{os}) : 140 F. Etranger : ajouter 25 F de port - Tout envoi de textes, documents ou suggestions est vivement encouragé, mais nous ne répondons plus au courrier - N° de commission paritaire 64966 - Directeur de la promotion : Jean-Noël Raviscioni - **Directeur de la publicité** : Jacques Villatte - Assisté de : Christine Hamon, Philippe Puech - Tél. : 720.50.51.

Crédits photos : Les documents photographiques sont sous copyright des compagnies de production et/ou de distribution.
Remerciements : Cannon Group, C.C.F.C., Cinema International Corporation, Island Pictures, MK2, Orion, Parafrance, Promo 505, 20th Century Fox, Film de la Tour, Planfilms, R.I.D., U.G.C. ainsi que Michèle Abitbol, Patricia Bales, Zaïa Ben-Lalli, Josée Bénabent, Simona Benzakien, Marc Bernard, Denise Breton, Jeanne Charuet, Caroline Decriem, Jean-Luc Defait, Marquita Doassans, Michèle Darmon, Christine Fontaine, Richard Gere, Pamela Godfrey, Agnès Goldman, Gilbert Guez, Pierre Hermand, Claude Le Gac, Janine T. Lewandowsky, Jim McBride, Priscilla McDonald, Marie-Christine Malbert, Jean-Baptiste Meyer, Dominique Picoli, Alain Pons, Kat-El Pypo, Gabriele Rohrer, Alain Rouleaux, Jasmine Ruzza, Jean-Pierre Vincent.



EN RELIEF!

la grande aventure fait des petits!

2000 AFFICHES GRATUITES

Plongez dans des gouffres sans fond!
Trucidez des spectres grimaçants!
Mettez en déroute vos ennemis sans scrupules!
Sauvez de belles jeunes filles en mal d'amour!
Nagez! Courez! Grimpez! Tirez! Cognez!
N'hésitez pas!
Découvrez la première clé de l'énigme qui vous fera trouver

LE TRESOR DES QUATRE COURONNES

Aventuriers en puissance, abonnés et profanes, garçons et filles!
Précipitez-vous sur cette offre exceptionnelle. Les 2000 premiers à nous envoyer une carte postale pour demander ce cadeau somptueux et gratuit recevront l'affiche 40 x 60 tout en couleurs du "Trésor des Quatre Couronnes"!!!
Pressez-vous : le cachet de la poste fera foi et les abonnés seront les premiers servis. Foncez sur vos stylos, repoussez ces serpents agressifs, écrasez quelques tarentules, et postez votre carte en vitesse!
Chaque mois, Starfix vous offre les plus belles affiches du cinéma qui fait l'événement! Et ce n'est qu'un début...

MERCHANDISING

Le Club Starfix vous propose : Cadeaux, gadgets, signes distinctifs.
Soyer fiers d'appartenir à la Starforce! Vous ferez l'envie de tout votre entourage.

Ce mois-ci :
Badges Starfix! l'emblème officiel de la Starforce en métal chromé. Permet aux membres de la Starforce de se reconnaître de loin et discrètement. Mieux qu'un geste de ralliement secret! 10 F seulement.
Hologramme Dark Crystal en 3-Dimensions! Placez-le sous la lumière et vous verrez s'animer un des épouvantables Skeksès du monde du Crystal! Incroyable! Un cadeau superbe et original! 45 F.
T-Shirts Starfix! Le sommet du chic! Epatez vos amis! Eblouissez vos petites amies! Inspirez la terreur à vos ennemis! T-Shirts blanc Fruit of the Loom 3 tailles : Medium (M) - Large (L) - Extra-Large (XL). Ornés d'un magnifique dessin de William Stout!
Avec le T-Shirt Starfix, Personne ne vous résistera!... 50 F.

BON DE COMMANDE

Je désire recevoir	.... badge Starfix au prix de	10 FF.	soit	
	.... hologramme Dark Crystal	45 FF.	soit	
	.... T-Shirt officiel Starfix Taille M L XL (entourez)	50 FF.	soit	
			Total	+ 5 FF de port.

Adressez vos bons de commande à Starfix - Service Club Starforce - 23, rue Vernet - 75008 Paris

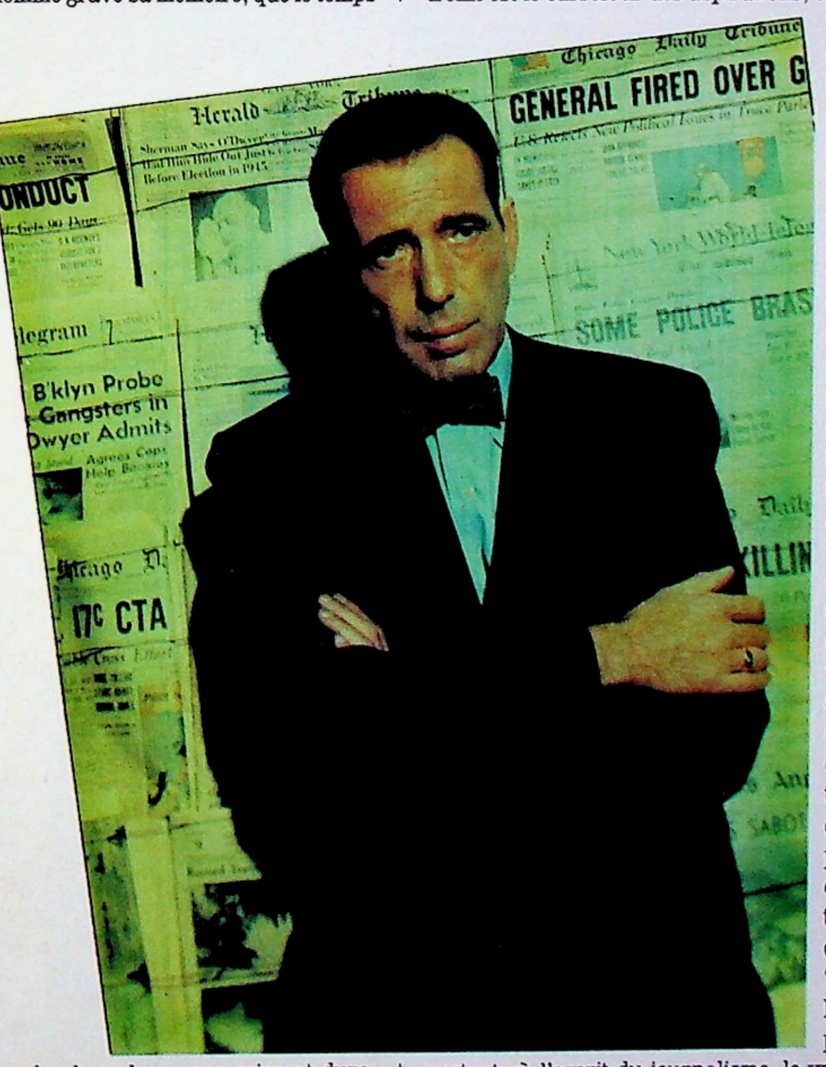
EDITO

Le cliquetis frénétique des machines à écrire... les coursiers qui bondissent en apportant les dépêches... le parfum des cigarettes fumées à la chaîne... le bourdonnement des radios dans le fond... la soudaine clameur d'une nouvelle fraîche qui débarque... les sourcils froncés ; les fronts plissés ; les doigts crispés sur les téléphones, les claviers, les feuilles de papier porteuses de tant de rêves...

Trois mots : salle de rédaction.

C'est là que prend forme l'objet que vous tenez entre vos mains, avides d'images, de textes, d'informations, de sensations. C'est là que l'histoire s'écrit, que l'homme grave sa mémoire, que le temps fugitif trouve des auditeurs à sa plainte.

Salle de rédaction : sur son front, Brady essuie une goutte de sueur. Bientôt, le public saura tout ce qu'il a besoin de révéler. Démasquer des distributeurs peu honnêtes et avides d'argent, rehausser le prestige d'une star oubliée, dénoncer l'escroquerie d'une œuvre mutilée. Autour de lui, les autres s'affairent, échangent des cris, martèlent furieusement leurs IBM, passent des coups de fil à d'innombrables correspondants. Les inconscients ! Bientôt, eux aussi, ils comprendront. Grâce à lui : il sait...



Salle de rédaction : trois minutes pour avoir ce type au téléphone, confirmer l'information, vérifier ses sources. Et tout ça avant que le papier ne parte pour l'imprimerie et soit livré aux regards du public. L'erreur est interdite. Ici, pas de seconde chance. Dans la rue, plus bas, des pneus crissent durement. Une Austin rouge a failli emboutir une Ford. Pas facile de se concentrer dans ce remue-ménage...

Salle de rédaction : à travers les bureaux vitrés, on aperçoit toute l'enfilade des journalistes en pleine action. Les téléphones sonnent, toujours au moins deux en même temps, ils ont dû se donner le mot. Le télex crépite, à l'écoute des quatre coins du monde. On entre, on sort. On voit passer les têtes des piliers du journal, des petits nouveaux. Parfois, quelqu'un se fait éjecter. C'est rare. Ici, il y en a beaucoup plus qui restent, une fois accueillis à bras ouverts. Le tumulte quotidien bat son plein. Chacun s'escrime sur son propre problème. La somme des solutions s'appelle un journal.

Quelle étrange chimie a donc lieu sur ce terrain privilégié de l'événement ? En quelques mètres carrés, les actes de centaines de personnes trouvent un écho, se concrétisent sur le papier, avant même souvent d'avoir été menés à bien. Cet espace restreint est le carrefour des aspirations, des déceptions, des réussites éclatantes. C'est de cette salle de rédaction que partiront les verdicts d'une équipe. Voix conjuguées qui n'ont qu'un pouvoir limité, qu'une valeur relative, mais voix qui portent loin. Une équipe, unie, soudée. Une équipe aussi généreuse de ses encouragements que sincère dans ses agacements. Passion, énergie, réactions.

Si vous demandez la raison de cet enthousiasme, chacun donnera une réponse différente. Je vous dirai que, quelque part, c'est à cause de l'esprit d'un Bogart qui menait sa rédaction comme personne, à cause de l'amour du métier, à cause de l'ambiance détonante qui traîne encore sur la brise, et entre par la fenêtre aujourd'hui, comme il y a longtemps, un soir de 1952, dans les bureaux du "Day", quelque part aux Etats-Unis. Le vent n'a pas changé. Il souffle partout où l'esprit du journalisme, le vrai, pas celui des "reporters", habite encore les esprits. C'est une chance que d'avoir su le garder en soi pendant si longtemps. Cet esprit là, il déplace les montagnes...

Mais... mais... et tout ça pour un journal de cinéma ?

Eh oui. Il y a des choses qu'on est bien obligé d'avouer...

DOUG HEADLINE

LES TRAQUES DE L'AN 2000

Qui va à la Chasse...

Le cinéma australien ne fait pas preuve à tous les coups d'une imagination et d'une nouveauté hallucinantes. Il ne faut pas oublier que le morceau planqué de l'iceberg (le reste de la production, inédit chez nous) renferme pas mal de sous-produits sans personnalité, qui repompent sans vergogne les pires schémas des bandes américaines. *Dead Kids* et *Dark Room* , psycho-killers navrants, assaisonnés de gore, *The Hospital*, copie pas drôle des *Mash*, *Docteurs in Love* et autres délires de potaches de médecine, ou encore *Dead Easy*, thriller "mode" au look pseudo-new wave, sont hélas là pour nous le rappeler, chaque année au marché du festival de Cannes. Hé oui, parfois, au lieu de dépoussiérer les vieux mythes *(Thirst* pour le vampire, *Harlequin* pour le magicien*)*, on se



contente comme les Italiens d'appliquer les recettes commerciales déjà éprouvées chez les autres.

Les Traqués de l'An 2000 (Turkey Shoot **en anglais =** ***Chasse à la Dinde!)*****, australien justement, reprend également un des refrains connus du cinéma d'anticipation américain : la société policée, militarisée, tyrannisée, enfin tout ce que vous voudrez, où l'individu n'est plus qu'un numéro anonyme et impuissant. Le syndrome George Orwell quoi (au fait, ça approche, 1984...), rabâché depuis 20 ans, tant sur les écrans *(Zéro Population Growth*, *Soleil Vert*, *L'Age de Cristal*, *Things to Come)* qu'à la télé *(Le Prisonnier*, rediffusé actuellement chez les Bodgas*)*. *Les Traqués de l'An 2000* commence ainsi par de rapides plans d'actualité, où des C.R.S. bien SS matraquent la populace. C'est la guerre civile. Des sympathisants gauchistes sont capturés et envoyés dans des camps de travail tout clean, où ils seront fouettés, torturés, humiliés (très dur ça, l'humiliation...) et finalement chassés comme des lapins par leurs hôtes sadiques.**

Le propos libertaire comme d'habitude, s'estompe rapidement derrière les scènes d'action ou de sadisme, et le film vire rapidement à la course poursuite meurtrière style *Zaroff*, effets sanglants et érotisme en sus. Ça donne des images amusantes, où de gros monstres bêtas bouffent en souriant, les doigts de pied d'un des fuyards rattrapés, où une belle amazone à cheval (non pardon chasseresse : elle a encore ses 2 seins) traque armée d'une arbalète explosive.

Les maquillages et effets spéciaux, supervisés par le vétéran John Stears, responsable autrefois de ceux des James Bond, ne manquent pas d'efficacité, et l'explosion finale du corps entier d'un des affreux chasseurs vaut bien les gâteries de Savini.

Pas original donc, mais très distrayant. A noter la distribution bizarre : la frêle Olivia Hussey, ex. Juliette (mais non pas celle des Esprits : *Roméo* et *Juliette*...), Steve Railsback, le cascadeur paranoïaque du génial *Diable en Boîte* de Richard Rush, et l'anglais Michael Craig, qui en 20 ans sera passé de Visconti *(Sandra)* à Roy Ward Baker *(Vault Of Horror)*. Y'a de ces carrières des fois...

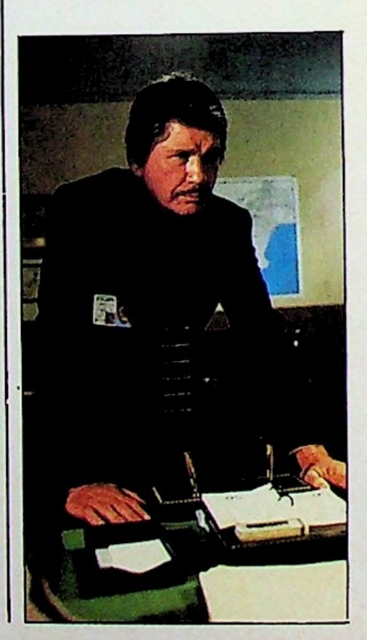
FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

LES TRAQUES DE L'AN 2000 (Turkey Shoot). Australie. 1981. "Hemdale", "FGH". PR : Antony Ginnane, William Fayman, David Hemmings. R : Brian Trenchard-Smith. SC : Jon George, Neil Hicks, d'après une histoire de George Schenck, Robert Williams, et David Lawrence. PH : John McLean. MUS : Brian May. DEC : Bernard Hides, Virginia Bieneman. SFX : John Stears, Peter Hutchinson, Bernie Corfield. MAQ : Bob McCarron. MONT : Alan Lake. 93'. DIST : Ciné Paris (15/6). Avec : Steve Railsback (Paul Anders), Olivia Hussey (Chris Walters), Michael Craig (Charles Thatcher), Carmen Duncan (Jennifer), Noël Ferrier, Lynda Stoner, Roger Ward, Michael Petrovitch.

LE JUSTICIER DE MINUIT

Le Justicier de Minuit est un psycho-killer. C'est ainsi ; nous n'y pouvons rien. Pour les spectateurs très ignares – où très chanceux – qui ignoreraient ce qui se cache sous ce barbare terme anglophile, rappelons un peu les éléments constitutifs de ce consternant sous-genre : le psycho-killer met généralement en scène un tueur mystérieux traumatisé durant sa tendre enfance par des événements aussi graves que la destruction de son hochet préféré par des galopins facétieux ou le vol de sa réserve secrète de sucettes à la fraise par une horde de fillettes affamées et kleptomanes ; rendu fou furieux par ces actes et la cruelle humiliation qui en découle, le petit schizo



décide, une fois parvenu à l'âge adulte, une trentaine d'années plus tard, de massacrer tout ce qui bouge et plus particulièrement l'adolescent américain typique, communément désigné sous le terme "teenager". Ce dernier, en général d'un niveau intellectuel bien au-dessous de la moyenne, passe le court temps qu'il lui reste à vivre à fumer des joints, à se tortiller bêtement sur des airs disco indignes de Sheila et à tenter vainement de se reproduire dans le cadre de surprise-party d'une telle ringardise que même Sophie Marceau a cessé de les fréquenter. Heureusement, l'assassin veille et, avec la régularité d'un métronome, massacre – uniquement à l'arme blanche – tout ces grands dadais blonds, sains et musclés jusqu'au dernier quart d'heure qui se veut en principe hallucinant de suspense et nous révèle, dans l'indifférence générale, l'identité du meurtrier et les raisons de sa crise d'euthanasie collective. On l'aura compris, j'exècre le psycho-killer autant que j'adore le giallo, sous-genre transalpin, qui, à partir d'éléments à première vue similaires, a su transcender les rouages classiques du "thriller" pour en faire cette grande fête morbide si bien morbide et latine si bien célébrée par Dario Argento.

Pour en revenir au Justicier de Minuit, quelques entorses aux situations classiques du psycho-killer sauvent le film de Lee-Thompson : d'une part l'identité de l'assassin nous est révélée dès la première scène, le léger suspense provenant de l'interrogation : sera-t-il identifié avant qu'il ne fasse d'autres victimes ? D'autre part, une importance beaucoup plus grande est accordée à l'enquête policière, ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait que l'inspecteur est incarné par Charles Bronson. Exploitant sans vergogne le succès des deux *Death Wish* de Michael Winner, *Ten To Midnight* est un fervent plaidoyer pour l'auto-justice, reprenant même vers sa conclusion une des situations de *L'inspecteur Harry* : au terme d'une retentissant procès, le tueur sort libre – et ricanant – de la salle d'audience, le bon Bronson n'ayant pas hésité à fabriquer de toutes pièces quelques preuves factices pour l'envoyer plus vite sur la chaise électrique. Comme ce dernier a déclaré peu avant à son jeune adjoint : "Oublie ce qui est légal et fait ce qui te semble juste", on comprend dès lors que notre pauvre psycho n'en a plus pour longtemps à gambader tout nu... Ah oui, parce que j'ai oublié de vous préciser que pour commettre ses meurtres, Gene Davis

éprouve le besoin de se déshabiller entièrement et, une fois sa tâche accomplie, rentre tranquillement chez lui dans la même tenue. Compte tenu de ce fait, et du nombre tout de même assez restreint de nudistes en pleine, rue, on s'étonne qu'il faille néanmoins une heure quarante au moustachu monolithique pour faire cesser cet outrage aux bonnes mœurs. Non mais, on ne va tout de même pas laisser les exhibitionnistes envahir nos rues !

OLIVIER BILLIOTTET ■

FICHE TECHNIQUE :

LE JUSTICIER DE MINUIT (10 to Midnight). U.S.A. 1983. "Y & M Productions". PR : Menahem Golan Yoram Globus, Pancho Kohner, Lance Hool. R : Jack Lee Thompson. SC : William Roberts, d'après une histoire de J. Lee Thompson. PH : Adam Greenberg. MUS : Robert O. Ragland. DEC : Jim Freiburger, Cecelia Rodarte. MAQ : Alan Marshall. MONT : Peter Lee Thompson. 102'. DIST : S.N. Prodis. Avec : Charles Bronson (Lt Leo Kessler), Lisa Eilbacher (Laurie Kessler), Andrew Stevens (Paul McAnn), Gene Davis (Warren Stacey), Geoffrey Lewis (Dave Dante), Robert Lyons, Wilford Brimley, Cosie Costa, Iva Lane, Bert Williams, Kelly Palzis

ENIGMA

Vous tous qui rêviez depuis une certaine projection de *Dr No,* il y a environ vingt ans, vous pouvez remballer vos visions de tropiques, de technologie hyper sophistiquée de blondes assassinées qui ne foudroient pas seulement du regard... Tout ceci est bien fini, évanoui, envolé. Pire, cela n'a même jamais existé ! *L'Espion qui Venait du Froid !* l'avait pourtant expliqué clairement, mais l'attrait de l'action demeurait plus fort que la désillusion d'une réalité moins plaisante, moins excitante. Le métier d'espion, la vocation d'informateur, sont des tâches de longue haleine, de patience inépuisable, qui requièrent plus l'infiltration d'une véritable "taupe" (comme l'a défini John Le Carré) que les exploits d'un dilettante muni d'une licence pour tuer.

Alex Holbeck dans *Enigma* n'a rien d'un James Bond. Aucune aptitude physique spécifique, aucun goût inné du danger, aucune idée directive, excepté un indéniable instinct de survie. Pourtant, alors que ses chefs l'avaient volontairement condamné dans sa quête frénétique, il va (presque) remplir sa mission, contrer les pièges de son ennemi juré, et délivrer sa femme des griffes de l'étatisation collectiviste de derrière le Rideau de Fer. Pas mal pour un simple amateur..

Au vu d'un titre si explicite et transparent, chacun peut présumer qu'au fond de cette œuvre se terre un profond mystère. Un point d'interrogation digne de lancer les plus fins limiers, d'Auguste Dupin à Philo Vance, sur la piste... Car curieusement, ce ne sont ni les rebondissements du récit, ni l'attente de la résolution finale, qui intriguent le plus le spectateur. Même si la construction du scénario est loin d'être parfaite, les multiples changements de point de vue du film sont inévitables, et quasiment inhérents à un film d'espionnage. Chose que les aventures du fameux 007, traitées dans l'espace et dans le temps de façon linéaire, nous avaient fait perdre de vue.

Mais le problème crucial demeure de savoir pourquoi un réalisateur et des interprètes aux talents confirmés ont choisi une optique délibérément passéistes, à la limite rétrograde...

Quelle différence entre *L'Espion qui Venait du Froid* et *Enigma ?*

Aucune. Des personnages faussement attachants, une mise en scène statique et des dialogues abondants, et un rythme mou caractérisent ces deux œuvres. Tandis que déjà en 36, Alfred Hitchcock avait perçu toute la vitalité qu'il pouvait apporter à *Secret Agent* sans sacrifier aux codes du genre.

Le cinéma est un art qui évolue constamment, et vite. Jeannot Swarc, qui avait réussi jusqu'à présent à faire le lien entre ses activités télévisées et les grosses productions *(Les Dents de la Mer 2),* en passant par un petit budget inventif *(Les Insectes de Feu),* semblait l'avoir compris. Peut-être s'est-il retrouvé limité par un type de film trop précis, trop prévisible ? La question reste posée.

Quoi qu'il en soit, *Super-girl* arrivera certainement à effacer cette légère déception...

DOMINIQUE MONROCQ ■



FICHE TECHNIQUE :

ENIGMA. G.-B./France. 1982. "Archerwest", "SFPC". PR : Peter Shaw, Ben Arbeid, André Pergament. R : Jeannot Swarc. SC : John Briley, d'après le roman *Enigma Sacrifice* de Michael Barak. PH : Jean-Louis Picavet. MUS : Marc Wilkinson. DEC : François Comtet, Marc Frederix. MONT : Peter Weatherley. 122 mn. DIST : C.C.F.C. Avec : Martin Sheen (Alex Holbeck), Sam Neill (Dimitri Vasilkov), Brigitte Fossey (Karen), Michel Lonsdale (Bodley), Derek Jacobi (Kurt Limmer), Frank Finlay (Canarsky), David Baxt, Kevin McNally, Michael Williams, Warren Clarke.





PSYCHOSE 2
le traître du suspense

Oui, ils ont osé ! 23 ans après, ils ont ressorti les oiseaux empaillés, astiqué les robinets de la salle de bains, reconstruit la vieille bicoque gothique et rallumé l'enseigne lumineuse du motel. Norman Bates est de retour. Oui, Norman Bates ! Le grand dadais timide qui poignardait les filles sous leur douche, coiffé du chignon grisonnant de sa mère acariâtre, refait surface après une pénitence de 20 ans en asile psychiatrique. Pour le plus grand malheur des cinéphiles et des autres hélas !

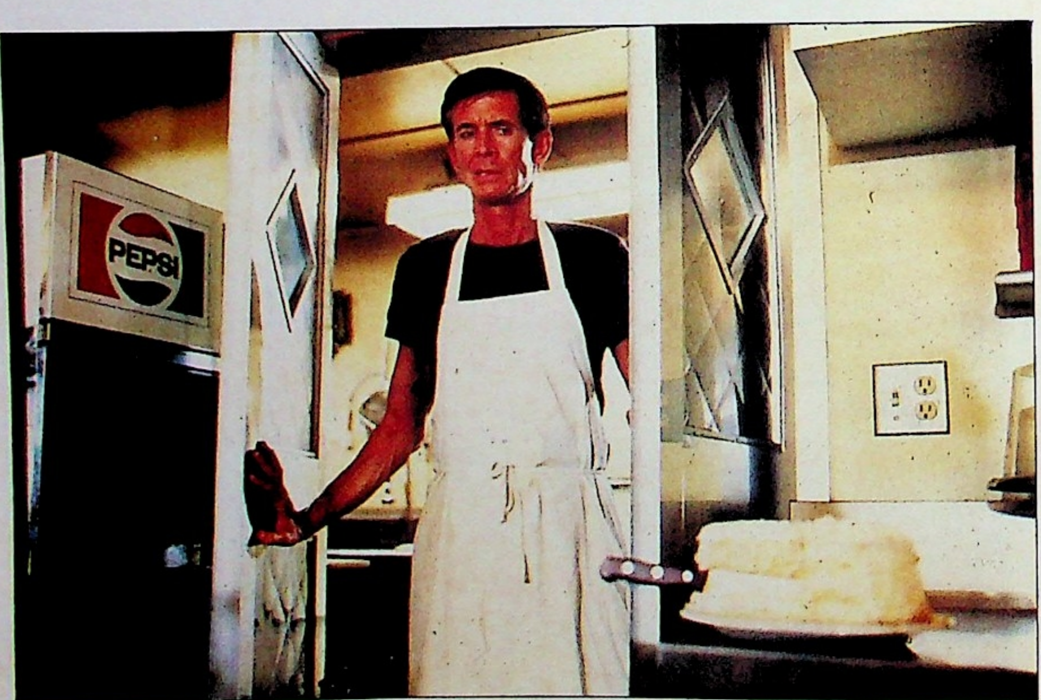
Hé oh ! je ne sais pas si vous vous rendez compte là, mais on est en train de parler de LA SUITE DU *PSYCHOSE* D'ALFRED HITCHCOCK !!! Une suite à *Psychose*, ce chef-d'œuvre de terreur en noir et blanc, qui a bien dû traumatiser une femme seule sur 2 dans les années 60 (ma maman à moi elle était enceinte quand elle l'a vu, d'où mes crises d'épilepsie fréquentes). Non, non ! Y a des choses qui se font pas, même pour ramasser un tout petit peu d'argent, même pour faire travailler des techniciens dans la dèche, même pour soulager un magasinier râleur de ses fins de pellicules toutes racornies. Déjà, le remake de *King Kong* par Guillermin, avec son gorille obèse et ankylosé, nous restait en travers de la gorge, mais alors là, ça dépasse carrément les cadres de l'entendement humain. Les américains ont décidé une fois pour toutes, de saloper le patrimoine, et de sacrifier les grands classiques au Dieu Box-Office. Faut se faire une raison. A quand le *Cat People* de Tourneur version gore ou *La Belle et La Bête* agrémenté de plans pornos pendant qu'on y est ?! Heu... t'es sûr !... Ah ! Mais c'est déjà fait, me souffle Headline. Bon, j'insiste pas alors. Revenons quand même un peu sur ce *Psychose 2*, surtout que j'ai une envie folle d'être haineux, intolérant, méchant et tout...

Bon, le film commence d'emblée par la reprise du fameux passage de la douche, où la belle Janet Leigh se fait percer le ventre par Norman Bates travesti, au son des violons stridents de Bernard Hermann. L'extrait original croyez-vous ?? Et bien non ! les pauvres marchants de soupe n'ont rien trouver de mieux à faire pour commencer, que de modifier la bande sonore. Carrément. Les violons ne surviennent pas au même instant, avec la même intensité, mais par contre, les bruitages de coups de couteau dans le corps – qu'Hitchcock avait obtenus en perforant une pastèque – sont stupidemment amplifiés. Autant le dire tout de suite, le reste du film est à l'image de cet infect tripatouillage. Aucun respect du chef-d'œuvre original d'une part, et aucune innovation, aucune création originale de l'autre. Le néant.



Et pourtant, tout le monde frimait au début. Les producteurs se targuaient d'avoir été les assistants d'Hitchcock et d'en connaître un bon bout sur ses ficelles. Richard Franklin, le metteur en scène, encore tout abasourdi d'avoir décroché un grand prix d'Avoriaz avec son médiocre *Patrick*, racontait complaisamment qu'il avait l'intention de faire quelque chose de beaucoup plus moderne et audacieux que l'original ("accentuer le style expressionniste, les décors exagérés et les zones d'ombre profondes" qu'il disait). Bref, tout le monde était content. Un coup de peinture à la vieille maison et aux cheveux d'Antony Perkins, une pellicule couleur dans le chargeur (n'oubliez pas d'Hitch, faute de moyens et de temps, avait tourné l'original en noir et blanc) et c'est reparti ! Pensez donc, la mémoire du maître allait non seulement être respectée, mais réellement honorée par une telle entreprise. C'était comme si on déposait une superbe gerbe de fleurs sur sa tombe, pour le remercier d'avoir fait l'original !!

A l'arrivée comme prévu : un des films les plus crétins et les plus rigolos qui soit. Une suite que même Mel Brooks et les Marx Brothers réunis, n'auraient pas eu le culot d'inventer. Il faut dire que monsieur Tom Holland, le divin scénariste de cette corrida y est pour beaucoup. Faire travailler Norman Bates dès sa sortie d'asile dans une espèce de snack-bar miteux, où il passe son temps à couper des choux-fleurs en roulant des yeux pas possibles, utiliser la vraie mère de Norman Bates (!) – l'autre, momifiée dans le premier, n'étant en fait que la sœur de cette dernière !!! – et utiliser la baraque gothique comme baisodrome pour teenagers en mal de coups à tirer : voilà quelques unes de ses meilleures trouvailles. Le summum est atteint vers la fin, où le pauvre Norman, harcelé pendant tout le film par 2 rombières déchaînées, décidées à le faire retomber fou en imitant sa défunte mère, prend justement tout ce qui bouge, pour une incarnation de cette dernière. Ah, cette fin ! On croirait une scène de poursuite dans un Tex Avery : tout le monde se croise, se tape dessus (Ah la pelle qui fait dong !), se hurle à la gueule. Impossible de s'y retrouver dans les meurtriers et les assassinés, puisque quasiment tous les protagonistes du film se déguisent à un moment ou à un autre en vieille mère tueuse (si ça vous intéresse, la perruque et le couteau sont planqués sous la dalle de la cave...), avant de se faire taillader. Bref, c'est l'auberge espagnole, les soutes du *Titanic* en plein naufrage. Une parodie n'aurait pas été plus drôle. Et un cauchemar d'Hitchcock plus réaliste.



Quant à la mise en pièces (ou en scène, au choix) du pauvre Franklin, excepté un ou deux plans superbement éclairés par Dean Cundey, le chef-op attitré de Carpenter *(Halloween 1, 2 et 3 !)*, elle est ma foi toute simplette. Du genre : images penchées, caméra subjective sur n'importe quoi et mouvements de louma d'une gratuité terrifiante. Bof, là n'est pas le plus haïssable, puisqu'au passage Albert Whitlock *(Ghost Story, Cat People* et... *Les Oiseaux)* nous gratifie de superbes décors peints sur verre. Par contre, l'utilisation de cadrages et de figures de style du maître Hitchcock rend nettement plus hargneux, surtout dans un nouveau contexte aussi stupide. L'arrière de la voiture sortant du marais, le gros plan sur la bouche de Vera Miles, la plongée sur Norman Bates montant l'escalier avec sa mère dans les bras : autant d'images repiquées et triturées qui tombent forcément à plat, tant elles sont détournées de leur sens et de leur cohérence visuelle d'origine.

Psychose 2 n'est somme toute qu'un pauvre film de producteurs sans scrupules, une chiquenaude dérisoire et sournoise au badaud curieux, un faux-film hommage à un vrai chef-d'œu-

vre. Sous couvert de porter un regard plus "actuel" sur la folie de Norman Bates, cette bande d'enfoirés n'aura fait que reproduire servilement l'imagerie convenue et parfaitement commerciale du film de psycho-killer américain. Blood, Sex and Sun. Ce genre de films auxquelles justement *Psychose* donna naissance il y a 20 ans. Un comble quand même. Et Franklyn, pas abattu pour autant de nous ressortir au générique final : "Les producteurs désirent exprimer toute la reconnaissance qu'ils ont à l'égard de Sir Alfred Hitchcock". Psychose toujours, va...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

PSYCHOSE 2 (Psycho 2) U.S.A. 1982. PR : Hilton Green for "Universal et Oak Industries". R : Richard Franklyn. SC : Tom Holland. PH : Dean Cundey. MUS : Jerry Goldsmith. SFX VISUELS : Al Whitlock. DEC : John Corsa. MONT : Andrew London. 113'. DIST : C.I.C. Avec : Anthony Perkins (Norman Bates), Vera Miles (Lila Loomis), Meg Tilly (Mary Loomis), Robert Loggia (Dr. Raymond), Dennis Franz (Warren Toomey, le gérant du "Motel Bates").

KOYAANISQATSI

De longs travellings supersoniques passent en vision panoramique les parcs nationaux américains. Survol de paysages rocailleux, dinosaures fossilisés (Monument-Valley, que John Ford avait immortalisé), chutes du Niagara, déserts de sable blanc, etc., grandiose !

Sur un bouillonnement de nuages fumigènes commence un show d'images, orchestré par une musique répétitive de Philip Glass. Au début, on se laisse envoûter par les incantations des prophéties Hopi : "Près du jour de purification, il y aura des toiles d'araignées tissées d'un bout à l'autre du Ciel"... A la longue, Glass devient brisant. Silence, on plane ! Et avec l'arrivée de l'homme, les choses se gâtent. Bulldozers, pylônes électriques qui barbelisent l'horizon, fumées noires, explosions guerrières, les immeubles du Bronx s'écroulent dans l'indifférence des new-yorkais en overdose de speed. Le film-document tourne à la fable primaire, des accélérés systématiques entraînent la fourmilière humaine vers les fusées du désastre. Koyaanisqatsi veut dire "la vie déséquilibrée".

GAILLAC-MORGUE ■

(J'aimerais bien que quelqu'un m'explique cette critique - NDLR)



SORTIES PRÉVUES

AOUT

TONNERRE DE FEU (Blue Thunder) de John Badham, avec Roy Scheider, Malcolm McDowell, Warren Oates, Candy Clark. avant *War Games* prévu pour Décembre, le nouveau chef-d'œuvre de Badham.

SUPERMAN III de Richard Lester, avec Christopher Reeve, Richard Pryor, Robert Vaughn, Margot Kidder. C'est un oiseau ? Un avion ? Non c'est Superman III.

ZIPP (Zapped) de Robert J.Rosenthal. Il paraît qu'il ne faut pas dire que c'est nul ! Mais ça m'étonnerait que ça ne le soit pas !

LES EVADES DU TRIANGLE D'OR (Comeback) de Hall Bartlett, avec Michael Landon, Jürgen Prochnow. Aventures romanesques d'un photographe de presse australien au Laos. Rien à voir avec Peter Weir.

EQUATEUR de Serge Gainsbourg, avec Francis Huster, Barbara Sukowa. Partie de touche-pipi africaine.

LA CRIME de Philippe Labro. Hé, les mecs, le scénario est de Manchette !

AMERICAN CLASS (National Lampoon's Class Reunion). Déjà annoncé sous le titre *Folie au Collège*. On l'a toujours pas vu. Décidément !

L'INCONNU DU NORD EXPRESS (Strangers on a Train) de Alfred Hitchcock, avec Farley Granger, Robert Walker. Oh, un nouvel Hitchcock. (Reprise).

FANNY HILL de Jerry O'Hara, avec Lisa Raines, Oliver Reed, Shelley Winters. D'après le classique de la littérature anglaise. Rassurez vous, ce n'est pas Winters qui joue Fanny Hill.

UN FLIC AUX TROUSSES (Eddie Macon's Run) de Jeff Kanew, avec Kirk Douglas, John Schneider, Lee Purcell. Course poursuite en plein désert pour un taulard évadé.

SEPTEMBRE

FLASHDANCE de Adrian Lynne, avec Jennifer Beales, Marine Gahan. Quelques moments fabuleux pour un vidéo-clip prologue à *Fame*.

HERCULES de Luigi Cozzi, avec Lou Ferrigno, Sybil Danning, Mirella D'Angelo. Qui craint le grand méchant Lou ?

NATIONAL LAMPOON'S VACATION de Harold Ramis, avec Chevy Chase. A peine fini leur "Class Reunion", les voilà partis en vacances.

L'HOMME AUX DEUX CERVEAUX (The Man With Two Brains), de Carl Reiner, avec Steve Martin, David Warner, Kathleen Turner. La suite de *l'Homme au Cerveau Greffé*.

ZELIG de Woody Allen, avec himself et sa compagne du moment, Mia Farrow (qu'est ce qu'elle peut bien lui trouver ?).

UNE PIERRE DANS LA BOUCHE de Jean-Louis Leconte, avec Harvey Keitel. J'ai beau chercher, je trouve rien à dire.

THE WICKED LADY de Michael Winner, avec Faye Dunaway, Alan Bates, Sir John Gilgud. Dunaway reprend le rôle de Margaret Lockwood dans cette version "Golan-Globus" des aventures de la mécréante masquée.

SWORD OF THE VALIANT de Stephen Weeks, avec Miles O'Keefe, Sean Connery, Trevor Howard et... Peter Cushing. Après son *Sir Gawain et le Chevalier Vert*, Weeks reprend le personnage, pour la plus grande joie (enfin on espère) des petits et des grands.

OUTSIDERS de Francis Ford Coppola avec... Relisez donc les sorties prévues de notre numéro 6, page 9.

FRANCES de Graham Clifford, avec Jessica Lange. L'histoire de la comédienne Frances Farmer, morte complètement folle dans sa tête.

LES MONUMENTS DE L'EPOUVANTE : encore retardés, les 7 classiques de l'Age d'Or Universal. En vrac, *La Momie, Le Fils de Frankenstein, La Tour de Londres, Le Chat Noir, The Climax, Le Corbeau, Le Loup-Garou.*

TIME RIDER de William Dear, avec Belinda Bauer, L.Q. Jones, Peter Coyote. A foie jaune.

OCTOBRE

OCTOPUSSY de John Glen, avec Roger Moore, Maud Adams, Louis Jourdan. Plus débile que jamais, revoilà l'inévitable Moore en 007. Octopoussif !

STAYIN ALIVE de Sylvester Stallone, avec John Travolta. Où l'interprète de Rocky/Rambo dirige Travolta dans cette suite directe de *La Fièvre du Samedi Soir*. A en juger par le film annonce, ça a l'air génial.

LE RETOUR DE JEDI (Return of The Jedi) de Richard Marquand, avec Mark Hamill, Harrison Ford, Carrie Fisher, et les autres. Troisième volet de la saga de *la Guerre des Etoiles*, ne démérite pas de ses prédécesseurs.

LA CAGE AUX POULES (The Best Little Whorehouse in Texas) de Colin Higgins, avec Dolly Parton, Burt Reynolds. Les ennuis du "meilleur bordel du Texas" avec le shérif local.

GET CRAZY de Alan Arkush, avec Malcolm McDowell, Allen Goorwitz, Daniel Stern. Imaginez Mc Dowell en Rock-Star, un peu !

EVE (All About Eve) de Joseph L. Manckiewicz, avec Bette Davis, Ann Baxter, George Sanders, Marilyn Monroe. Le plus beau film du monde sur le théâtre.

LONESOME COWBOY Annoncé pour juillet, cet inédit de Andy Warhol est lui aussi retardé. Tant mieux.

LE MARGINAL de Jacques Deray, avec Jean-Paul Belmondo, Henry Silva. Après *l'Animal*, et avant *Le Bestial*, revoilà Bébal. Euh, Bébel.

CONSEIL DES DIX

CONSEIL DES DIX	O.B.	N.B.	D.B.	F.C.	G.-M.	C.G.	D.H.	F.A.L.	D.M.	M.S.
A BOUT DE SOUFFLE MADE IN U.S.A.	– 2	3	3		1	3	3	2	4	2
L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS		4	2	3	1	3	4	3	3	2
BARRY LYNDON	3	4		4	3	4	4	1	4	4
CHAIR POUR FRANKENSTEIN	3	4	3	4		3		3	– 1	
LES CHIENS DE PAILLE	2	4	3	4		3		1	3	2
LE CONVOI	3	3	3	2		3	2		3	2
CREEPSHOW	3	3	2	0	1	4	3	1	3	3
CUJO	3	3	3	3		3	3		3	3
LE DOCTEUR JIVAGO	4			1		– 1	3		3	3
DUEL DANS LE PACIFIQUE	1		3			4	3		3	3
EGON SCHIELE				1			0			
ENIGMA		2	3	0		2	2	2	1	
L'ESPION QUI M'AIMAIT	2	2	4	2		3	2	4	3	3
L'EXECUTEUR DE HONG KONG			– 1	0		– 2	0		– 1	
FURYO	1	4	4	3	2	4	4	3	2	2
L'HOMME DE LA RIVIERE D'ARGENT	2		2	1	1	– 1	0		0	– 2
L'HOMME QUI RETRECIT	3	3	4	4		4		3	3	
LE JUSTICIER DE MINUIT	0	0	0	– 2		0			– 2	
KOYAANISQUATSI		2			0				1	
ŒIL POUR ŒIL		– 1	– 1	3			3		1	
OU EST PASSEE MON IDOLE ?									3	
OUTLAND	3	4	4	3	2	4	4	3	4	3
LES PREDATEURS	1	4	3	3	2	4	3		1	
PSYCHOSE II	2	– 2		– 2		– 2	– 2		1	– 2
ROCKY I	3	3	3		1	3	3	3		3
ROLLING STONES		3	2		0	3	3			
LE SENS DE LA VIE (MONTY PYTHON)	2	1	3	2	0	2	3		4	1
SPARTACUS	3	3	3	3	3	3	2		2	1
SUPERMAN III	2		3				3	3	3	
TAXI DRIVER	3	4	4	3	2	3	3		3	
TONNERRE DE FEU		3	4	2		3	4	2	2	
LE TRESOR DES 4 COURONNES	1		0						1	
YELLOW BEARD			2						2	

Nul : – 2 - Mauvais : – 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.

O.B. : Olivier Billiottet, N.B. : Nicolas Boukrief, D.B. : Daniel Bouteiller, F.C. : François Cognard, G-M. : Gaillac-Morgue, C.G. : Christophe Gans, D.H. : Doug Headline, F.A.L. : Frédéric Albert Lévy, D.M. : Dominique Monrocq, M.S. : Michel Scognamillo.



D'AMATO KETCHUP

Qui a réussi à filmer 10 fois de suite les fesses musclées de Laura Gemser, alias *Black Emmanuelle* sans jamais faire trébucher sa caméra ?
Qui fait avorter ses actrices sans jamais les laisser consulter de gynécologue ?
Qui change de pseudo à chaque film ?
Qui va dans les abattoirs filmer des entrailles de porc pour les rajouter à une scène d'autopsie ?
Qui tourne n'importe quoi (westerns, péplums, S-F, horreur, porno) avec des bouts de ficelle, de la ténacité, et réussit à imposer malgré tout une image de marque ?
Qui est pourtant si doux et si coopératif avec les gens qui viennent l'interviewer ?
Alors ?? Ben D'Amato pardi ! Joe de son prénom. Aristide Massacessi de son vrai nom. Le réalisateur fétiche de la série des *Black Emmanuelle,* mais aussi le prince de la vomissure mal placée, de la tripaille trop longue, et des chairs avariées. Le grand gourou du malsain, l'esprit diabolique des morgues dégueulasses et des tombes pas fraîches. Bref, le prince de la vésicule qui pue.
L'œuvre de D'Amato est un gigantesque cordon ombilical qui n'en finit pas de s'étirer, une pustule blanche qui crache toujours un peu de liquide, un cauchemar de médecin légiste alcoolique, un gros cancer qui dégénère sans cesse...
Torchant film sur film avec peu, très peu de fric, le père Joe a réussi au bout de 10 ans à se faire une sacrée réputation de cinéaste-charcutier. Et pour cause : ses héroïnes (Oh putain ! Il leur en veut ma parole !), s'y font allègrement scalper à vif, arracher les ongles à coups de tenaille, couper en morceaux au hachoir, vider comme des dindes de Noël, décerveler, empailler, cramer au four... etc, etc. C'est la mascarade *Grand-Guignolesque* (toute aussi gratinée que celle du maudit André De Lorde et de son fameux théâtre...), le triomphe du cinéma chirurgical, et à côté de ça, les petits bubons, champignons et autres parasites du spécialiste Cronenberg font figure de gnognotte.
Oui, de gnognotte.
D'Amato pourtant, a curieusement abandonné son image de marque de gros sale, et tourne actuellement sous des pseudos complètement imprévisibles des bandes d'Héroic-Fantasy *(Ator 1 et 2)*, des films de S-F et des péplums. Bah ! il avoue lui-même s'exécuter selon les exigences du marché, comme pratiquement tous les farfouilleurs du bis italien.
On pourra quand même vérifier s'il imprime vraiment son style particulier à tous les nouveaux produits bâtards (S-F/Western pour *2020, Texas Gladiators*, S-F/Péplum pour *End Game*) qu'il vient de terminer.
En tout cas, à l'occasion de la sortie début juillet de son *Caligula, La Véritable Histoire* et de *Horrible (Absurd)* avec George Eastman, nous sommes allés lui rendre visite en Italie, et voilà ce que ça donne.

— A —

ANTHROPOPHAGOUS : *Vous savez, le mec qui bouffe sa famille avant de s'attaquer à des touristes en vadrouille sur une île grecque.* "On a écrit l'histoire avec un copain Luigi Montefiore, alias George Eastman. Ça a été tourné en Grèce, avec Tisa Farrow, la sœur de Mia... On a également fait certaines scènes dans des catacombes, près de Rome. On s'est bien marré : les tubes, les tripes, le sang partout. J'adore faire ça ! Le film a bien marché en plus, surtout à l'étranger."

ANTHROPOPHAGOUS 2 (alias Absurd) : "C'est un peu la suite du premier. Le type qui dévorait tout ce qui bouge *(lui y compris !)* est de retour. Il est indestructible, il sème la panique dans une ville américaine, terrorise une famille. C'est trop gore : tête brûlée dans un four, crâne transpercé à la chignole, yeux crevés à coups de compas. Et puis il y a du suspense aussi. J'ai également fait la photo et le scénario, et je suis assez content de moi." *(Tant mieux Joe ! Le film sort début juillet en France sous le titre "Horrible". A bon entendeur...)*

ARGENTO : "C'est le meilleur. J'adore. Il sait vraiment créer une tension. Avec la musique, les couleurs, tout ça il est unique au monde."

ATOR : "Il est sympa Miles O'Keefe : très doux, corps exceptionnel *(Oh ! Doucement Joe avec les jeunes éphèbes chevelus).* On a tourné ça en 8 semaines, avec budget très important si on compare avec mes films précédents. C'est un film d'Héroic-Fantasy, genre *Conan,* qui reprend les mécanismes du western. O'Keefe, qui venait juste de finir Tarzan, y joue le rôle d'un demi-Dieu affrontant un prêtre maléfique. Celui-ci se transforme à la fin en araignée géante. Pour le combat final, j'ai réglé moi-même les effets spéciaux, assisté de Armando Salino."

AVORTEMENT : *Souvenez-vous. La scène en question a fait hurler la horde des cinéphiles dérangés : l'anthropophage gourmand arrache carrément un fœtus du ventre de sa pauvre mère, et le grignote consciencieusement comme un gâteau sec.* "La scène a été coupée en Italie. C'était vraiment un peu fort il faut le dire *(Oh si peu Joe !).* Pourtant c'était un peu justifié : le monstre se souvenait en fait de son jeune fils qu'il avait dû dévorer au début dans le bateau à la dérive. *(Bof...)* En tout cas, c'est une peau de lapin bourrée de mou qu'on a utilisée pour imiter le fœtus dégoulinant !" *(Ah ! Ah ! Ah ! sacré Joe, va !)*

— B —

BLUE HOLOCAUST : *L'œuvre majeure du maître pour certains (et moi...). Un jeune homme qui empaille les singes, les oiseaux voit sa bien-aimée s'éteindre sur un lit d'hôpital et décide de conserver son cadavre. Il se magne donc de la vider de ses entrailles et de lui fixer les yeux en verre.* "On l'a tourné à Bressano, près de la frontière autrichienne. Nous voulions créer une atmosphère très autrichienne, très aryenne (!), dans ce château où le jeune garçon vit seul, avec sa servante plutôt... maternelle. J'ai beaucoup aimé faire ce film. Voir le corps de sa copine pourrir lentement, se détériorer. Le contraste entre la viande, la chair morte et les sentiments exacerbés, l'amour fou du type : c'était très intéressant."

— C —

CALIGULA (la vérité enfin...) : *Parmi les suites du Caligula de Tinto Brass avec Malcolm MacDowell, il y a ce Caligula, La Véritable Histoire – que D'Amato a tourné sous le pseudo de David Hills –* "J'ai vu le Caligula original en Suisse puisqu'il a été interdit en Italie. C'est un très beau film, très érotique surtout. Pour le nôtre qui s'est tourné à Rome en extérieurs et studios, nous avons bénéficié une fois de plus d'un budget relativement important. La construction des décors a coûter cher, et l'acteur principal qui joue Caligula (David Haughton) également. C'est un film très sauvage, très violent" *(Oh là Joe, si même toi tu le dis !!)*

CAOUTCHOUC : D'Amato racontant une des scènes *d'Anthropophagous.* Une fille épouvantée attend, prostrée dans le grenier d'une baraque quand soudain, la main du fou défonce le toit de tuiles, lui saisit les cheveux, et l'attire irrémédiablement. "Nous avions fixé une perruque et du caoutchouc sur le visage de l'actrice. Le tout était relié au toit par des fils. Lorsque le type tirait, le caoutchouc restait accroché, d'où l'effet de scalp !" *(Ben voyons !)*

Une superbe scène d'hystérie dans Anthropophagous.

ZONE Z

LE PETIT DICTIONNAIRE DE JOE D'AMATO

— D —

DAAAALLAAAASS !!! : "Je suis en train de tourner *2020 Texas Gladiators (sous le pseudo de Kevin Mancuso, merci Joe !)* autour de Rome, avec un casting mi-américain, mi-italien. Ça se passe dans Dallas détruit par une explosion atomique *(ça y est : y-z-ont eu J.R.)*. Des bandes de jeunes rôdent parmi des puits de pétrole désaffectés, et s'aperçoivent que la boue accumulée au bas des derricks renferme une nouvelle source d'énergie. Les méchants veulent se l'approprier. Ils possèdent des boucliers thermiques à l'épreuve de tout ce qui est chaud. Mais des indiens qui rôdent dans le coin ont un système imparable pour les vaincre : les flèches ! Il y aura plein de petites maquettes et puis des duels dans la plus pure tradition du western. C'est en fait un western futuriste. Ce genre de films va durer je crois. Castellari en a fait 3, Fulci vient de finir le sien, et les australiens qui ont lancé la mode avec *Mad Max,* vont continuer d'exploiter le filon. On ne fait que reprendre les mécanismes du western classique en changeant le décor". *(D'Amato, il est vrai, est un connaisseur avisé puisqu'il a lui-même tourné plusieurs westerns italiens.)*

Chairs pantelantes, tripes à l'air et crânes percés : l'horreur chirurgicale à la Joe D'Amato. (Blue Holocaust *et* Horrible).







*Le gros ogre vérolé d'*Anthropophagous *(George Eastman).*

EMMANUELLE (Noire) : *"L'Emmanuelle* originale n'est pas un film exceptionnel. Une idée nouvelle à l'époque c'est tout. Laura Gemser, je ne l'ai pas choisie, elle avait déjà tourné la première suite d'Emmanuelle : *Black Emmanuelle* de Adalberto Albertini. J'avais un contrat avec elle. Mais nous sommes devenus amis et nous avons continué ensemble pour d'autres films. Quant à la série, si j'ai persévéré, c'est tout simplement à cause du large marché mondial."

ENFANTS (petits) : "Dans *Absurd,* il y a des scènes sanglantes, du suspense, et un petit enfant menacé par le tueur... Quand il y a des enfants, le spectateur est toujours plus préoccupé." *(C'est ça Joe, croque-les tout cru !)*

EROTISME : "J'ai une prédilection pour l'érotisme. J'ai le sentiment d'être une sorte de voyeur derrière ma caméra. Le symbole érotique : c'est Laura Gemser." *(cf. Starfix 6 pour reluquer...)*

— F —

FULCI : "J'aime bien ces films. C'est un technicien parfait, un vrai perfectionniste."

— G —

GEORGE (Eastman) : *pseudo de Luigi Montefiore* "On travaille ensemble depuis plusieurs années. Il écrit pas mal de scénarios. Il lit beaucoup, il voit tous les films. Il est au courant de tout."

GORE "Ça ne marche pas trop en Italie en fait. Plutôt à l'étranger, en France, en Allemagne, aux Etats-Unis. Moi j'aime ça, manipuler les tubes, les pompes, les bouts de viande. Des limites à ne pas franchir ? Oh non ! on peut tout se permettre. D'ailleurs, avec le fœtus de *Anthropophagous,* je crois les avoir franchies, les limites ! *(Tu l'as dit bouffi).*

— H —

HÉROIC FANTASY : "La vague a duré peu de temps. C'est râpé maintenant. Autrefois, avec le western ou le péplum *(D'Amato encore une fois, parle en connaissance de cause puisqu'il a réalisé 2 péplums dont La Révolte des Gladiatrices),* des dizaines et des dizaines de films se succédaient. Maintenant, avec 3 films, le filon est épuisé. Cette vague d'Héroic-Fantasy n'aura en fait duré que l'espace de 10 films."



MALSAINS : "Mes films malsains ? Certaines scènes sont trop délirantes pour vraiment choquer. Ce n'est pas malsain car ça ne peut pas être imitable. mes films font plus travailler l'imagination."

MORT A SOURI A L'ASSASSIN (LA) : "Mon premier film en tant que réalisateur. C'était un giallo horrifique avec Klaus Kinsky, tourné en 1970."

MUTANTS (Téléphathes) : *"End Game* est un des mes derniers films. Je l'ai tourné dans le Bronx, comme Castellari pour ses *Guerriers...* Les ruines de ce quartier sont idéales pour recréer une Amérique post-nucléaire. Dans ce New York réduit le pouvoir dictatorial est menacé par des mutants télépathes qui lisent dans les pensées. Pour arrêter les prêtres sadiques qui gouvernent, ils se feront aider d'un mercenaire qui aime le danger" *(tous pareils...). Au fait Joe, t'as oublié de préciser que ce film-là, tu l'as réalisé sous le pseudo de Steven Benson, merci.)*

— P —

PHOTO (directeur de la) : "J'ai commencé à 17 ans avec mon père, qui était chef technicien dans des comédies musicales napolitaines dans les années 50. Je suis passé ensuite opérateur, cadreur et finalement directeur de la photo. Pour la photo, j'ai travaillé sur beaucoup de westerns et de giallos. En vrac, je cite *Solange* de Massimo Dallamono *(où certaines scènes d'avortement* très poussées ont dû traumatiser le petit Joe pour la *vie, si vous voyez ce que je veux dire...), L'Antéchrist* de Martino." Je suis encore actuellement le directeur de la photo de mes films."

PORNO : "J'ai tourné environ 25 films de ce genre entre 1980 et 1982. Ce fut une expérience uniquement commerciale. Le rythme était de 2 mois environ, parfois 6 à la suite."

— S —

SEULE DANS LA NUIT : "C'est mon film de terreur préféré. J'adore la performance d'Audrey Hepburn. Et Terence Young est un grand metteur en scène."

SIEGFRIED et l'Anneau des Niebelungen : "Je n'ai pas pu le terminer. Contraintes de production. Dommage, car c'était un film purement féerique, destiné aux enfants *(pour une fois !)* Je tournais en Sardaigne à cause du relief accidenté et des pierres préhistoriques. C'était tiré de l'Opéra de Richard Wagner : Siegfried combattait le dragon puis partait sauver sa fiancée, etc."

SUJETS : "En fonction du marché. On choisit avant tout le genre qui marche." *(Eternelle damnation du cinéma-bis...)*

— T —

Et pour finir :

TRIPAILLES : "Pour *Blue Holocaust*, nous sommes allés dans un abattoir filmer des gros plans de scalpel découpant la chair de porc. Ce fut ensuite rajouté au montage pour la scène où le type vidait la cadavre de sa bien-aimée. Pour la séquence de la salle de bains, où les protagonistes se débarrassent du corps d'un témoin gênant, en le découpant au hachoir, et en jetant les morceaux dans une baignoire remplie d'acide, nous sommes allés acheter de gros morceaux de viande de bœuf ! Ah ! Ah ! Ah !... Ah !... Ah !"

"Pour *Anthropophagous*, lorsque George Eastman qui interprète le monstre mange ses propres viscères, qui dégoulinent de sa plaie au ventre, nous avons utilisé de la "Paillata", une spécialité gastronomique romaine. Ce sont des intestins de vache. Forcément, comme ça tout cru, c'était moins appétissant ! Mais il ne les a pas réellement mangés !" *(Ah bon, tu nous rassures Joe ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Aaah... BBBeeuuuhhrrrggggllllll....)*

DAN BRADY
Interview Renzo Sauru



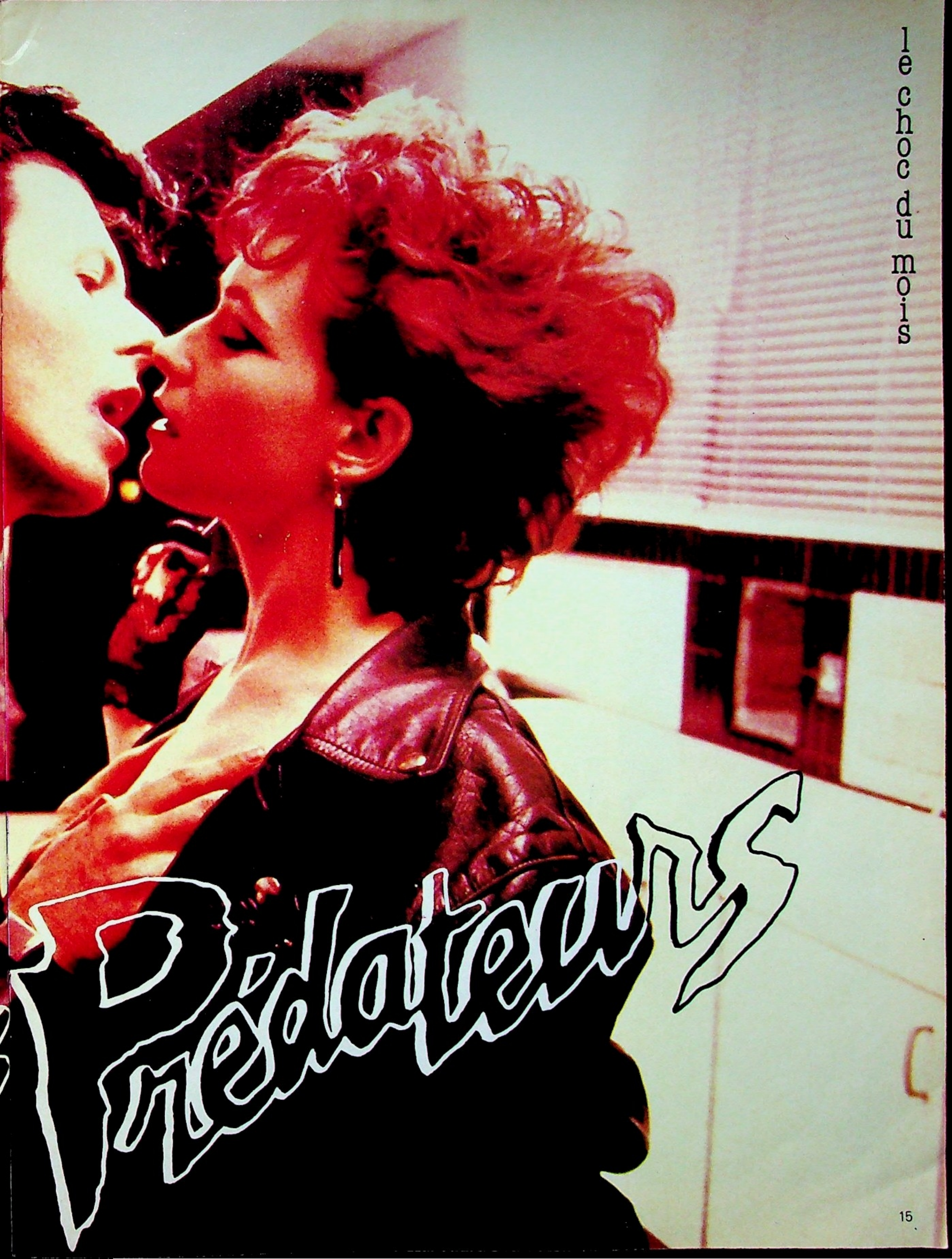
FILMOGRAPHIE :

Tentative de filmographie et de pseudographie de Joe D'Amato (utile aux distributeurs français qui se gourrent de films, et prennent D'Amato pour un réalisateur américain).
1973 : La Morte sorride all'assassino (La Mort a souri à l'Assassin). Giallo inédit/pas de pseudo ! ! !
1973 : Dario di una Vergine Romana. Péplum inédit/Michael Wotruba.
1973 : La Révolte des Vierges (La Rivolta Delle Gladiatrici). Péplum/Michael Wotruba.
1975 : Giubbe Rosse. Western inédit/Joe D'Amato.
1976 : La Possédée du Vice (Emanuelle Nera Orient Reportage). Erotique/Joe D'Amato.
1976 : Emmanuelle et Françoise (Emanuelle E. Françoise). Erotique/Joe d'Amato.
1976 : Voluptueuse Laura (Eva Nera). Erotique/Joe D'Amato.
1977 : Les Dépravés (Emanuelle in America). Erotique/Joe D'Amato.
1977 : Viol sous les Tropiques (Emanuelle E Glu Ultimi Cannibali). Erotique/Joe D'Amato.
1978 : Emmanuelle et Les Filles de Mme Claude (La Via Della Prostituzione). Erotique/Joe D'Amato.
1978 : Et Mourir de Plaisir (Papaya Dei Caraibi). Erotique/Joe D'Amato.
1979 : Les Amours interdites d'une Religieuse (Porno Immagini Di Un Convento). Erotique/Joe D'Amato.
1979 : Blue Holocaust (Buio Omega). Horreur/Joe D'Amato.
1979 : Exotic Love (Sesso Nero). 1er porno réalisé par D'Amato.
A noter la présence aux génériques des films pornos (une douzaine environ entre 81 et 82) le nom de Charles Borsky... Serait-ce le maître en personne ? Au fait, histoire de se fendre, parmi les titres : Porno Holocaust (!), Hard Sensation (!!).
1980 : La Nuit Erotique des Morts-Vivants (La Notte Erotiche Dei Morti Viventi). Horreur/Joe D'Amato.
1980 : Anthropophagous (Anthropophagus). Horreur/Joe D'Amato.
1981 : Horrible (Absurd, ex. Anthropophagus 2). Horreur/Peter Newton.
1982 : Caligula, La Véritable Histoire (Caligula, The Untold Story). Péplum/David Hills.
1982 : Ator, The Fighting Eagle. Héroic Fantasy. Inédit/David Hills.
1982 : Ator The Invicible. Héroic Fantasy. Inédit/David Hills.
1983 : End Game. Science-Fiction/Steven Benson.
1983 : 2020, Texas Gladiators/Kevin Mancuso.
Cette filmo a pu être établie grâce à l'article paru dans *Cine Zine Zone*, fanzine spécialisé dans le cinéma-bis dirigé par le bon Pierre Charles. J'aurai d'ailleurs l'occasion de revenir dans un prochain article sur ces petits magazines amateurs bourrés d'informations précieuses sur le cinéma de la zone Z. Au fait, faute de place, je n'ai gardé dans la filmo que les films sortis en France, à l'exception des tout premiers films de D'Amato.



VIVE LA PUB !

Je sens déjà se lever contre *Les Prédateurs,* les boucliers de la tradition. Hargneux au possible avec le cinéma publicitaire. Prêts à tout pour sauvegarder ce qu'ils considèrent être la seule bonne façon de réaliser un film. Sur un point, ils n'auront cependant pas tort. *Les Prédateurs* est bel et bien un film publicitaire d'1 heure 30. Et alors?
Tony Scott ose dans ce premier film bien des choses que des metteurs en scène *reconnus* n'ont jamais tenté, rêvé de faire durant toute leur carrière. Tel quel, *Les Prédateurs* est une œuvre mille fois plus inventive que les trois quarts de la production actuelle.
Alors on va lui reprocher ça, à Tony Scott. Parce qu'avec le temps, les critiques ont un peu perdu le goût de la mise en scène pure, de l'image pour l'image. Dans *Les Prédateurs,* il y a des couloirs éclairés de façon impossible, des scènes érotiques comme plus personne n'ose les filmer, des meurtres à pleurer tant ils sont esthétiques, et des gros plans d'une splendeur à se tirer une balle dans la tête. Et pourquoi? Parce que c'est *beau !* Parce que cela vous fait ressortir de la salle de projo sans en toucher le sol. Vous connaissez ça, vous en avez déjà fait l'expérience avec *Blade Runner...*
Qu'est-ce qu'on va encore lui reprocher, à Tony Scott? Ah oui ! On va lui reprocher de faire un film où il n'y a pas d'histoire. Encore une aberration. Tout dans *Les Prédateurs* est en demi-teinte. Le scénario comme le reste. Il ne s'agit pas là, à la manière d'un film «classique», de vous raconter une histoire précise, aux codes établis et à la psychologie déterminée, mais bien plutôt, et une fois encore, à la manière d'un film pub, de *saisir* un instant. L'instant d'une histoire, d'une vie. Les personnages ne vont pas vers la caméra, c'est elle qui va à eux. A la limite on a l'impression qu'ils pourraient exist sans elle. Il est plus ici question de nous voiler une anecdote, subtilement, fugi ment, que de nous faire pénétrer dans que recoin de l'univers qui nous est m
Et puis, dans *Les Prédateurs,* il y a deuxième fois cette année, Davi
Alors là, je ne vous dis plus rien. J
Vous le savez tous : un gros pla
Bowie, ça ne se raconte pas...



Prédateurs

■ Après neuf mois de recherches, la version originale de **UNE ETOILE EST NEE** est presque intégralement reconstituée, avec vingt deux minutes supplémentaires qui avaient été coupées après la sortie en 54. Les huit autres encore manquantes sont remplacées par des photos de tournage pour illustrer les intentions de *George Cukor*.

■ *Jesse Kornbluth* et *Walter Tevis* fignolent un scénario d'après **«The Queen's Gambit»**, le dernier roman de *Tevis*. Mise en chantier prévue l'an prochain.

■ Le cinéma s'intéresse toujours à *Mickey Spillane* (J'AURAI TA PEAU), mais c'est en tant qu'acteur qu'il participera à **THE SLEUTH SLAYER** (Le Tueur de Limiers). Cette comédie produite par *C. Vincent Short* est tournée cet été en Caroline du Nord et du Sud.

■ **MAD MISSION 2** est un film de fous. Des inventeurs aux yeux bridés y fabriquent des petits Goldorak tout mignons qui crachottent des bombes incendiaires. En plus, y'a des cascades à couper le souffle et des gags visuels incroyables. Co-produit par l'Allemagne et Hong Kong, cette version burlesque de Mad Max est une des meilleures surprises de Cannes. Sans blague hein! Bientôt chez nous en vidéo...



■ Après **L'HOMME QUI AIMAIT LES FEMMES** de son mari *Blake Edwards*, *Julie Andrews* est rentrée chez elle à Gstaad pour écrire «Babe», son troisième livre pour enfants.

■ Problèmes dans une petite famille de classe moyenne, entre un pharmacien — *Brian Dennehy* — et sa femme — *Anne Archer* (OPERATION GREEN ICE)... **THE CHECK IS IN THE MAIL** sera écrit par *Robert Kaufman* (LE VAMPIRE DE SES DAMES), produit par *Robin Krause* (sa femme) et *Joseph Wolf* (LA NUIT DES MASQUES), et réalisé par *Joan Darling*.

■ L'adaptation de *«Jimgrim»* de *Talbot Mundy* est le prochain projet de *Philip Kaufman* (LA FIEVRE AU CORPS), mettant en scène un super espion aux prises avec un super méchant avec un final dans la pyramide de Gizeh.

■ *Malcolm McDowell* (C'ETAIT DEMAIN) incarnera le rôle principal, une rock star, de **TIN SOLDIERS**, et remplace ainsi *Mick Jagger* initialement prévu. *Gene Taft*, qui a coécrit l'histoire avec le chanteur des Rolling Stones, réalisera là son premier film.

■ **SPACE PATROL**, une vieille série télé entre 50 et 55, bien sûr inédite en France, devient un film partiellement tourné en relief. Scénario de *David Houston*, mise en scène de *Frank Howard* (MARCO POLO), avec *Ed Kemmer* qui reprend du service 30 ans après, et de nombreux autres acteurs de l'émission. Le rendez-vous des anciens combattants en quelque sorte...

■ Triste devise de la firme Cannon: «quand on tourne à outrance, on a des problèmes à outrance...». *Armando Nannuzzi*, pas content du scénario de **MATA HARI**, a quitté la production. *Silvia Kristel* attend quelqu'un pour la diriger...

■ *Gene Wilder* et *Gilda Radner* (LA FOLIE AUX TROUSSES) réunis à nouveau dans **PARDON MON AMOUR** (en français dans le titre original) pour la fin de l'année. DOUBLE WHOOPEE (cf Starfix 6) se nomme maintenant *ALL DAY SUCKERS...*

■ La jeune actrice de quinze ans *Molly Ringwald* (SPACEHUNTER) va jouer dans **16 CANDLES** pour Universal.

■ Deux «makings of» de **RETURN OF THE JEDI** ont été faits. Un par *Richard Schickel* sur le tournage proprement dit, l'autre sous l'égide de Robert Guenette Prods. Sur les créatures et autres extra-terrestres du film.

■ **UNTIL SEPTEMBER** est commencé depuis le 18 juillet à Paris. *Richard Marquand* (L'ARME A L'ŒIL) réalise, *Martin Gruskoff* (OU EST PASSEE MON IDOLE?) produit, *Karen Allen* (LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE) tient la tête de l'affiche, aux côtés de *Thierry Lhermitte*.

■ *Martin Ritt* (CROSS CREEK), fatigué, ne réalisera pas **ROAD SHOW**, avec *Jack Nicholson* et *Tim Hutton*. Il avait déjà dû interrompre le tournage de NO SMALL AFFAIR avec *Sally Field* pour des raisons similaires...

■ Le projet le plus ridicule du mois: **FRANKENSTEIN'S GREAT AUNT TILLIE**, de *Mike Gold* et avec *Karen Haber* dans le rôle principal. D'où viennent-ils tous?

■ *Elia Kazan* prépare un remake de son propre film, **UN HOMME DANS LA FOULE**, avec *Barbara Bach* et *Ringo Starr*.

■ **DE LIFT** (L'Ascenseur) est paraît-il un excellent film fantastique hollandais, réalisé par *Dick Maas*. On vous en reparlera, puisque la Warner Bros. va le sortir en France

■ Il paraît que parce qu'il nous arrive de parler de polars dans Starfix, je dois vous informer que le prochain festival du policier de Cognac aura un concours de romans policiers ouvert au public. Bon courage, petits Raymond Chandler...

■ *Dolly Parton* (BEST LITTLE WHOREHOUSE IN TEXAS) a annulé sa tournée d'été pour préparer le tournage de **RHINESTONE COWBOY** qui aura lieu mi octobre. Elle continue à collectionner les stars masculines: après *Burt Reynolds*, *Sylvester Stallonne...*

■ Alors qu'il vient à peine de finir AMITYVILLE 3-D, *Richard Fleischer* (LE VOYAGE FANTASTIQUE) a été engagé pour réaliser **CONAN KING OF THIEVES**, encore pour le producteur *Dino De Laurentiis*. Comme précédemment, tournage en Espagne. Sortie prévue: Mai 84... Dans la lignée des VIKINGS, peut être?

■ Non seulement c'est très mauvais, mais CALIFORNIA COWBOYS a changé de titre (une vraie épidémie!). Si les producteurs espèrent que **ESCAPE FROM EL DIABLO** sera plus accrocheur, ils se trompent.



■ Rumeur de couloirs: **ANNIE 2** est en préproduction. Pas de comédie musicale cette fois-ci, mais un scénario plus dans la lignée de la bande dessinée.

■ *John Huston* en train de concurencer *Allan Dwan* dans la longévité... Il vient d'annoncer son intention de réaliser **UNDER THE VOLCANO**, d'après un roman de *Malcolm Lowry*. *Luis Bunuel, Joseph Losey*, et *Gabriel Garcia Marquez* se sont déjà cassés les dents sur l'adaptation de cette introspection philosophique d'un ancien diplomate britannique lors d'une fête religieuse. Comme de bien entendu, tournage au Mexique qui coproduit le film, financé par *Michael Fitzgerald* (LE MALIN), photographié par *Gabriel Figueroa* (SIERRA TORRIDE), avec *Albert Finney* (ANNIE), *Jacqueline Bisset* (LES GRANDS FONDS), et *Anthony Andrews*.

■ *George Miller* est de retour! Pas celui de L'HOMME DE LA RIVIERE D'ARGENT, le vrai, celui de MAD MAX. Avec justement un projet de **MAD MAX 3**, financé par l'habituel *Byron*

Kennedy, écrit par *Terry Hayes,* réalisé par *George Ogilvie* et *George Miller* qui s'occuperait plus particulièrement des scènes d'action. Le tout sans oublier *Mel Gibson...* Premier tour de manivelle : Mai 84 !

■ Après THE ROSE et TRADING PLACES, *Aaron Russo* produit **THE TEACHERS,** que tournera en janvier *Arthur Hiller* (TRANSAMERICA EXPRESS) avec *Nick Nolte* (LES GUERRIERS DE L'ENFER).

■ *Joe Pipisco* (KING KONG), *Maureen Stapleton* (REDS) et *Michael Keaton* tiennent les rôles principaux de **JOHNNY DANGEROUSLY,** une satire des films de gangsters des années 30. *Michael Hetzberg* finance pour la 20th Century Fox...

■ Cinq films en projets pour les frères *Michael* et *Joël Douglas,* qui ont pour l'occasion créé leur propre studio au Mexique. **TORCH LIGHT** est une histoire d'amour antidrogue que réalise *Ken Wright,* après avoir remplacé *Robert Kaylor* (CARNY), avec *Pamela Sue Martin* (« Dynasty »), *Steve Railsback* (LE DIABLE EN BOITE), *Ian McShane, Rita Taggart. ROMANCING IN STONE* n'a pas encore dévoilé ses interprètes. En préparation encore, un film avec *Kirk Douglas,* le papa, et une série TV de 10 heures. La cinquième production n'est toujours pas fixée...

■ *Bruce Dern* (COMPLOT DE FAMILLE) incarne un coureur de fond dans **ON THE EDGE** de Rob Nillson (NORTHERN LIGHTS).

■ *Francis Ford Coppola* va réaliser à la Paramount **INTERFACE,** un de ses anciens projets à Zoetrope.

■ *Charles Fuller,* prix Pullitzer pour *« A Soldier's Story »,* en écrit l'adaptation pour *Norman Jewison* à la Columbia.

■ Le *second* projet le plus ridicule du mois : **HIDEOUS SUN DEMON : THE SPECIAL EDITION.** Scénario des frères *Estrin,* production de *Hadi John Salem* et *Gregory Brown,* mise en scène de *Stephen La Rocque.* Ça promet...

■ **TOUCHDOWN** sera le prochain film de *Burt Reynolds* (comme réalisateur) après ses rôles dans CANNONBALL II et BOURNE IDENTITY.

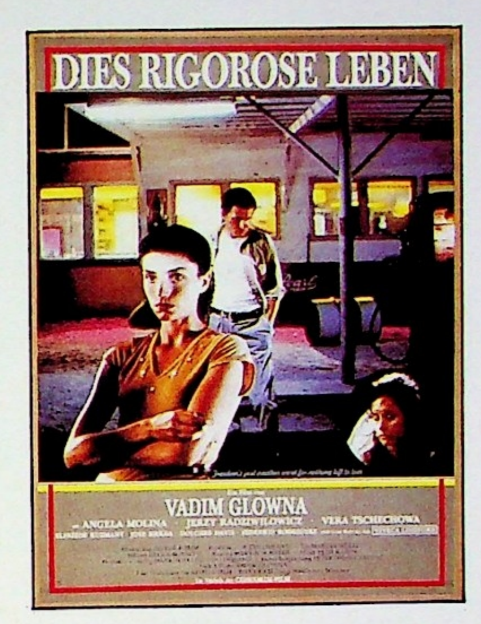
■ **BUCKAROO BANZAI** s'est adjoint les services de *Ellen Barkin, Peter Weller,* et *John Lithgow* (THE TWILIGHT ZONE).

■ De son côté, *Herbert Ross* sur **FOOTLOOSE** a engagé *Frances Lee McCain* et *Arthur Rosenberg.*

■ **HUMAN HIGHWAY** est un film écrit par *Neil Young,* réalisé par *Bernard Shakey* (RUST NEVER SLEEPS), interprété par *Dennis Hopper* (APOCALYPSE NOW), *Neil Young, DEVO, Dean Stockwell,* et *Russ Tamblyn.* Musique des compositeurs du lot : *Young* et *DEVO.*

■ **TAI PAN** pas encore mort... Cela fait maintenant dix ans que quelqu'un essaie de monter le film, et le producteur *Dino De Laurentiis* (eh oui, toujours le même !) a prolongé de six mois son option sur le roman de *James Clavell* (SHOGUN). On cherche un metteur en scène capable... Les précédentes tentatives ont été faites par *Martin Ransohoff* avec *Patrick McGoohan* (SCANNERS), *Carl Foreman* et *Run Run Shaw, Georges Allain-Vuille* et *Richard Fleischer* avec *Steve McQueen,* puis American Communications Industries avec *Sean Connery.*

■ Une histoire d'amour et de mort en plein désert californien. Le décor ? Un snack-bar crasseux, un drive-in démantelé et un bordel psychédéli que regroupés près d'une nationale sableuse infestée d'énormes poids lourds. Ce polar cafardeux, **DIE RIGOROSE LEBEN** dont l'atmosphère moite rappelle



Le Facteur sonne toujours Deux Fois se regarde comme un roman de Chandler ou Steinbeck. Le metteur en scène, c'est Vadim Glovna, acteur allemand cosmopolite *(Chroniques Martiennes* d'Anderson), qui a déjà réalisé il y a 2 ans *Desperado City,* et la vedette féminine, la sublime Angela Molina (la danseuse sensuelle de *Cet Obscur Objet du Désir*), toute en frémissements intérieurs. Au fait, Viveca Lindfors, la vieille pocharde de *Creepshow* croupit elle-aussi dans ce désert brûlant.

■ *Louis Malle,* après avoir achevé **CRACKERS,** tournera au Texas l'histoire d'accrochages entre des réfugiés viêtnamiens et des pêcheurs locaux.

■ Réalité ou fiction ? **TOY SOLDIERS,** écrit et réalisé par *David Fisher,* avec *Jason Miller* (L'EXORCISTE) et *Cleavon Little,* traite d'une tentative de sauvetage d'un groupe d'Américains enlevés par des guerrilleros en Amérique Centrale.

■ *Cathryn Harrison,* la petite fille de *Rex,* a rejoint l'équipe de **THE DRESSER** de *Peter Yates* (L'ŒIL DU TEMOIN).

■ *Mark Forstater* (XTRO) produit **NOT FOR PUBLICATION,** une comédie qui sera réalisée en septembre à New York et à Los Angeles par *Paul Bartel* (LA COURSE A LA MORT EN L'AN 2000). Un autre de ses projets, COLD ROOM, est en cours de réalisation dans les studios londonniens de Twickenham avec *George Segal,* et il prépare aussi SPOILS OF WAR, un film historique, que dirigera *Harley Cokliss* (LE CAMION DE LA MORT).

■ *Sophia Loren* et *Marcello Mastroianni* joueront ensemble dans une production *Carlo Ponti* (évidemment !!) que doit réaliser *Gianni Amelio.*

■ Après le nullissime CONQUEST, *Lucio Fulci* se lance dans l'aventure de **ROME 2033 : THE CENTURIONS,** avec *Jared Martin, Fred Williamson, Claudio Cassinelli,* et *Al Cliver.*

■ Angela Molina revient dans **DES DEMONS DANS LE JARDIN,** une chronique amère sur les déboires d'une famille espagnole vers 1940 en pleine tyrannie franquiste. C'est pas fantastique, c'est pas sanglant, et ça a obtenu la caméra d'or à la quinzaine des réalisateurs de Cannes. Angela je t'aime et c'est juste pour toi que je torche cette notule imbécile.

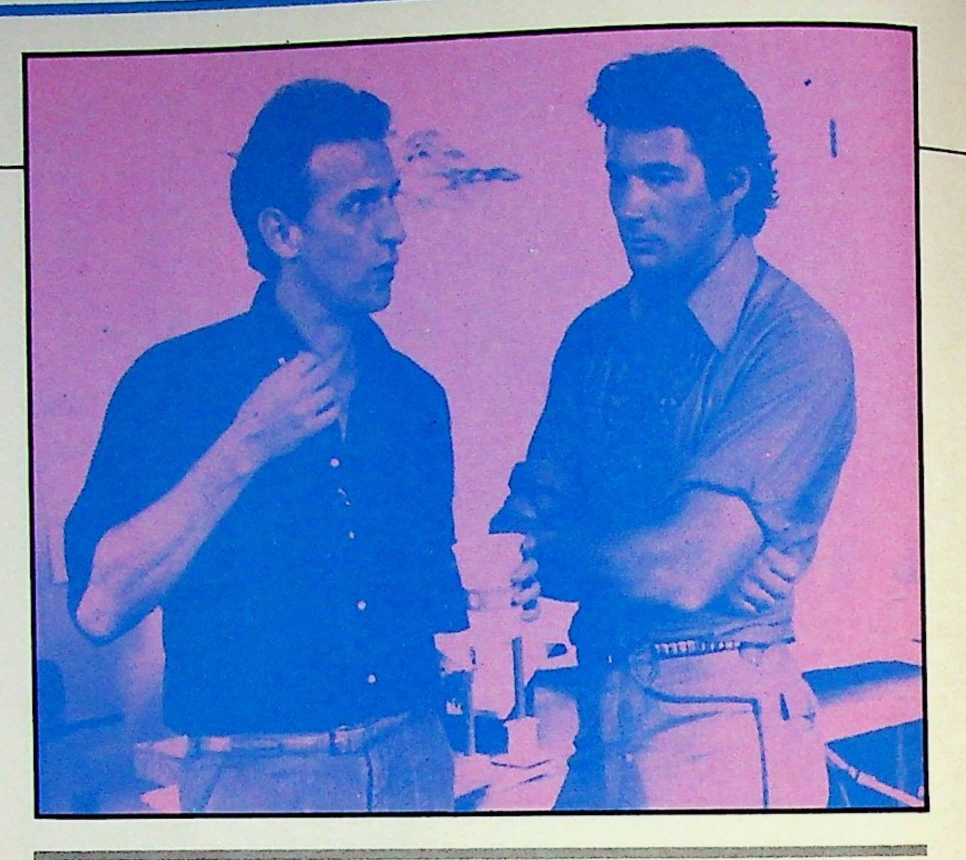
■ Peu de renseignements sur **RACE TO THE POLE,** à part la présence sur les plateaux de *Richard Chamberlain* (LA DERNIERE VAGUE) et *Rod Steiger* (AMITYVILLE LA MAISON DU DIABLE) pour cette illustration des aventures de l'explorateur Frederick Cook.

■ A Toronto, tournage de **POLICE ACADEMY** de *Hugh Wilson,* avec *Steve Guttenberg, Kim Cattrall, Bubba Smith, George Gaynes,* et *Georgina Spelvin* (L'ENFER DANS MISS JONES).

■ Nouvelle attraction dans la visite des studios Universal à Los Angeles : *« Les Aventures de Conan le Barbare »,* qui remplace le château de Dracula... Le décor peut contenir jusqu'à 2400 spectateurs pour un spectacle de 18 minutes résumant les exploits du héros. *François Truchaud* vient de prendre l'avion pour proposer ses services...

■ Ça y est, un nouveau festival du fantastique est né. C'est le 1er festival international du cinéma fantastique et de l'imaginaire de Bruxelles. L'organisateur, c'est notre ami Gilbert Vershooten, grand connaisseur en la matière, puisqu'il fût longtemps éditeur d'une superbe revue toute dévouée au genre : **Fandom Film Gallery.** La fiesta aura lieu du 4 au 12 novembre à Bruxelles, et à 2 heures de train de Paris, ça vaut le coup d'y dépenser un week-end. D'ailleurs on essaiera d'aller y faire un tour. Pour tous renseignements ou envois de copies (longs et courts métrages) écrire à : Fantasy Film V.Z.W., Beukendreef 12, B-1850 Grimberger (Belgium). Y'a Boukrief qui veut refiler ses snuffs super 8 sado-maso...





LA PANOPLIE DU ROCKER

On ignore pratiquement tout du travail de JIM McBRIDE.
Seul «DAVID HOLTZMAN'S DIARY» (LE JOURNAL DE DAVID HOLTZMAN) réalisé en 1967, a été présenté et fortement remarqué dans de nombreux Festivals européens. Ce film-manifeste sur l'intervention de la mise en scène, de son pouvoir sur l'image, est une mise en garde contre tous les pièges du langage cinématographique. Un film sous l'influence duquel BRIAN DE PALMA reconnaît avoir tourné son «HI, MOM!».
Jim McBride après avoir anonymement passé les années soixante dix dans le labyrinthe maudit du Cinéma New-Yorkais indépendant, a eu envie de s'exposer au soleil Californien.
A Hollywood pas question pour lui d'imposer ses propres scripts. Il faut donc trouver une histoire forte, déjà racontée et en faire sa version. Pas question non plus de refaire «BEN HUR»... Alors Jim a pensé à ce scénario de Truffaut, à cette histoire d'amour, la plus bouleversante des années soixante, A BOUT DE SOUFFLE.
Au départ, un fait divers réel qui avait tenu tout un week-end, collé contre sa T.S.F., le jeune François: toutes les polices de France sont aux trousses d'un petit voleur de voitures qui a tué un motard sur la route du Havre pour les beaux yeux d'une journaliste américaine.
Truffaut avait habillé son délinquant d'un manteau en poil de chameau pour lui donner l'apparence d'un renard traqué, Godard avait gangstérisé Belmondo façon Bogart, McBride enfant de la Rock-génération, donne à Jesse (Richard Gere) la panoplie du Rocker.

JIM McBRIDE

**Réalisateur du film *A Bout de Souffle Made in USA*[1]
Jim McBride est le grand frère de son héros Jesse Lujack : même dégaine souple, en jeans et baskets, le col de sa veste 50 en soie sauvage négligemment relevé, et dans le regard une certaine tension...**

(1) voir Starfix n°.6.

WHO IS GODARD?

STARFIX: *Les Français ont toujours regardé le remake comme une fantaisie superflue, sans fondement créatif. Votre film n'est pas un remake du film de Godard mais une variation d'un scénario de François Truffaut.*
(Soulagement très net sur le visage de Jim Mc Bride. L'inquiétude disparaît de ses yeux bleus qui lui donne une étrange ressemblance avec Montgomery Clift. Je ne le menace pas d'un «Godard tabou», «Défense de remaker». Il est rassuré).
Jim McBride: Absolument, c'est une histoire de Truffaut. Godard en a fait sa version, moi j'en ai fait ma version. Godard avec «Numéro 2» avait déjà fait un remake.
STARFIX: *AMOS POE (1) a eu lui aussi l'idée de refaire* A Bout de Souffle. *Il me racontait qu'après de longs mois et toutes sortes de difficultés, il avait réussi à obtenir un rendez-vous avec le producteur d'une Major Company. Quand il a exposé son projet, le producteur a demandé: «Who is Godard?». Vous, Jim, vous avez eu plus de chance?*
J. McB: (à présent très souriant). Oui. L'idée a été acceptée immédiatement. Ce n'est qu'après que l'on a découvert que le producteur n'avait jamais vu le film de Godard. (Rire). La plupart des gens du métier à Hollywood n'ont pas vu le film, mais en ont beaucoup entendu parler. Ils savent que le film a un cachet mythique, une certaine identité hors de lui-même.
En cours de préparation on a projeté le Godard au producteur, il s'est endormi au milieu. A la fin, quand il s'est réveillé, il a dit: «O.K., on le fait.»
STARFIX: *Godard dit: «Avec* A Bout De Souffle, *j'ai voulu partir d'une histoire conventionnelle et refaire, mais différemment, tout le cinéma qui avait déjà été fait.» Vos intentions sont différentes.*
J. McB: Avec la façon dont il a fait son film, avec tout ce qui a fait les proportions mythiques d'*A Bout De Souffle*, le style, le fait d'avoir osé casser les règles, c'est vrai qu'il a refait le Cinéma. Je n'avais pas envie de faire une compétition avec lui. J'ai pris la même histoire pour en faire une version révisionniste, c'est dans un certain sens conventionnellement fait. Ce sont les personnages qui m'ont énormément intéressé. Ils sont très différents des personnages de Godard mais en même temps, il reste cette impression de deux personnages qui existent dans un monde où il n'y a plus de structure morale.
Deux personnages qui d'une certaine façon sont idiots mais attirants. Vingt trois ans sont passés entre les films, le mien produit le même effet sur le public américain. Les gens sont étonnés et éprouvent un certain malaise face à deux personnages tels que Jesse et Monica. Dans le cinéma américain, le public a l'habitude de s'identifier aux personnages principaux et de se projeter dans leurs actes héroïques.
STARFIX: *Vous avez beaucoup d'affection pour vos personnages.*
J. McB: Oui, pour tous les deux.
STARFIX: *Jesse est incapable de tuer un lapin et quand il tue le flic, il en est tout étonné. C'est pour ça qu'il nous est sympathique, même si il nous dérange, on ne peut pas le rejeter, le condamner.*
J. McB: Ah!... C'est bien... malheureusement ce n'est pas l'avis de certains critiques américains qui ont attaqué le film justement pour ça. Ils ne veulent pas pardonner à un tel personnage, dégueulasse, immoral, sans aucun scrupule. Ils ne pensent pas comme vous. Dans l'ensemble la presse a apprécié le film, mais ceux qui ne l'ont pas aimé l'ont dénoncé comme totalement immoral. Pour moi c'est un film très moral.

LES GENS DE LA CENSURE SONT TRES PERVERS.

STARFIX: *Vous avez situé l'action à Los Angeles. Un L.A. que vous montrez comme le microcosme de la société américaine.*
J. McB: C'est vrai. Au début on voulait faire le film à New-York, mais on s'est très vite aperçu que même si N-Y est le centre culturel du pays et même du monde, dans un certain sens c'était un peu dépassé. Los Angeles avec sa banalité représentait le présent et peut-être l'avenir. J'y habite depuis cinq ans et je détestais cette ville. En écrivant le scénario j'ai appris à l'aimer. Il y a plus à découvrir que tout ce que l'on peut imaginer. C'est

(1) Cinéaste underground New-Yorkais, «The Foreigner», «Subway Riders».

une ville où les gens essaient de vivre leur fantaisie avec des moyens très concrets, c'est-à-dire par le biais des vêtements, des voitures etc... les maisons qu'ils habitent n'ont rien à voir avec la réalité. C'était l'endroit idéal pour situer notre histoire. C'est l'atmosphère qu'il fallait pour nos personnages.

STARFIX: *Jesse et Monica ont des rapports de force différents avec la société. Ils mènent une lutte en solitaire, Jesse pour y échapper, Monica pour s'y intégrer.*

J. McB: Ils sont attirés l'un vers l'autre à cause de cette opposition. Lui n'a jamais connu une fille comme ça et elle n'a jamais connu un type comme ça. Ils en ont marre du monde et sans savoir pourquoi ni comment, chacun cherche quelque chose d'autre.

STARFIX: *Vous avez filmé les scènes sexuelles avec beaucoup plus de sensibilité et de sensualité que d'audaces érotiques.*

J. McB: Tout à fait d'accord. Le rapport physique, ce n'est pas l'acte qui est intéressant mais toutes les approches pour y arriver. La sexualité est inévitables entre hommes et femmes,et en général le cinéma l'évite ou l'exploite. Les scènes d'amour sont toujours trop exagérées, trop romantiques ou trop cliniques. C'est très difficile à faire aux Etats-Unis, ou vous faites du porno, ou vous faites des films « hollywood » où la sexualité réelle, personnelle, n'existe pas. Je confesse que ce problème m'intéresse beaucoup, cela tient une grande place dans mes films.

STARFIX: *Les audaces sont davantage dans le texte: « Ne prends pas de douche après... » etc...*

J. McB: C'est vrai...

STARFIX: *Des problèmes avec la censure?*

J. McB: Les gens de la censure sont très pervers aux Etats-Unis. Ce n'est pas une censure officielle d'Etat, c'est une organisation de l'industrie, un comité qui attribue une classification aux films qui sortent. On chercher toujours à éviter la classification X à cause du circuit et du public limité. Quand on a soumis le film à la censure,ils m'ont demandé de couper certains petits détails qui m'ont complètement étonné. Dans la scène où Jesse commence à caresser Monica sur la table, le téléphone sonne, Jesse se tourne vers le répondeur pour le couper, Monica vient derrière lui, fait glisser sa main sur son torse et lui déboucle sa ceinture. Quand on a tourné, la main était descendue plus bas que la ceinture et ça, il a fallu le couper.

Dans la scène qui suit celle de la douche, leurs mains sont exactement au même endroit mais c'est Richard qui a sa main sur le corps de Valérie et ça, ça va !... J'ai demandé pourquoi une femme n'a pas le droit de toucher un homme ici alors qu'un homme a le droit de toucher une femme au même endroit. Je n'ai pas eu de réponse !

RICHARD GERE, UNE STAR DU BOX OFFICE

STARFIX: *Vous avez dirigé une Star du Box Office. Comment avez-vous travaillé avec Richard Gere?*

J. McB: On s'est très bien entendu. Ça a été très difficile de le convaincre de travailler avec moi. A son avis, j'étais un réalisateur underground, il doutait que je puisse assumer un film avec une star. On s'est rencontré, on a longuement parlé, je l'ai finalement convaincu de travailler avec moi. Il s'est décidé quand je lui ai proposé d'être un collaborateur et pas seulement un acteur. C'est en fait ce qu'il souhaite. Non pas qu'il veuille être metteur en scène ou écrivain, mais il aime ce qu'il fait, il s'intéresse à ce qu'il doit jouer. Il a travaillé à la version finale du scénario avec mon collaborateur Kit Carson et moi-même. Il a apporté beaucoup d'idées. Il a participé à la préparation, aux choix des autres acteurs et des techniciens. Pendant le tournage il était toujours motivé.

Après *Breathless*, il est parti faire un autre film au Mexique, à son retour il nous a rejoint et a travaillé au montage. On a inventé de nouvelles scènes que l'on a tournées. Richard c'est un vrai collaborateur. C'était une fabuleuse expérience.

STARFIX: *Le choix de Valérie Kapriski?*

J. McB: Elle nous a charmé. Elle manquait d'expérience mais par certains côtés, elle était très proche de Monica.

STARFIX: *Votre film est un hommage à la nouvelle vague française et à la grande époque des B-Movies Hollywoodiens.*

J. McB: Plutôt que de rendre hommage, j'ai cherché à faire un vrai film hollywoodien, prendre ce sujet et le refaire avec les moyens classiques hollywoodiens. Faire un peu plus grand que la vie, exagérer les choses, simplifier les thèmes et les personnages, intensifier les émotions, être un peu flamboyant. Tout ça, selon moi, c'est « Hollywood ».

L'AMOUR C'EST POSSIBLE...

STARFIX: *Godard est passé à côté du Rock. Le Rock est indissociable de Jesse.*

J. McB: Quand on s'est vu à L.A., Godard voulait faire un film où il y aurait un groupe de rock qui jouerait la musique du film,mais qui serait également dans les scènes. Par exemple, il y aurait une scène entre deux personnes dans une chambre, on ouvrirait la porte des W.-C.,et là il y aurait le groupe... Il ne connaissait pas les groupes de rock, il m'a demandé de lui en suggérer. Je lui ai acheté une vingtaine de disques, il était complètement étonné, il ne supportait pas d'entendre ce genre de musique, il voulait Barbra Streisand...

STARFIX: *Dans votre film le choix des chansons dépend beaucoup des paroles.*

J. McB: Oui. Dans le scénario original le dialogue de Jesse était pris textuellement dans des couplets de chansons de rock and roll. Malheureusement on a découvert que le fait même de mentionner quelques mots d'une chanson, nous obligeait à payer des droits incroyablement chers.

STARFIX: *Quelle est la part de Jack Nitzsche dans la bande musicale?*

J. McB: Je n'ai pas gardé grand chose de sa musique. J'ai été très déçu, c'est un type difficile. Il a un grand talent mais il est trop déprimé par le monde. La musique qu'il avait faite était bien mais tellement déprimante qu'elle donnait un sens contraire au film. Dès la première image on avait un sentiment de mort.

STARFIX: A Bout de Souffle *est l'histoire la plus pessimiste du Cinéma. « C'est dégueulasse » disait Belmondo avant de mourir. Votre fin semble plus optimiste, Monica avoue son amour et un arrêt sur image empêche une exécution que vous vous refusez de montrer.*

J. McB: Dans le tournage on est allé jusqu'au bout. On le voyait mourir. Mais j'ai discuté beaucoup avec le Studio et le producteur qui pensaient qu'il faut toujours faire pleurer le spectateur à la fin. Moi je voulais au contraire que le spectateur sorte avec un « Good feeling ». Même si c'est triste que Jesse soit mort, que les amoureux ne soient pas réunis, tout ça est inévitable. Ce que je veux que les spectateurs trouvent dans ce film, c'est un vrai enthousiasme pour la vie et l'idée que l'amour c'est possible, même si ça doit mal finir.

Richard Gere avait parfaitement réussi sa scène de mort, j'étais désolé de ne pas l'utiliser, mais je suis très satisfait de la fin tel qu'elle est.

RICHARD GERE : UN FAN DE JERRY LEE LEWIS

Richard Gere s'est totalement investi dans ce film. Il a voulu être aux côtés de Jim McBride le jour de la sortie du film à Paris. Un aller-retour en jet. Il savait que l'accueil risquait d'être difficile, Godard, gnan, gnan, gnan...

R.G. : "J'ai vu le Godard il y a une dizaine d'années. Avec *Breathless* (A bout de souffle - Made in U.S.A.) on n'a pas voulu refaire le même film, mais un film parallèle."

Paris, c'est une ville qui lui a laissé un mauvais souvenir : acteur involontaire dans REPORTERS, il était confronté avec la caméra provocante de Raymond Depardon.

R.G. : "Je n'ai pas encore touché mon salaire !!."

*Un mauvais souvenir vite oublié quand il est revenu dans la capitale choisir sa partenaire d'*A bout de souffle. *Il a serré dans ses bras nos plus belles et talentueuses jeunes comédiennes, après en avoir testé des centaines au Canada et aux Etats-Unis. Acteur : Ah !... quel métier.*

Certaines m'ont confié, la luette encore toute paralysée d'émotion : "J'avais pourtant mis tant de sincérité et de passion dans ce baiser. Je te jure que je n'ai jamais été aussi bien de ma vie... et bien, tu sais qui ils ont choisi ? : Kaprisky."

Sapristi ! Actrice : Bah !... quel métier. Alors, cette Valérie ?

R.G. : "C'est elle qui était la plus représentative de la petite étudiante française. La presse américaine et le public lui font un très bon accueil."

*Richard Gere me fait penser à Errol Flynn, même forme du nez, des petits yeux noirs rieurs et, comme le héros d'*Aventures en Birmanie, *une réputation de séducteur, de lover, d'animal...*

R.G. : "Oui, à Hollywood je les ai toutes baisées."

Un rire trop fort ponctue cet aveu audacieux qui n'est que le masque d'une grande pudeur. Son truc, c'est le Rock.

R.G. : "Je suis un fan de Jerry Lee Lewis. Vous savez qu'une de ses premières chansons s'appelle Breathless? Une drôle de coïncidence. Les deux talents suprêmes du Rock, c'est Elvis Presley et Jerry Lee Lewis. Le premier, on peut l'amener chez soi et le présenter à sa maman. Le second, il n'est vraiment pas assez respectable, on ne peut pas le présenter à sa maman. Jerry est un primitif, un bad-boy. On a fait un Rock and roll Movie. Moi, ce que j'ai cherché à faire, c'est de rentrer dans la peau de ce Jesse plein d'énergie, avide de vie. Je ne connais pas les aspirations de la jeunesse de 83, personnellement je ne me retrouve pas dans cette jeunesse. Mais, peut-être que Jesse correspond à cette jeunesse... je n'en sais rien."

Du rock des années 50, Richard va passer au jazz. Il part rejoindre Francis Ford Coppola qui lui a proposé le rôle principal de COTTON CLUB, un film musical dans le Harlem des années 20. Il vient de terminer HONORY CONSUL, tiré du roman de Graham Greene, un film sur le bien et le mal, les imprécations des Etats-Unis en Amérique du Sud. Un de ses plus vifs désirs, remonter sur les planches d'un théâtre. Il y a deux ans, il portait l'étoile rose dans BENT de Martin Sherman, il était Max. Là aussi, il avait pris des risques, comme aujourd'hui celui d'avoir permis à un réalisateur inconnu du grand public de passer la rampe de l'art et essai. Richard Gere, un acteur casse-cou.

Interview, transcription GAILLAC-MORGUE



Nos lecteurs nous écrivent

par le Colonel Kurtz

Me revoilà! Après mon petit mois de baroud en Sibérie, et au grand désespoir de mes détracteurs, je suis de retour! Plus en forme que jamais...
Bon, assez rigolé. Je vous ai demandé d'être débiles. Vous l'avez trop été. La Starforce s'abêtit. Le facteur ne m'apporte plus aujourd'hui que des missives sans intérêt. En un mot comme en cent, de la merde. Alors prouvez-moi que vous savez aussi être à la hauteur et forcez un peu en sens contraire, O.K.? Allez, trêve de bavardages. C'est sur le terrain qu'on mesure les hommes. Passons donc aux affaires sérieuses...



Je vous écris pour rectifier une erreur que vous avez faite dans le nº 6. En ce qui concerne l'article *Spartacus*, ce n'est pas Tony Curtis qui est "éborgné par un méchant guerrier nordique" dans *Les Vikings* mais Kirk Douglas, par un rapace envoyé sur lui par Tony Curtis.
Fabrice Dautcourt. Nancy.

Aveuglé par sa passion, le père Doug s'est fourré le doigt dans l'œil. Autant pour lui. Merci pour ta rectification petit.

Votre défaut : vous sacrifiez tout à l'actualité. La sacro-sainte actua. Ce qui vous relègue au même niveau que *Ciné-Revue* et autres. Lamentable.
C'est ça la démagogie et parfois ça frise l'escroquerie. Depuis le nº 1, j'attendais l'article sur *Creepshow*. Faut pas rigoler. Vous attendiez la sortie du film pour publier votre article? Amusant.
Marc Ratie. Béziers.

Eh, doucement l'ami! Si on veut rester en accord avec l'Actualité c'est aussi pour vous les gars. On s'est suffisamment fait avoir dans le passé. Rappelez-vous *Looker, Evil Dead* et quelques autres, tant de films qui ne sont jamais sortis. Vous êtes les premiers à nous les réclamer ensuite. Alors, si vous n'êtes pas d'accord avec le report d'un dossier, plaignez-vous directement aux distributeurs. Et ne nous gonflez pas avec ça...

Je voudrais signaler aux lecteurs qui reçoivent la chaîne belge, que des superbes vidéos-clips sont programmés dans certaines émissions : le samedi à 18 h : *Génération 80*, tous les 15 jours, le mercredi à 21 h 05 c'est *Vidéogram*. Et quelquefois, il y a également *La Nuit Génération 80 du clip-vidéo*, 2 heures ininterrompues de vidéos-clips.
Karim Mraïnï. Watterlos.

Bon, et bien là je n'ai rien à dire, rien à reprocher. Je ne peux même pas vanner. Tu as fais là un bon travail d'information pour la Starforce, Karim. Bravo!

Je soumets à votre attention une liste d'objets introuvables, appartenant à des personnages connus du monde du cinéma. Leur valeur à la revente est considérable. Ma collection comprend :
*** Le peigne de Yul Brynner.**
*** Le badge *Peace and Love* de John Milius.**
*** La cravate de Conan le barbare.**
*** La lampe de poche de Tron.**
*** Une balance intacte après que Bud Spencer soit monté dessus.**
*** La trousse d'épilation d'Armand Assante *(J'aurai ta Peau)*.**
*** Les produits de beauté d'Humungus *(Mad Max II)*.**
*** Le traité de diététique de Georges *Antropophagous* Eastman.**
*** Une idée originale d'Umberto Lenzi (très usagée).**
*** La photocopie des dialogues de Zoe Tamerlis pour *L'Ange de la Vengeance*.**
*** L'anorak de Xao le bushman *(Les Dieux sont tombés sur la Tête)*.**
T. Bauduret. Mulhouse.

Ouaf! Ouaf!

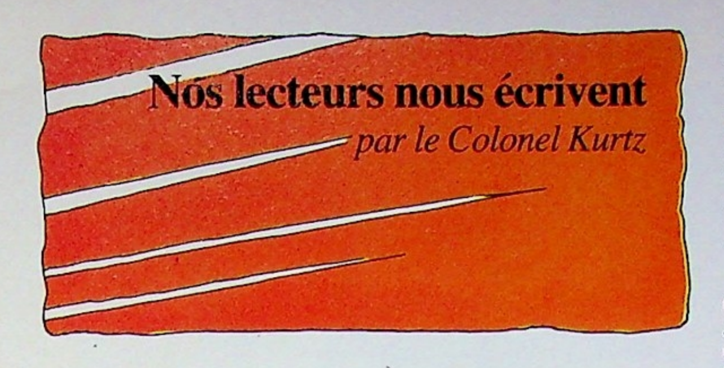
Pouvez-vous me dire quel est l'auteur de cette sensuelle et pour le moins mystérieuse Pin-Up dessinée en avant-première des actua-vidéo.
Patrice. Haudivilliers.

Lettre publiée à titre d'exemple : voici un jeune gars, plein de bonne volonté qui perd son temps et son argent à nous demander un renseignement qui se trouve dans la revue. Petit ami, si tu avais lu attentivement la première page de *Starfix* tu aurais découvert que notre illustrateur est Jacques Terpant. Faites tous bien gaffe. Ça ira pour cette fois, mais je ne veux plus recevoir de missive de ce genre.

Essayer de se faire publier dans *Starfix* c'est bien! Mais n'avez-vous pas envie de faire du cinéma. Nous on en a envie et on essaie. Alors si vous avez du matériel Super 8, des idées ou autre chose à apporter, on vous attend. Une précision : on n'est pas spécialement branchés ciné fantastique et pas du tout porno. Alors, si vous habitez dans la région Aix, Marseille, Avignon, à vos plumes.
Ecrivez à : Guidice Thierry
21, avenue de la Gare
84160 Cadenet.

Alors la Starforce méridionale on prend note. Mais doucement les autres. Ceci n'est pas l'ouverture d'une rubrique de petites annonces. Je publie ça parce que ça peut éventuellement donner quelques films d'un certain intérêt (pourquoi pas un remake du *Dernier Train du Katanga*, Thierry?). C'est tout. Ne débarquez pas tous avec vos vieux numéros de *Métal* ou vos vieilles grand-mères paralytiques à revendre...

Toi Kurtz, tu nous parles, mais on ne te voit jamais! Ne pourrais-



tu pas publier une photo de toi pour nous faire plaisir.

Daniel Roccia. Cannes.

O.K., O.K. Daniel. Ton vœu est exaucé. Voilà donc l'une des seules photos de moi qui existe :



Pourriez-vous me donner le titre du film qui comporte le nom d'un animal, qui commence par "Les Ailes de la...

Yves Soret. Morestel.

Ce film, Yves, c'est *Les Ailes de la Colombe*. Il date de 1980, est signé Benoît Jacquot et est interprété par Isabelle Huppert, Michèle Placido, Dominique Sanda et Jean Sorel. Par ailleurs, ce film n'a rien à voir avec *Starfix*. On déteste ce cinéma-là. Et ta lettre, tu l'auras compris, n'a strictement, mais alors strictement, rien à faire dans mon courrier!

Monsieur,
Si nous prenons la plume, c'est pour vous faire part de nos réelles et sincères pensées à l'égard de la revue cinématographique *Starfix*...
Nous ne sommes pas des êtres pusillanimes, et ce que nous pensons, nous le disons objectivement. Attention, ne nous faites pas dire ce que nous ne pensons pas!
Etant jumeaux (16 ans), nous avons rédigé cette lettre ensemble, ce qui vous permettra de comprendre la non-utilisation volontaire de la première personne du singulier "je". Ça fait pédant, et puis le "Moi est Haïssable" (Blaise Pascal).
Nous vous quittons en dédiant à toute la formidable et inaliénable équipe de *Starfix*, un humble poème qui nous l'espérons vous ira droit au cœur (au cas où cela s'avèrerait négatif, nous ne vous blâmerions pas) :
"*Starfix* est une étoile attachée aux corps de ses géniaux créateurs. *Starfix* est né de leur esprit : c'est leur enfant."

Philippe et Frédéric Hugon. Alès.

Bon ça suffit les jumeaux! Ça va pas, là. Il y en a un de vous qui fait pléonasme. Oui, oui. J'ai bien dit pléonasme. Je vous propose donc un petit jeu bien plus constructif : chacun d'entre vous s'arme d'un couteau ou d'une baïonnette. Bien. D'un côté, il y a l'ennemi de la Starforce, de l'autre, l'allié. Et chacun défend sa cause. Toutes les deux heures vous intervertissez les rôles. Le gagnant a le droit de nous écrire. Et sa lettre sera publiée! Débrouillez-vous pour ne pas vous éliminer dès la première partie, cela vous permettra d'être publié plusieurs fois. A bientôt, les jumeaux et il ne me reste qu'à espérer que vous ne soyez pas frères siamois...

Colonel,
Je m'aperçois en relisant le numéro 3 que vous avez parlé un peu à la légère de ce chef-d'œuvre méconnu qu'est *Le Château des Quatre Obèses* d'Ivan Noé. Réparez donc vos torts colonel. Publiez ma lettre que personne ne méprise plus ce fleuron du cinéma français. C'est un ordre!

Doug Headline.

Je n'ai rien à redire à cette note de service. Contraint de l'insérer ici, je me vengerai.

LA LETTRE DU MOIS :

Dorénavant, chaque mois, une lettre sera publiée dans cette colonne. Sans commentaire aucun. A vous de découvrir pourquoi...
Ce mois-ci, *La Lettre du Mois* est anonyme.

"Je sais pas qui se cache sous ce mongol de colonel Kurtz, mais vraiment, c'est pas possible à quel point il peut être con ce gars-là!... Si la connerie se mesurait, la sienne serait incalculable. Je ne dis pas ça pour le simple fait de vous écrire. Mais c'est quand même dégueulasse que des paumés dans son genre, qui ont été parachutés dans des journaux tels que *Starfix* aient droit à la parole (et encore je dis parole pour ne pas qualifier de glapissements ses bavures mensuelles). Vraiment il est infect ce mec. Il pue à 300 bornes tellement qu'il est nul. Lui qui traite de vanneurs faciles ses lèche-culs de lecteurs! Parlons-en de cette vanne facile. Le pire, c'est pas que ce pedzouille envoie ballader ses lecteurs en public (ça on peut le trouver même dans le plus bidon des torchons!) mais ce qui me fait aboyer de pitié, c'est que ces pauvres lecteurs, paranos à souhait, se fendent mensuellement la tronche avec ces chiures de mouche à merde que pond Kurtz. C'est pas compliqué, ils attendent que ça, les débiles. Tous les vingt du mois, ils vont lâcher 15 balles pour se branler sur les nazeries du gros KU-Kurtz. Vraiment, il me coupe l'envie d'pisser c'mec là!!!... J'aimerais bien le rencontrer pour voir la gueule de rat d'égoût mal baisé qu'il traîne.
Non mais! On va tout de même pas se laisser baratiner par une merde pas plus haute que trois couilles à genoux, qui pour faire jouir ses lecteurs irait trucider au M.16 un troupeau de canards boîteux!...
P.S. : Ma parole les mecs! Est-ce que c'est Romero qui vous a achetés pour que vous foutiez tous (ou presque) un 4 à *Zombie* au tableau de cotations???... Personnellement, des films comme ça, mon chat en fait trois à chaque fois qu'il pète!

Signé : Un gars qui à part ça aime bien votre revue...



Voilà, on va se quitter là! On se retrouvera en septembre pour faire le point sur les résultats de notre sondage. Rappelez-vous les gars! Les petits papiers rouges insérés dans le numéro 6!... Mon bureau croule déjà sous les réponses et croyez-moi, c'est vraiment pas triste! Alors mes petits soldats, passez de bonnes vacances. Ne vous laissez pas aller à une vie oisive et néfaste. Profitez de votre temps libre pour vous forger un corps et une âme de chef et revenez-moi en forme pour la rentrée. Je compte sur vous...

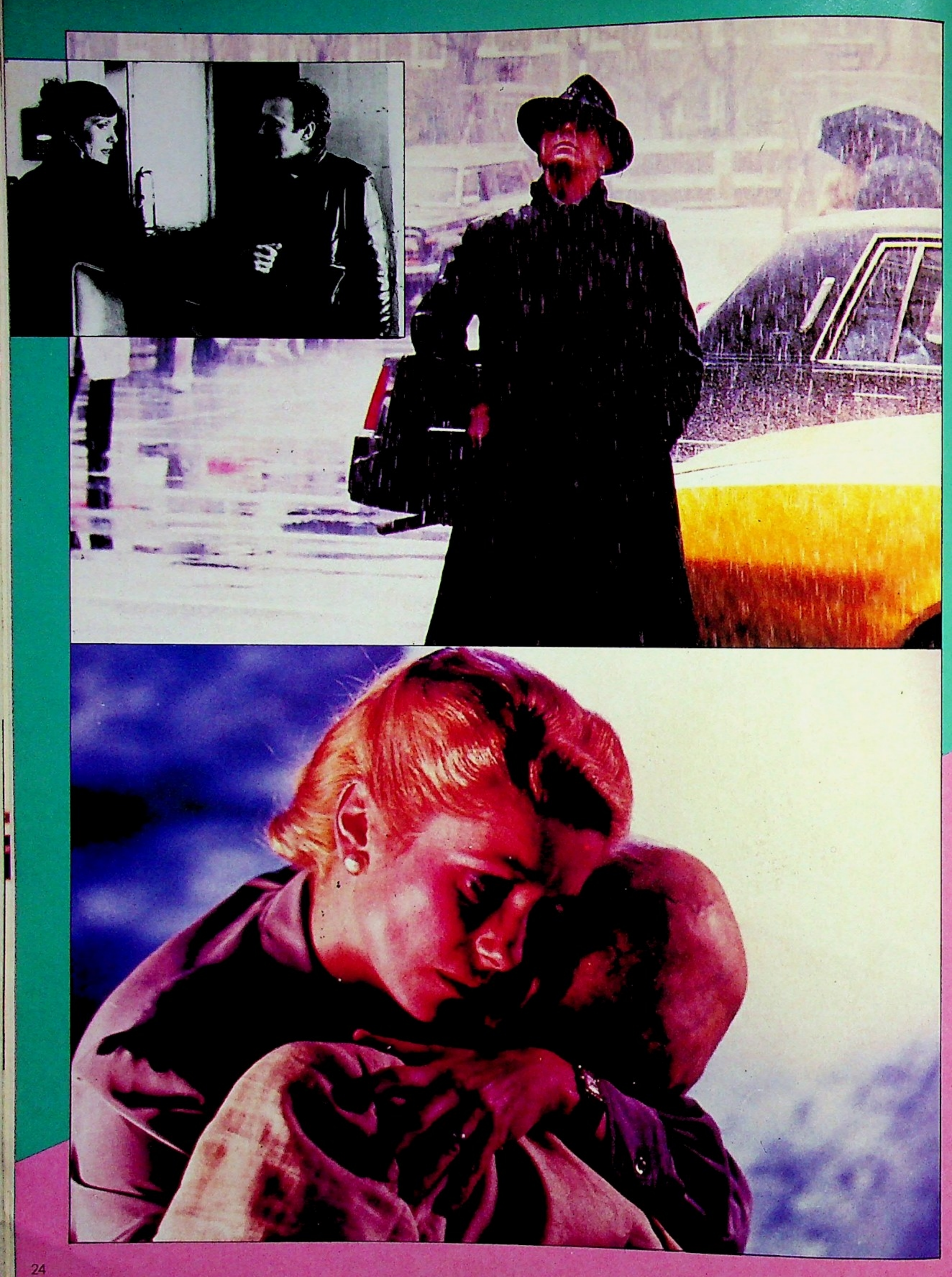
COLONEL KURTZ.


Les



Aujourd'hui,
la survivance du mythe du vampire passe par une révolution esthétique : celle du vidéoclip et de la publicité. Une œuvre hyper-chic et ultra-sophistiquée, un premier film éblouissant, et le couple de l'année, Deneuve/Bowie, dans un univers de néons et de fumées chimiques...

Prédateurs





Elle s'appelle Myriam. Il y a 3000 ans, en Egypte, elle portait un autre nom. Peut-être Osiris... Elle n'est pas humaine. Elle est immortelle et se nourrit de sang. Mais les siècles sont longs, même pour une déesse. Tous les 300 ans, elle choisit un compagnon, homme ou femme, et lui promet l'éternité. "Ever forever". Elle ment. Mais comment avouer à ses amours le sort atroce qui les guette? Et ce matin-là, au réveil d'une "nuit rouge", John Blaylock comprend qu'il a été trahi. Pour Myriam, le temps est venu de prendre un nouveau complice. Mais pour Myriam est venu aussi le temps de la punition...

NEW VAMPIRE

The Hunger est un film risqué. Risqué parce qu'il tire son émotion du mythe vampirique et uniquement de cela. Rien de cette étrange histoire d'immortalité et de passion n'échappe à l'odeur des cercueils. Les vampires de *The Hunger* fascinent : ils sont bien plus qu'un écho à nos peurs profondes, à nos aspirations romantiques... Ici, ils ont une face cachée. Le personnage de Myriam est source d'inattendu. Ses réactions font les grandes surprises du film. *The Hunger* est donc un conte en dehors des normes et de la logique humaines. Une fois n'est pas coutume, le vampire ne joue plus la Comédie de l'Amour et de l'Effroi que nous lui dictons. C'est leur propre destin que ces créatures rencontrent dans *The Hunger*. Mais nous ne perdons pas au change, loin s'en faut. Désormais, nous savons ce qui se passe quand un vampire meurt. Son âme est chevillée à la terre, à la poussière, à la pourriture. Il devient l'esprit des vers qui le rongent.

Dans *The Hunger*, le recours au dialogue est réservé aux humains, aux victimes. Les vampires se comprennent sans parler et la réalisation respecte ce silence, évoquant par l'image seule de folles horreurs. Il y a beaucoup de concepts dans ce film qui sont par trop terribles pour être dits à haute voix, pour être montrés en pleine lumière. Le réveil des anciens amants de Myriam, par excellence la scène-choc de *The Hunger*, confine à l'inconscient, au rêve des choses entrevues. En cela, le premier film de Tony Scott n'est pas cette histoire d'horreur classique que certains auraient pu tirer du best-seller de Whitley Strieber. Scott déclare : "D'une certaine façon, le roman est plus dur, plus "hard". C'était à la limite dans le style de Carpenter. Quand j'ai lu le script, ce n'était déjà plus ainsi. Le producteur voulait illustrer un fantastique davantage psychologique, sophistiqué... Ceci dit, j'adore le livre".

DE LA CHAIR AUX CENDRES...

David Bowie tourne beaucoup en ce moment et il faut en profiter avant qu'il ne reparte dans une nouvelle retraite musicale. Mais aussi, il ne tourne pas n'importe quoi. C'est vieillir qui a ici intéressé Bowie, à la fois sous le latex du prestigieux maquilleur Dick Smith et sous le couvert d'un exorcisme très personnel. Pour le plus séduisant chanteur rock actuel, dépérir à l'écran ne va pas sans répondre à quelques obscures préoccupations. On a eu un peu tendance à dire que Bowie n'apparaissait que cinq minutes dans *The Hunger*. Ce serait faire passer le look avant l'acteur, le Bowie de la scène rock avant le Bowie de Dick Smith. La première moitié du film lui appartient. Il y est fabuleux. Avec lui, interprétation rime avec mortification. Il se sera abîmé jusqu'à la voix pour jouer le rôle à fond. D'autant que c'est à lui et à Dick Smith que Tony Scott livre la grande scène du film : une lente et atroce décrépitude dans la salle d'attente d'un hôpital.

Le fier amant de Myriam se transforme en un être seul, apeuré, pathétique, vieillissant au fond d'un divan de cuir. Un clair-obscur filtré par des stores cache cette abomination surnaturelle aux gens qui circulent. Ce que Tony Scott traite avec pudeur, la vidéo le met à nu quelques minutes après. Des scientifiques se penchent sur un écran pour y analyser la décomposition-éclair d'un chimpanzé, cobaye de leurs expériences sur le mécanisme interne de la vieillesse. Dans cette image noir et blanc, flashée, granuleuse, il y a la Vérité des hommes. Pas celle des suceurs de sang, ces "êtres immortels dans leur perfection"... Tony Scott et sa mise en image précieuse sont à leur service. Grand réalisateur de films publicitaires, le cinéaste peut comprendre ses personnages mieux que quiconque : "Ils ne tuent pas pour le plaisir, pour une recherche de sensation mais pour survivre. Ils se contentent d'attirer leurs victimes par leur point faible : le sexe, et tissent ainsi leur toile autour d'elles. Par la Tentation". Ce "charme", c'est aussi celui de la mise en scène de *The Hunger*.

Au cœur de New York infernal, Tony Scott imagine une demeure princière, un enclos de paix et de beauté. "Mon temps m'appartient. Je suis ce qu'on appelle une oisive" déclare Myriam, symbole d'un certain art de vivre perdu dans le chaos du monde moderne. Tony Scott confirme : "J'avais affaire à deux personnages vivant dans un environnement intemporel que l'on pourrait trouver à Florence ou à Rome, mais pas à New York, où tout est d'ordinaire si dur, si heurté... La mode, le look sont quelque chose qui les préoccupent dans la mesure où ils ne quittent leur maison qu'une fois par semaine pour s'offrir une victime. Par conséquent, leur apparence est presque un jeu, un hobby".

les Prédateurs

Pour introduire l'idée de la perte des vampires, Tony Scott a fait appel à l'image instantanée, polaroïd ou vidéo, qui témoigne du monde environnant, de l'évolution des techniques, du déphasage qui existe entre l'univers décadent et parfumé de Myriam et celui des mortels. Au cœur de son ouvrage, Tony Scott a semé les graines de la confusion. Sa mise en image stylisée se heurte sans cesse aux grilles des plans vidéo, à leur éclairage blafard, à leur vulgarité. Et lorsque Susan Sarandon, la nouvelle élue de Myriam, apparaît sur l'écran TV qui garde l'entrée du palace, c'est la Mort qui vient sonner à la porte. Tony Scott finit son film dans un grand élan d'autodestruction en anéantissant ses propres effets comme si, avec Myriam, disparaissait la Belle Image. Les colombes pataugeant dans la poussière des corps effrités nous renvoie la vision d'un romantisme en ruine. Et quand on écoute Tony Scott parler de son nouveau projet "filmé comme un documentaire, sans gros plans, en caméra portée, à la manière de Martin Scorsese", on peut se demander si dans *The Hunger* il n'annonce pas sa reconversion à un cinéma plus... humain.

LES VIRTUOSES AU POUVOIR

Visages de carnassiers suants au-delà des verres fumés, derrière les mèches sombres et rebelles... Le feu du sang sous les néons... Le cuir qui remonte en crissant sur les jambes gainées qui s'écartent... *The Hunger* est un film de style. Et en cela, il va à son tour enclencher un certain débat où la prise de position le dispute au jeu de massacre, le débat favori donc de la critique de cinéma : que doit-on penser des réalisateurs venus de la pub? Que dire de Ridley Scott, Alan Parker et Hugh Hudson, de ces virtuoses de l'esthétisme qui, du jour au lendemain, remportent les plus gros budgets... et les plus gros succès au nez et à la barbe des cinéastes traditionnels. De quel bois sont donc faits ces artisans rompus à l'art de la commande, bafouant la politique des auteurs instaurée par la Nouvelle Vague, réinstaurant le spectre d'une Hollywood qui appartenait aux producteurs, et uniquement aux producteurs?

En fait, ces gens-là sont gênants parce qu'ils font ce qu'on leur dit de faire. *The Hunger* est donc un film de producteur : Richard Shepherd s'était occupé entre autre du *Fame* d'Alan Parker. Il est responsable ici du choix des acteurs et pour une bonne part de l'orientation esthétique du projet. Les postes-clef du générique sont occupés par du beau monde, le gratin du film pseudo-publicitaire : le chef-opérateur Stephen Goldblatt *(Outland)* la costumière Milena Canonero *(Midnight Express; Les Chariots de Feu)*, le décorateur Brian Morris *(The Wall)*,... Entouré de la sorte, le réalisateur ne pouvait y échapper : *The Hunger* serait le *Blade Runner* du film de vampires. Un simple exercice de force quand on a à son actif cinq ans de peinture, trois ans d'école de cinéma, un maximum de réalisations publicitaires prestigieuses, et qu'on est le frère d'une Révolution Visuelle nommée Ridley Scott... Tout ce qu'il faut aussi pour qu'une certaine presse qui veut à



WHITLEY STRIEBER

auteur du livre "The Hunger"

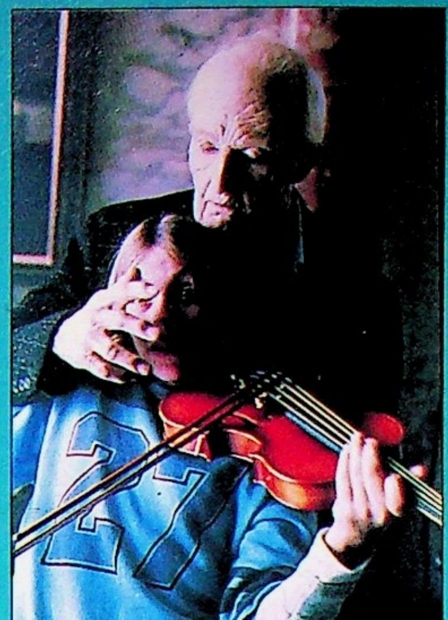
Tout comme Stephen King, Whitley Strieber doit une bonne part de sa popularité, et de l'attention qu'il suscite, au cinéma. Sorti en 78, son roman "The Wolfen" a été adapté à l'écran par Michael Wadleigh, presque immédiatement suivi de "The Hunger" dont les droits avaient été achetés avant publication. Dans les deux cas, ses livres se révèlent plus intéressants que les films qu'ils ont inspirés. Contrairement à certains, Strieber ne se contente pas de raconter de simples faits divers. Il ressuscite loups-garous et vampires pour redonner à ces mythes leur dimension archétypale d'origine.

"Je me considère comme spécialisé dans la littérature fantastique, plus spécialement dans la rénovation, la revitalisation des anciennes mythologies en recréant ces personnages familiers dans un contexte moderne. Mon travail est totalement nouveau car, avec quelques autres, j'essaie de dépasser les limites de l'imagination comme jamais auparavant. J'y parviens en cernant la notion de peur, mais surtout en bouleversant ce qu'il est convenu d'appeler les règles établies. Comme lorsque j'étais enfant, où je me délectais de "Tales from the Crypt" pécisément parce que mes parents déchiquetaient les comics dès qu'ils mettaient la main dessus. Ainsi, j'ai acquis le goût de me plonger dans les recoins violents insoupçonnés de mon propre inconscient, une expérience qui ne m'a jamais quitté. D'ailleurs, je pense qu'une littérature de ce type, basée sur les éléments d'une vie ordinaire, est fondamentalement subversive... Je ne crois pas dans les faits selon le sens habituel du terme. Ce n'est pas la réalité physique qui est importante, mais la manière dont on la perçoit. Rien n'est plus fluctuant d'un individu à l'autre, et l'approche rationnelle de l'univers n'est en fait qu'un mur bâti pour nous protéger de la nature indicible du cosmos et de notre imagination illimitée. Personnellement, je vise à détruire ce mur, car nous étions bien plus libres avant sa construction...

Bien que, par sa structure, Les Prédateurs *soit plus traditionnel que le livre, je suis amplement satisfait du travail de Tony Scott. C'est un film expérimental, qui repose aussi bien sur les images que sur la bande son, à défaut de développer un récit.* Les Prédateurs *est une authentique œuvre de terreur, ce dont Scott n'a sans doute jamais été conscient. S'il s'était référé à* Vaudou *de Tourneur ou au premier* Nosferatu, *il aurait pu comprendre son rattachement à un genre, et en exploiter davantage les thèmes. En ce qui concerne la fin, où Miriam meurt pour laisser la place à Sarah, je ne suis plus très sûr de moi. Au début, cela me semblait génial, mais je me demande si ce n'est pas trop prévisible. La fin du roman est certainement la seule qui soit correcte pour l'histoire... Je regrette aussi que l'appartenance de Miriam à une espèce parallèle à l'Homme ne soit pas aussi explicite que dans le livre. Bien que cet aspect soit légèrement suggéré, Miriam ne semble être rien de plus qu'un vampire classique. Si j'en avais eu la possibilité, mon approche des choses aurait été foncièrement différente, reposant beaucoup plus sur une exploration des monstres du subconscient. C'est de cette façon que je conçois "The Hunger", et j'aurais particulièrement pris garde à cette notion de soif qu'il est impossible d'étancher, un des thèmes fondamentaux de l'expérience humaine. Tout compte fait, mon film est nettement plus psychologique que celui projeté sur les écrans..."*

Interview réalisée et traduite par Dominique Monrocq.





les Prédateurs

tout prix "faire la mode" se sente larguée et ne s'en remette pas !
Depuis son passage à Cannes, *The Hunger* excite les quolibets de ceux qui doivent réapprendre à déchiffrer l'image et non plus le message. Qui doivent s'apercevoir que les rapports entretenus par *The Hunger* avec *Barry Lyndon* dépassent les emprunts à Schubert. Et que bientôt, ce n'est plus seulement de la "pub" qu'il faudra médire, mais aussi du "vidéo-clip".

L'APOGEE DU CLIP...

L'image de *The Hunger* a-t-elle été storyboardée au dos d'une partition? Toujours est-il que le bruit des pneus d'une limousine sur les planches d'un ponton reprennent le tempo d'un rock lancinant du groupe Bauhaus. Où finit le visuel, où commence celui des années 90? Tony Scott déclare à ce propos : "Je pense que beaucoup de nouveaux noms vont venir du vidéo-clip. Cette nouvelle génération va enfanter une autre sorte de films si on lui en donne l'occasion. Et cela n'arrivera que si des gens comme moi, avec *The Hunger*, ont du succès..."

En ce sens, *The Hunger* démarre très fort. Ses toutes premières minutes sont une sortes d'apogée en scope du vidéo-clip. Quatre actions simultanées... Rock and Thrill. Avec Tony Scott, le vampirisme devient quasiment LE sujet idéal à un montage échevelé, émaillé d'inserts, de chevauchements et de flashback éclairs. Le temps n'a pas d'emprise sur Myriam et du coup le découpage s'applique à rendre malade le vieux Chronos. Passé, présent, futur et visions s'interpénètrent pour donner un film éthéré, écorché, davantage rêvé que raconté. Car l'agressivité de Scott ne se départ jamais d'un sens inouï de la formulation poétique. Comme si les sorcières de *Suspiria* avaient lu Proust... Un matin, John, le compagnon trois fois centenaire de Myriam, se réveille pour être frappé par le virus du temps. Il va être emporté en quelques heures. Il ne le sait pas, mais le passé, le souvenir de sa rencontre avec Myriam, remonte du fond de sa mémoire, obsédant, l'empêchant de se rendormir. Sans une métaphore, sans un mot, Scott a tout dit. Par la seule fusion de l'image et de son sens. De grandes retrouvailles !

LOOK OF DESIRE

Les vampires de *The Hunger* n'affichent d'autres cultures que celle de l'ère du Look. Le romantisme très wagnérien du *Dracula* de John Badham abandonne la place à un apparat vestimentaire. Le tailleur blanc de Myriam, orné d'une salamandre d'or et accompagné d'une voilette noire, ramène aux années 40, à Hollywood et au noir et blanc. Avec la couleur, cette froideur devient baroque. L'inconciliable ne l'est plus. Et on peut reparler d'Albert Lewin, celui qui dans *Pandora* faisait danser au milieu des statues antiques pin-ups en maillots noirs et gigolos en smokings. A l'époque, ces excentricités n'étaient pas encore de la "pub"... Lewin est sauvé. Scott mérite de l'être : "*The Hunger* a été élaboré avec une extrême précision en ce qui concerne l'harmonie des couleurs. Pour les costumes, par exemple, il fallait prévoir si on tournerait en pleine lumière ou à contre-jour. Ma palette a été choisie en fonction de la provenance de la lumière dans des plans précis. Nous avions ainsi un maquillage précis, un type de coiffure particulier pour chaque décor, chaque pièce. Quand on connaît la peinture, c'est une question d'intuition et l'intellect n'a plus rien à voir làdedans. Un simple sentiment d'harmonie, de justesse en somme..."

Composées, fignolées, minutieuses, les images de *The Hunger* sont coupées au couteau. Le tranchant du story-board laisse des traces significatives. "J'ai tout dessiné, tout story-boardé, mais je ne l'ai pas fait avant de filmer. Tous les jours, en me préparant pour la journée de tournage, de cinq à sept heures du matin, je crayonnais les scènes prévues par le plan de travail. Et le simple fait de les coucher sur le papier m'aidait à déterminer non seulement le visuel de la séquence, mais aussi l'état d'esprit des personnages, leurs émotions. C'est d'une certaine façon une technique très thérapeutique, car elle aide à clarifier le processus de toute création. Pour la scène de lesbianisme, j'ai essayé de la traiter avec goût, sans vulgarité aucune. J'ai fait le story-board et je l'ai montré aux deux actrices. Elles ont dit d'accord. Et après une première matinée en studio fermé, elles se sont décontractées au point de nous faire revenir à des conditions de tournage normales."

Chaque plan de *The Hunger* est effectivement une pub pour son objet, "pub" dans ce que le mot contient d'incitation, d'envie... Promouvoir des produits cosmétiques, de la haute couture, des sous-vêtements féminins, a préparé Tony Scott à une direction artistique extrêmement graphique, qui restaure les rites non pas de l'Amour, mais du Désir. Les corps révèlent leurs angles attractifs, exposent leur géométrie érogène jusqu'à faire de certaines scènes des compositions savamment vicieuses. Le geste redevient incantatoire. Les décors secrètent la tentation (l'ascenseur bourré d'infirmières, la piscine du restaurant et ses naïades). Le moindre objet apparaît nouveau, attirant : il est sous les sunlights de nos désirs, embelli de travellings circulaires, et enveloppé de longues focales. Brusquement, une larme teintée de rimel, qui coule sous un voile noir, peut motiver toute la longueur du scope. On reconnaîtra le style des *Chariots de Feu*, cette façon intuitive [illegible]rasser l'image de ses oripeaux d'arrière-plan, d'amorce, de fioritures. Ce cinéma qu'on dit trop généreux est en fait plus rigoureux, plus précis que son confrère européen si prisé chez les ascètes et autres adeptes du zen cinématographique. Pour gommer le surplus, recadrer au cœur du plan, Tony Scott retourne la lumière contre la matière. Elle n'éclaire plus, ne modèle plus; désormais elle efface. L'inutile est estompé. Le décor est escamoté. La boîte de nuit où s'ouvre *The Hunger* est réduite à un simple accessoire : le grillage qui sépare la galerie de la piste de danse. Plus de murs, ni de plafond. Tony Scott est l'architecte des mouvances. Celles qui luisent sur les fumées chimiques avec la même subtilité qu'elles saisissent les rides naissantes de David Bowie...
Derrière *The Hunger*, derrière ses vampires, son érotisme lascif et ses décors immatériels, il y a ce que beaucoup de cinéastes avaient oublié. Ce qui permet à Scott de réussir avec budget dérisoire (cinq millions de dollars !), le film le plus luxueux et authentiquement précieux de l'année : la recherche de l'Essentiel.

CHRISTOPHE GANS

Interview réalisée et traduite par Dominique Monrocq.

FICHE TECHNIQUE :

LES PREDATEURS (The Hunger) U.S.A. 1983. "M.G.M.". PR : Richard A. Shepherd. R : Tony Scott. SC : Ivan Davis, Michael Thomas, d'après le roman de Whitley Strieber. PH : Stephen Goldblatt. MUS : Michel Rubini, Denny Jaeger, Howard Blake. DEC : Brian Morris. COST : Milena Canonero. SFX : Dave Allen, Roger Dicken, Graham Longhurst. SFX MAQ : Dick Smith, Carl Fullerton, John Caglione. MONT : Pamela Power. 97 mn. DIST : C.I.C. (13/7). Avec : Catherine Deneuve (Myriam), David Bowie (John Blaylock), Susan Sarandon (Sarah Roberts), Cliff de Young (Tom Haver), Beth Ehlers (Alice Cavender), Dan Hedaya, Suzanne Bertish, James Aubrey, Ann Magnuson, John Stephen Hill, Shane Rimmer, Bauhaus.







Au tout début, un peu après la création de l'univers (enfin, au moins du mien) à l'aube des années 60, le cinéma se divisait en deux catégories distinctes : les films de pirates... et les autres. Et encore, quand je parle de pirates, cela englobe aussi les corsaires, les boucaniers, et tous les flibustiers des mers australes ! Dès que le vent souffle dans les voiles, que les haubans se tendent, que les vagues se brisent contre la proue du navire, peu importe de savoir qui possède ou non un ordre de course de la Couronne. La légalité est un mot sans aucune valeur sur les eaux du Pacifique. Qu'il soit dû au Roi ou amassé pour le seul plaisir du capitaine, un butin reste un butin : des pièces d'or brillantes, des joyaux étincelants... Et puis autour de tout ceci traînait une floppée de noms magiques, Ile de la Tortue, Eldorado, La Havane, les Frères de la Côte, galion, rhum qu'on ingurgitait par tonneaux entiers, des tas, et des tas d'autres tout aussi évocateurs.

Rien ne comptait à côté de ça ! Pas même les exploits de Tom Mix, le cri de Tarzan, les extra-terrestres de Metaluna, les pitreries du dingue du Palace, ni les sombres châteaux des Carpathes. Ma bibliothèque se resumait à deux livres : "L'ILE AU TRESOR" et "LES MUTINES DU BOUNTY", aux pages cornées et jaunies par tant de lectures fébriles. Puis, un beau jour, tout a disparu, emporté par le temps. Mes rêves les plus fous ne permettaient plus de faire flotter le drapeau noir devant les tours de Notre-Dame, ou de couler par le fond des vaisseaux au large de l'atoll de Bikini. La réalité avait grandi insidieusement jusqu'à oblitérer complètement la fiction. Les Beatles et la bombe H étaient sur toutes les lèvres, reléguant dans les salles de dernier ordre LA FLIBUSTIERE DES ANTILLES et BARBE NOIRE LE PIRATE. Le capitaine Horatio Hornblower rejoignit le chevalier Trelawney dans l'oubli, Stevenson me fit découvrir les expériences du Dr Jekyll, et Fletcher Christian se transforma soudain en Rhett Butler... Sob !!



L'union fait la force... Des comparses de Mel Brooks, associés à trois des Monty Pythons, eux-mêmes alliés à un humoriste anglais et à un nouveau tandem américain, et tout ça pour un pirate arrêté pour évasion fiscale...! Gasp !! Où est réellement le gag ??









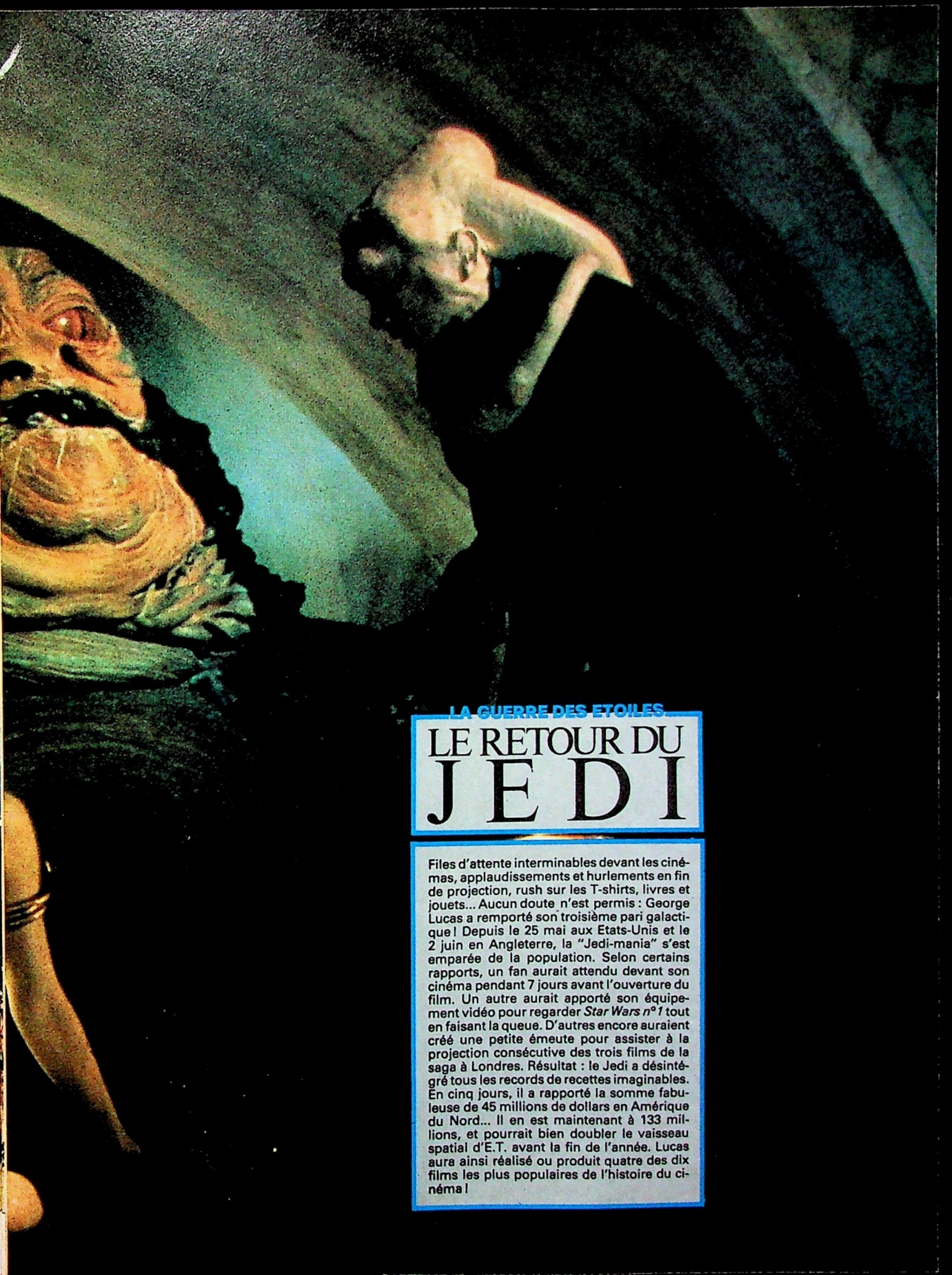
Mais tout arrive tôt ou tard, y compris l'impossible. C'est la fête à l'auberge de l'amiral Benbow ; ils sont de retour, atablés devant une carte marine énigmatique. A leur tête, Barbe Jaune le féroce! Evadé de prison, il a réussi à dénicher un bateau pour prendre possession de son trésor enfoui. Après vingt ans de cachot, il est toujours le meilleur. Et tout le monde est d'accord : son apprenti jardinier de fils, Peter Boyle qui a une dent (plutôt un crochet) contre lui, James Mason en faux émule du capitaine Bligh, son épouse Madeline Kahn, Marty Feldman en fidèle compagnon de cellule, Cheech et Chong aussi stupides que riches, ses compagnons d'infortune du Monty Python, David Bowie jouant aux DENTS DE LA MER dans sa baignoire...

Les membres de ce qu'il est convenu d'appeler "l'écurie Mel Brooks" (Brooks, Wilder, Feldman) ont montré avec plus ou moins de bonheur comment démonter les canons d'un genre par le rire pour lui rendre hommage. A ce titre, YELLOWBEARD est un film de pirates, un vrai! Une œuvre plus soucieuse de ses références que LE FRERE LE PLUS FUTE DE SHERLOCK HOLMES ou LE GRAND FRISSON, une œuvre à la hauteur de MON BEAU LEGIONNAIRE du maintenant regretté Marty Feldman, qu'on voit dans son dernier rôle... Mais YELLOWBEARD restera dans les souvenirs pour d'autres raisons, c'est sûr. Lançons-nous à l'abordage du conformisme du cinéma d'action actuel, avec ses gadgets ridicules. Sabrons rageusement toute son artificialité pour nettoyer le pont de cette inconstance, et, la barre à tribord, grimpons dans les hunes pour hurler "Terre à l'horizon". Le drapeau à l'emblème du trident du Club Méditerrannée est tombé, immédiatement remplacé par le pavillon à tête de mort. Gregory Peck se bat en duel avec Christopher Lee, le pilon de Wallace Berry résonne dans la cale, Charles Laughton est impitoyable... Rien n'a changé! "Yo-ho-ho! et une bouteille de rhum"...

GEOFFREY THORPE

Barbe d'Or & les Pirates

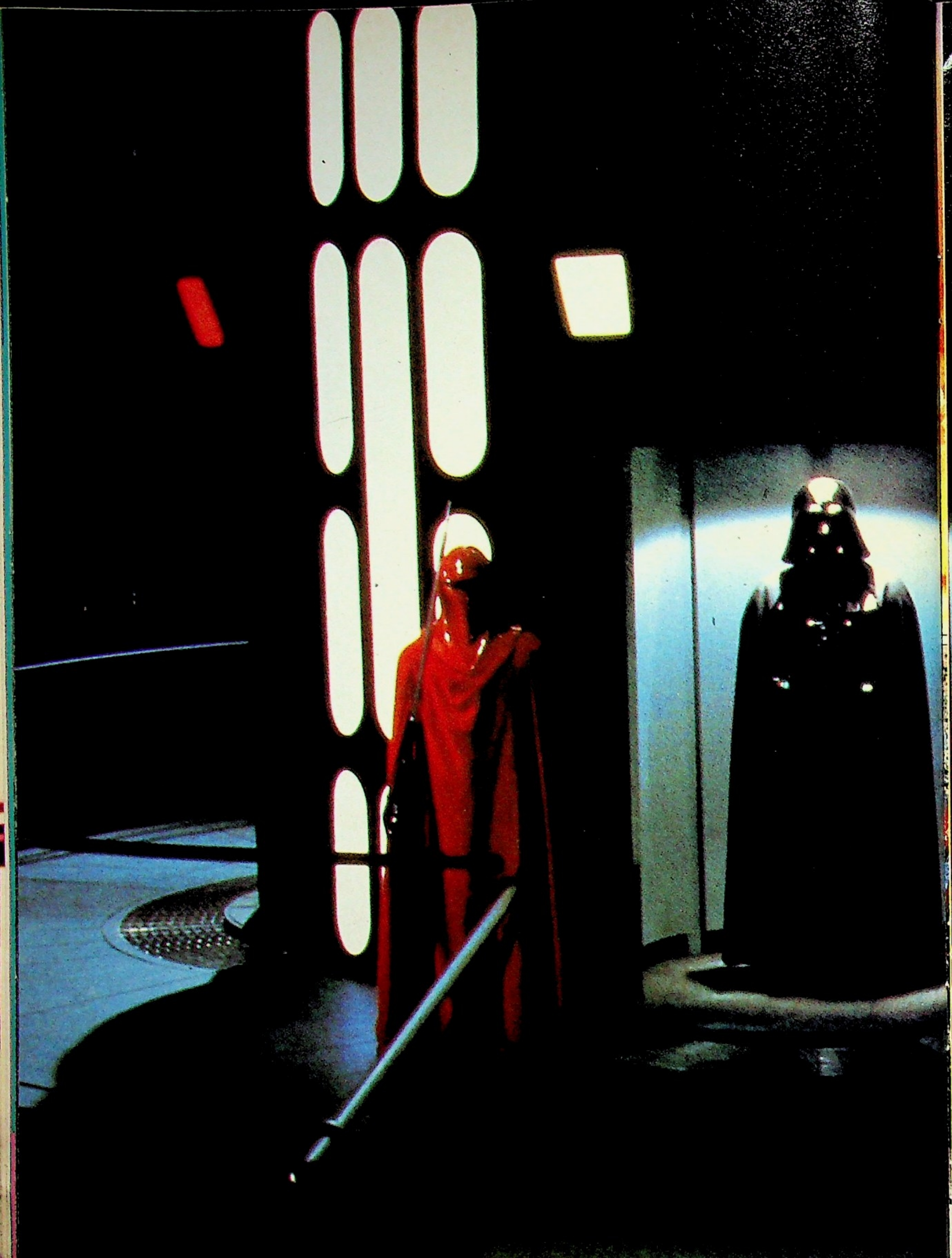


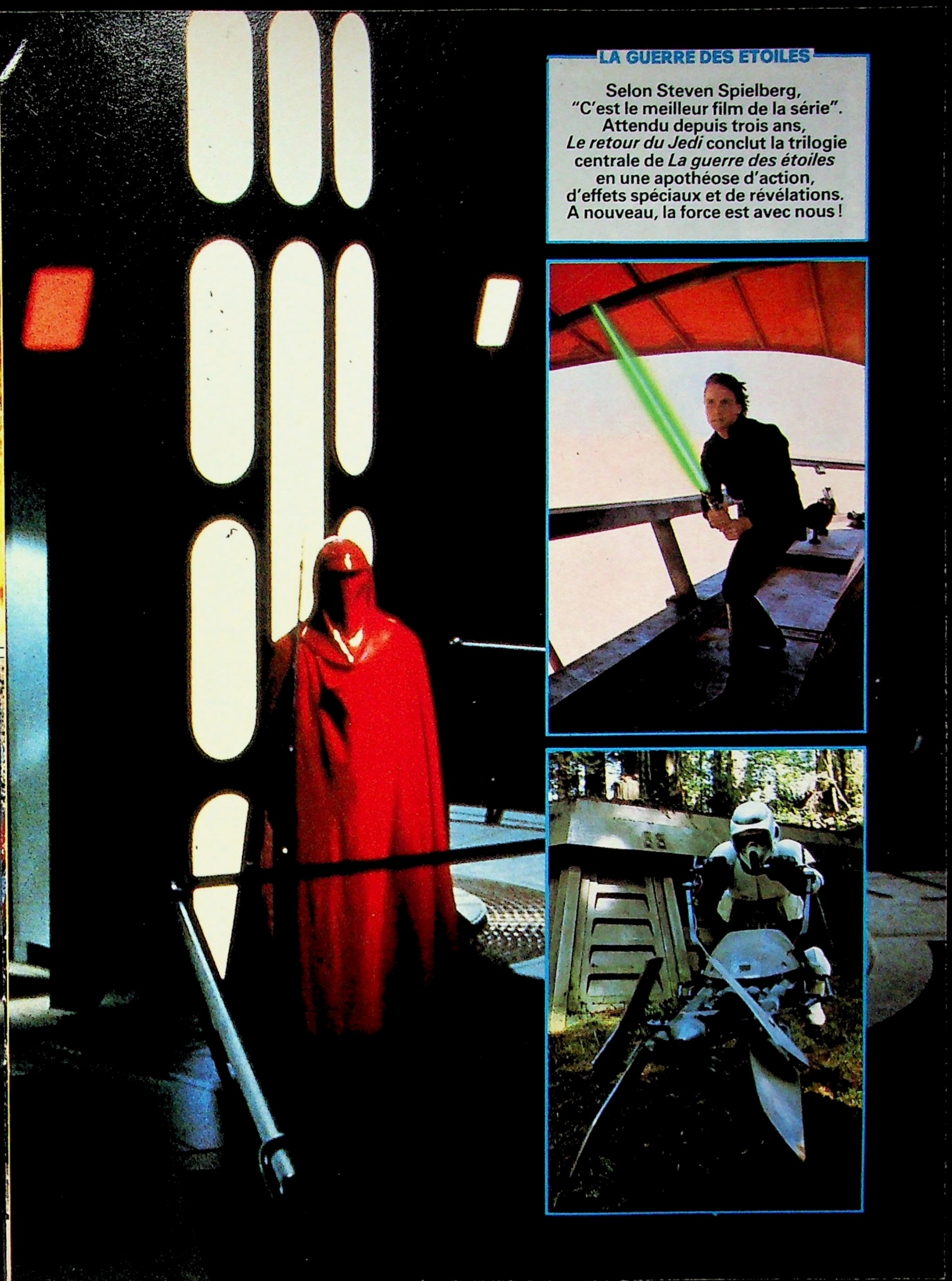


LA GUERRE DES ETOILES...

LE RETOUR DU JEDI

Files d'attente interminables devant les cinémas, applaudissements et hurlements en fin de projection, rush sur les T-shirts, livres et jouets... Aucun doute n'est permis : George Lucas a remporté son troisième pari galactique ! Depuis le 25 mai aux Etats-Unis et le 2 juin en Angleterre, la "Jedi-mania" s'est emparée de la population. Selon certains rapports, un fan aurait attendu devant son cinéma pendant 7 jours avant l'ouverture du film. Un autre aurait apporté son équipement vidéo pour regarder *Star Wars n°1* tout en faisant la queue. D'autres encore auraient créé une petite émeute pour assister à la projection consécutive des trois films de la saga à Londres. Résultat : le Jedi a désintégré tous les records de recettes imaginables. En cinq jours, il a rapporté la somme fabuleuse de 45 millions de dollars en Amérique du Nord... Il en est maintenant à 133 millions, et pourrait bien doubler le vaisseau spatial d'E.T. avant la fin de l'année. Lucas aura ainsi réalisé ou produit quatre des dix films les plus populaires de l'histoire du cinéma !





LA GUERRE DES ETOILES

Selon Steven Spielberg, "C'est le meilleur film de la série". Attendu depuis trois ans, *Le retour du Jedi* conclut la trilogie centrale de *La guerre des étoiles* en une apothéose d'action, d'effets spéciaux et de révélations. A nouveau, la force est avec nous !



L'accueil du film est à la mesure de notre impatience et de notre frustration. Pendant trois longues années, les rumeurs les plus diverses ont circulé, et les mêmes questions sont revenues sans cesse : qui survit – et qui périt, car il y a des morts ! – à cette ultime confrontation ? Quel sera cette fois le rôle de l'empereur, furtivement aperçu dans le second film ? Quel est le Jedi du titre (ce n'est pas forcément celui que l'on croit !) ? Georges Lucas nous avait promis des réponses, et il a tenu parole : *Le retour du Jedi,* sixième épisode de la saga et dernier de la trilogie des "Aventures de Luke Skywalker", ap-

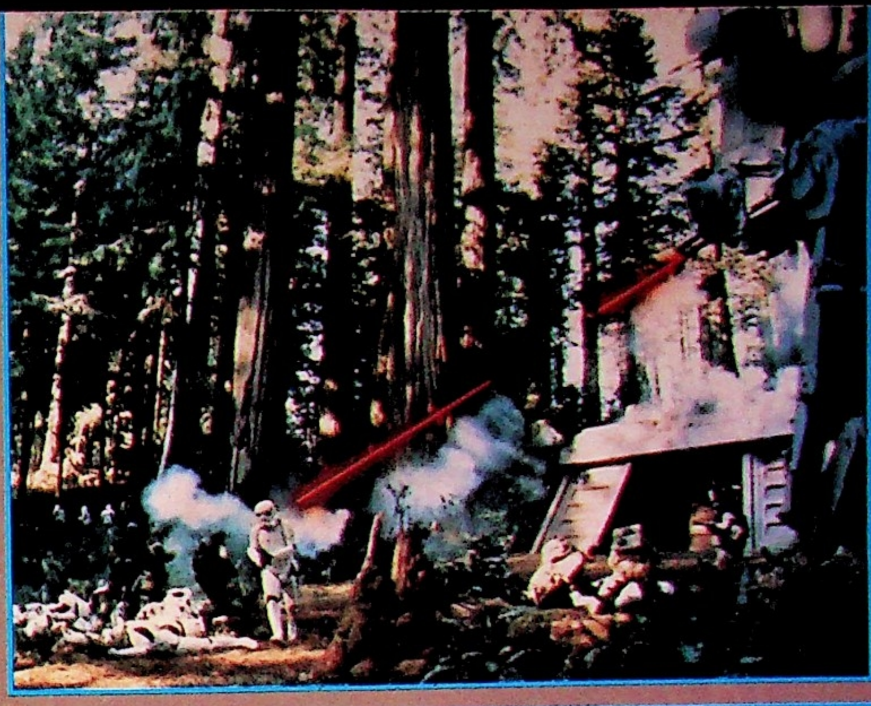
RETOUR

GEORGE LUCAS : ADIEU A L'EMPIRE ?

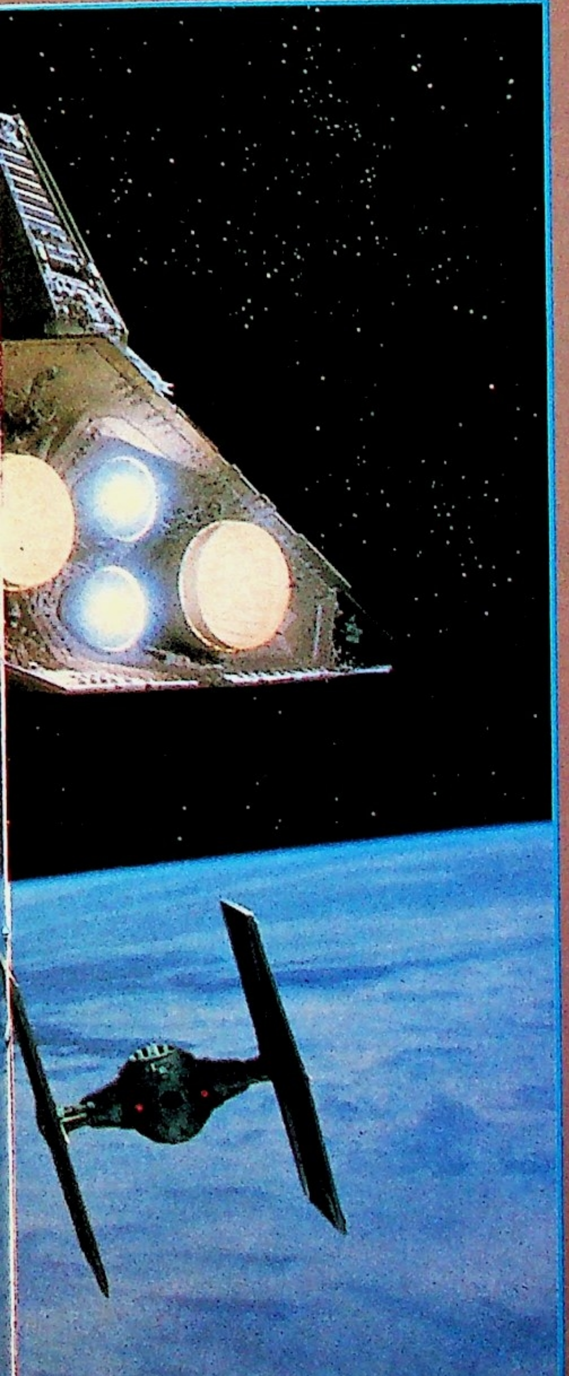
Le héros est fatigué. Après six années consacrées à son propre Empire galactique (Lucasfilm), où il est à la fois PDG, producteur et découvreur de talent, Georges Lucas annonce qu'il redescend – rudement – sur terre. Il divorce de sa femme Marcia, et, dès la fin du tournage d'*Indiana Jones and the Temple of Doom,* prendra deux ans de vacances bien méritées. Cette période de transition justifiait un livre-bilan : en octobre, la biographie écrite par Dale Pollock intitulée "George Lucas, l'homme qui a fait *La guerre des étoiles"* (Hachette, 80 F environ) nous livrera une somme de détails sur la vie de ce Midas du cinéma, ses angoisses lors de la réalisation de *Star Wars,* ses ambitions en tant que démiurge d'une écurie de scénaristes et metteurs en scène, sa brouille avec Coppola, son amitié avec Spielberg etc... On apprend aussi que Lucas aimait tellement le récit du *Retour du Jedi* qu'il faillit le réaliser lui-même. Quant à l'avenir de la saga, il se contente de déclarer que les deux autres trilogies ("avant" et "après") seront très différentes de celle-ci, reposant davantage sur les problèmes politiques et moraux que les scènes d'action. Mais aucune date de tournage n'est encore envisagée... Peut-être *Le retour du Jedi* était-il un superbe feu d'artifice d'adieu ?

G.D. ■

porte un point final et exclamatif à l'histoire commencée il y a six ans. Ici, la bombe qu'est *Le retour du Jedi* n'explosera que le 19 octobre. Nous ne la désamorcerons cependant pas en révélant les points cruciaux de l'intrigue imaginée par George Lucas et Lawrence Kasdan : ce serait injuste envers les producteurs du film qui, durant le tournage, transformèrent les plateaux en des versions améliorées de Fort Knox. Un système de sécurité à l'épreuve des espions fut en effet mis en place ; personne ne fut jugé digne de confiance pas même les acteurs principaux et les techniciens, qui durent se



DU JEDI



contenter de versions tronquées voire modifiées du scénario !

Le Retour du Jedi commence là où *L'Empire contre-attaque* s'arrêtait : avec un Han Solo mis "en conserve" par les bons soins du chasseur de primes Boba Fett. Désormais, Han fait partie des meubles de l'adipeux Jabba le Hut, masse gluante mangeuse de grenouilles et grand sachem de la plus belle vermine de toute la galaxie. Heureusement pour lui, le propriétaire du "Millenium Falcon" possède des amis fidèles et pleins de ressources. Déguisés, démasqués, emprisonnés mais jamais à court d'idées, Luke Skywalker, la Princesse Leia, Lando Calrissian et Chewbacca démontreront en Force à Jabba ce qu'il en coûte de s'opposer à la Rebellion !

Cependant, le plus difficile reste à faire. L'Empire a en effet construit une nouvelle "Death Star", plus redoutable encore que celle qui explosa si joliment à la fin du premier film. L'heure de l'ultime affrontement a donc sonné ! Les rebelles jouent leur dernière carte. Sous l'autorité du pisciforme Amiral Akbar, une armada intersidérale s'apprête à se lancer à l'assaut de la tyrannie... Mais, avant cela, encore faut-il que le commando formé par Luke, Leia et Han parvienne à détruire la source du champ protecteur de la Death Star, situé sur la planète boisée d'Endor. Les arbres géants qui y règnent en maîtres recèlent plus d'une surprise : des gardes impériaux (toujours aussi piètres tireurs !) évidemment, mais aussi de nouveaux alliés quelque peu incongrus. Ils sont petits, poilus, vivent dans les arbres, se nomment Ewoks, et ont décidé que leur Dieu serait... C3PO !

Le retour du Jedi possède bien plus qu'un air de famille avec *La guerre des étoiles*. Non seulement parce que nous retrouvons ici la

LE RETOUR



planète natale de Luke et la Death Star, mais surtout parce que les deux films dispensent la même cure d'optimisme et d'enthousiasme. *Le retour du Jedi* devrait être prescrit par ordonnance à certains neurasthéniques. George Lucas nous happe dans cet univers où les sentiments – même naïfs, qu'importe ! – ne craignent pas de s'exprimer, où le merveilleux prime sur le rationnel, où l'action se déchaîne sur tous les fronts (il y a trois batailles simultanées à la fin du film !) sans prendre trop de gants avec la vraisemblance.

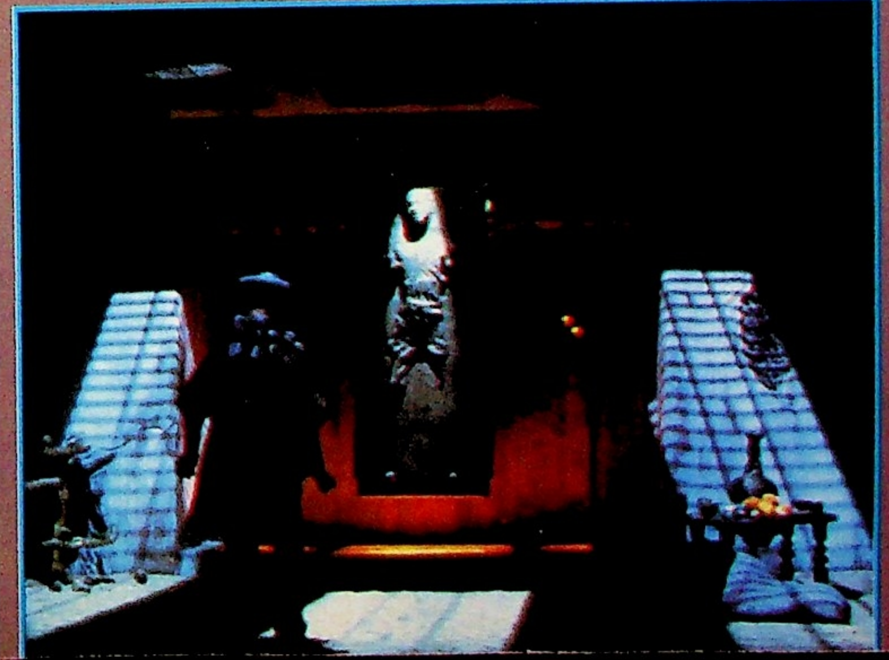
La même exubérance a présidé aux effets

DU JEDI









spéciaux du film, qui ont demandé à Industrial Light and Magic un an de travail à temps plein. Tourné au studio d'Elstree puis en extérieurs dans la forêt de Redwoods et le désert de l'Arizona, *Le retour du Jedi* a été conçu plus beau, plus spectaculaire, plus sophistiqué que les films précédents, comme si George Lucas n'avait rien su refuser à ce dernier-né de 32,5 millions de dollars. Aux commandes de la plus belle machine à illusions du monde, Richard Marquand a pu se permettre de glisser sur un décor ou un fabuleux matte-painting de Michael Pangrazio, qui, à eux seuls, auraient justifié le tournage de tout un film ! Pour ce champion toutes catégories es-effets spéciaux, aucun procédé connu n'a été négligé : depuis les techniques classiques poussées à la perfection (effets mécaniques de Roy Arbogast, miniatures, Blue Screen indécelable etc.) jusqu'à la création d'images par ordinateur et l'animation par "go motion", expérimentée dans *L'Empire* et appliquée maintenant aux AT-AT, gigantesques véhicules à la démarche de poulet. Et nous avons gardé le meilleur pour la fin : la "Monster boutique", mise en chantier par Stuart Freeborn et Phil Tippett 8 mois avant que le scénario ne soit terminé. George Lucas leur avait donné une simple directive : créer des monstres ! Pour peupler la cour des miracles de Jabba le Hut, ils n'ont mis aucun frein à leur imagination. Entre mille autres créatures (elles vont se nicher dans le moindre recoin de l'écran !), on notera les gardes Gamorréens au faciès porcin, Crumb le bouffon ricaneur, Max Rebo l'"éléphant bleu" pianiste, Bib Fortuna à l'excroissance de chair en forme d'écharpe, sans oublier le monstre Rancor, dévoreur tous azimuts qui manque – de peu – d'ajouter Luke au menu de son dernier repas.

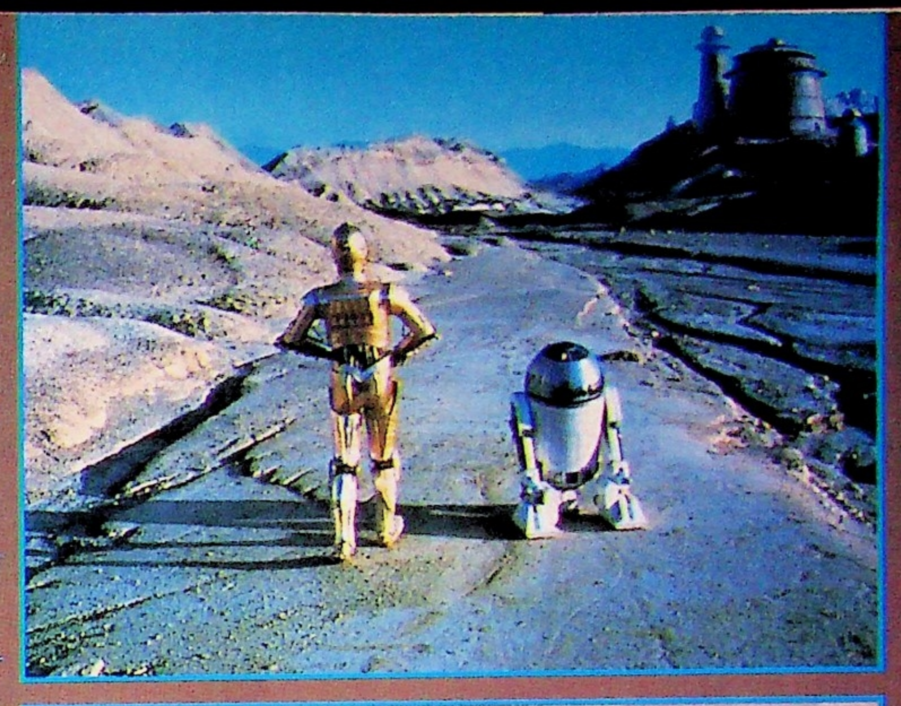
Pour la galerie de monstres comme pour

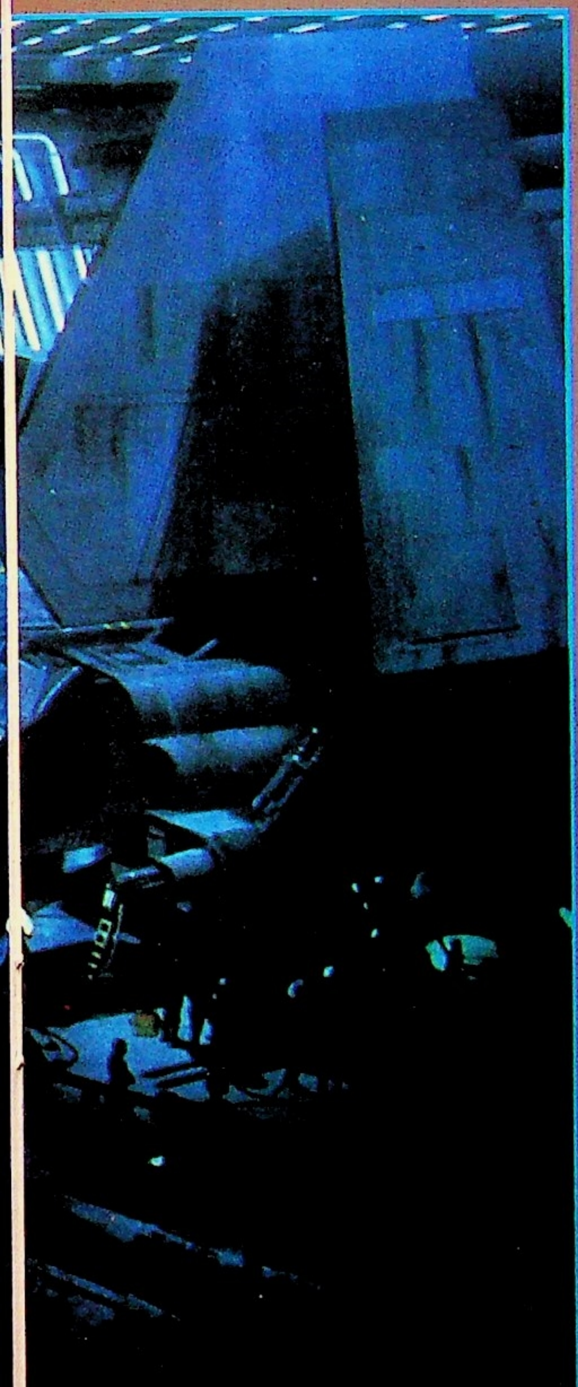


Yoda (oui, il revient !), les techniques de marionnettes les plus complexes furent utilisées. Mais cela n'empêcha nullement Lucas d'avoir recours, en d'autres cas, au plus vieux "truc" du monde : de simples costumes. Créée de cette manière, la tribu des Ewoks n'en est pas moins convaincante pour autant. La présence de 66 nains sous ces pelisses velues ne manquera pas de susciter une bien tentante comparaison : George Lucas a voulu jouer au Magicien d'Oz... Et aucun rôle ne lui convient mieux !

GUY DELCOURT

DU JEDI









★★★ LES GUERRIERS DES ETOILES ★★★

FREDERIC ALBERT LEVY

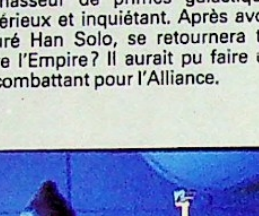
James Bond, Matt Helm, Rocky, Superman... Ces quelques noms parmi d'autres montrent bien que *La guerre des étoiles* ne saurait en aucun cas prétendre être l'unique série cinématographique des dix dernières années. Ni même la plus longue. Mais elle a, par rapport à toutes les autres, l'originalité d'avoir été conçue dès le départ comme une série. Autrement dit, alors que n'importe quel spectateur novice peut très bien voir un *James Bond* sans connaître les épisodes précédents, il est nécessaire, pour comprendre *Le retour du Jedi*, d'avoir vu les deux premiers volets. Les trois films racontent ensemble *une seule histoire*, et méritent bien le nom de trilogie. Rappelons donc ici quelques questions qui restaient en suspens à la fin de *L'Empire contre-attaque* à propos des personnages... Pour les réponses, attendre *Le retour du Jedi !*

R2-D2
Petit robot bricoleur et génial qui ne va jamais sans C-3PO.



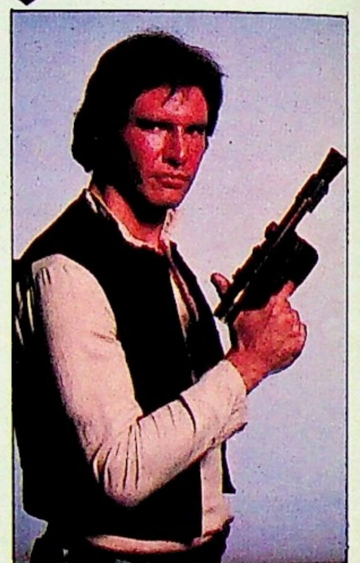
JEDI (prononcer "Djé-dail")
Attention : le mot *Jedi* ne désigne aucun individu particulier, mais un type de guerrier ayant subi une initiation qui l'a placé définitivement du côté du bien. On sait que Luke Skywalker a commencé à suivre cette initiation, mais qu'il lui manque encore quelques compléments pour mériter le titre officiel de Jedi. En fait, on n'a croisé pour l'instant dans l'histoire qu'un seul vrai Jedi, ce cher Obi-Wan Kenobi. Alors, est-ce lui, le Jedi du titre ? Mais en quoi pourrait-il *revenir*, puisqu'on parle de *retour* du Jedi ? Mieux vaut chercher quelqu'un d'autre...

BOBAFETT
Le chasseur de primes galactique, mystérieux et inquiétant. Après avoir capturé Han Solo, se retournera t-il contre l'Empire ? Il aurait pu faire un bon combattant pour l'Alliance.



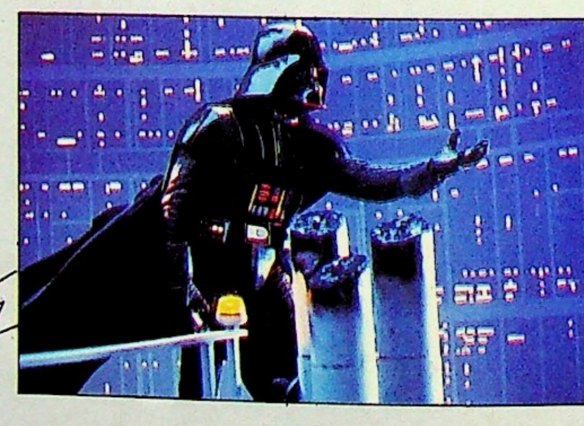


SOLO, Han
Comme son nom l'indique, Han Solo est à l'origine un aventurier solitaire, assez peu philanthrope – son meilleur ami pourrait bien être le géant poilu Chewbacca, aussi animal qu'humain –, et plutôt misogyne – il répond "Je sais" lorsqu'une femme lui dit "Je t'aime". Mais on l'a vu peu à peu devenir plus sociable et abandonner ses louches activités de trafiquant interstellaire pour rejoindre l'Alliance et commander le vaisseau *Millenium Falcon*. Il a de toute façon grand besoin d'une aide extérieure lorsque s'achève *L'Empire contre-attaque*, puisqu'il est congelé par ses ennemis pour une durée indéterminée. On peut, sans révéler de secret véritable, annoncer qu'assez vite dans *Le retour du Jedi*, ses petits camarades vont venir l'extraire de son container réfrigérant en faisant sauter les plombs. Mais une très mauvaise surprise l'attend au réveil : il est aveugle...

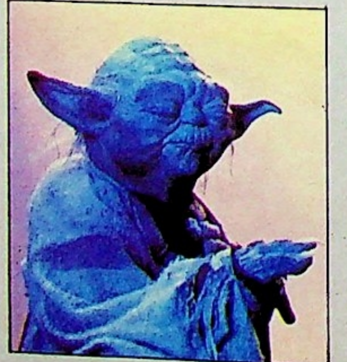




EWOKS
A côté des monstres du déplaisant Jabba the Hutt, les nouvelles créatures du *Retour du Jedi* sont des sortes d'oursons un peu naïfs dont le magazine *Newsweek* a malicieusement dit qu'ils semblaient déjà en route vers les magasins de jouets. Des considérations de *merchandising* ne sont sans doute pas étrangères à leur création, mais leur transformation en guerriers rebelles par les bons soins de C-3PO consitue l'un des moments les plus amusants et les plus attachants du film.

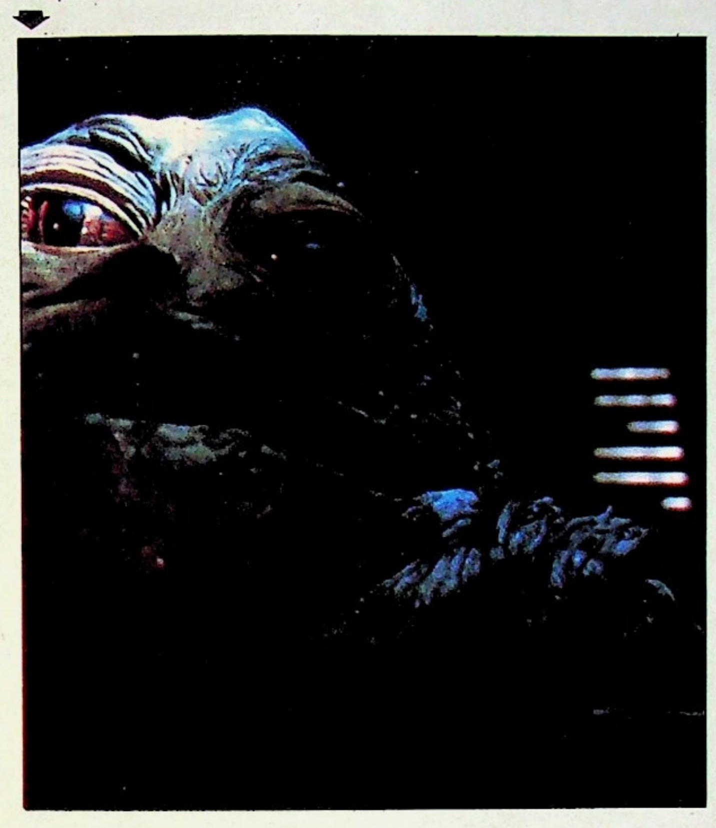


VADER, Darth
Comme dans beaucoup d'œuvres populaires, ce personnage de Grand Méchant Loup a suscité des hordes de fans aussi nombreuses, sinon plus, que les Bons, et ce malgré son caractère pour le moins composite, puisqu'il est le résultat à l'écran de la combinaison des corps, du visage – car, oui, on verra son visage dans *Le retour du Jedi* –, et de la voix de quatre acteurs différents. Il est vrai que sa silhouette noire évoluant au milieu des silhouettes blanches des guerriers de l'Empire ne manque pas d'allure. Autre attrait : on croit comprendre, au travers de quelques indications données par Obi-Wan Kenobi, qu'il n'a pas toujours été du côté des Forces du Mal.



YODA
C'était la révélation de *L'Empire contre-attaque*. Il était déjà bien vieux, mais on pensait qu'il avait pour lui l'éternité du sage. Or le voici véritablement agonisant lorsque Luke Skywalker le rejoint avec l'intention de terminer son initiation de Jedi. Seuls restent extraordinairement vivants chez Yoda ses yeux. La voix s'est presque éteinte, et les quelques réponses qu'il parvient à prononcer à l'intention de Luke manquent singulièrement de clarté.

JABBA the HUTT
Espèce de gros patapouf aux yeux énormes, version horrible du Grand Vizir Iznogoud, passant le plus clair de son temps vautré et entouré d'une invraisemblable galerie de monstres; c'est lui qui détient prisonnier Han Solo, et qui, en outre, va faire de la Princesse Leia venue à la rescousse une esclave enchaînée. Il ignore cependant que les chaînes peuvent parfois se retourner contre ceux qui les font porter.



LUCAS, George
Le véritable vainqueur de la Guerre des étoiles, et peut-être même de toute l'histoire du cinéma. Vainqueur un peu fatigué certes, puisqu'il a déclaré publiquement son intention de cesser toute activité pendant deux ans. Mais comme la première de ses distractions consiste à s'occuper, avec son ami Steven Spielberg, du second volet des aventures d'Indiana Jones, on ne sait s'il faut prendre sa déclaration au pied de la lettre.

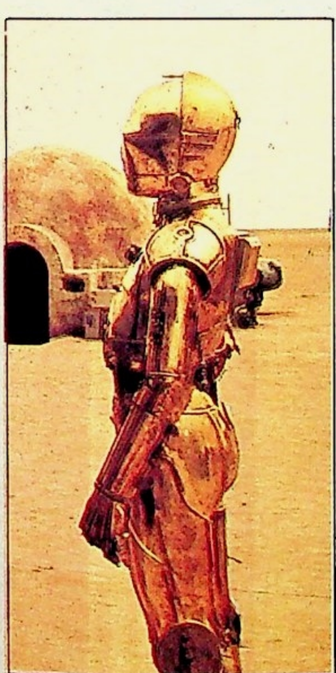
CHEWBACCA
Géant pileusement très fourni mesurant environ deux mètres, ce qui ne l'empêche pas d'être très copain-copain avec tous les membres de l'Alliance. Ne parle presque pas, n'est peut-être pas exactement un nouvel Einstein, mais très utile dans une bagarre. Et comme il y a dans *Le retour du Jedi* encore plus de scènes de combats que dans ses prédécesseurs...



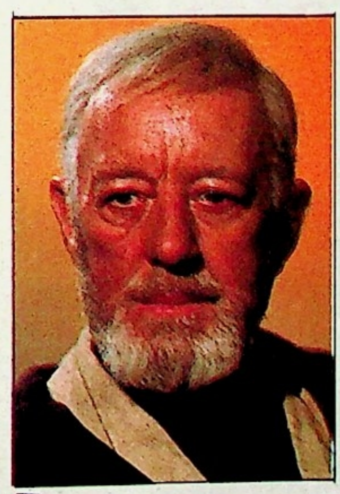
L'EMPEREUR
Aperçu dans *L'Empire contre-attaque*. Le supérieur hiérarchique de Darth Vader. Encore plus puissant et encore plus mauvais que lui. Du travail en perspective (et en heures supplémentaires?) pour Luke Skywalker.

ORGANA, Leia
Malgré son nom digne d'une héroïne de James Bond - *Leia Organa* veut dire en grec "les doux organes" -, cette chère princesse n'a pas fait montre d'une féminité excessive dans les deux premiers épisodes, mais bien plutôt de ses qualités de guerrière dans sa lutte contre l'Empire. Bien sûr, elle n'est insensible ni à Luke Skywalker, ni à Han Solo, mais le temps réservé jusqu'à présent aux discours amoureux a été si maigre qu'elle ne semble pas avoir encore éprouvé le besoin de mettre un peu de clarté dans cette situation très triangulaire. Il faudra bien pourtant qu'elle fasse un choix. Ou, peut-être, que les circonstances le fassent pour elle. On a accusé ses rapports télépathiques avec Luke de n'être qu'un gadget de scénario permettant à *L'Empire contre-attaque* de sortir de quelques impasses narratives. *Le retour du Jedi* révélera que ce gadget n'était pas un gadget.
De façon plus terre-à-terre, *Le retour* donnera au spectateur l'occasion de découvrir une Princesse Leia en bikini doré, lorsqu'elle devient l'esclave enchaînée du truand intersidéral Jabba the Hutt.





C-3PO
Robot "névrosé" (dixit son interprète Anthony Daniels), doré et polyglotte qui ne va jamais sans R2-D2.



KENOBI, Obi-Wan
Ou, plus simplement, Ben Kenobi. Bien sûr, il est mort dès le premier épisode. Mais on a pu constater assez vite que les Jedi ont la faculté de revenir après leur mort sous la forme de fantômes si gentils et si bavards qu'on les croirait toujours vivants. Ben Kenobi réapparaît donc ici encore pour résoudre quelques-unes des interrogations existentielles de Luke Skywalker. Le rôle est peut-être un peu plaqué cette fois-ci, mais le plaisir de revoir les yeux pétillants d'Alec Guiness justifie tout.

SKYWALKER, Luke
Alors que les deux premiers volets de la série donnaient un certain avantage à Han Solo, Luke Skywalker est indubitablement le héros du *Retour du Jedi*. Il est vrai qu'il a à résoudre un certain nombre de difficultés que les autres n'ont pas. Entre Obi-Wan Kenobi qui lui déclare que son père est mort depuis longtemps, et Darth Vader qui se présente comme ce père toujours vivant, qui croire? L'évolution du costume de Luke est là comme pour montrer ses incertitudes : blanc dans *La guerre des étoiles*, kaki dans *L'Empire*, et maintenant noir. Comme celui de Darth Vader. Luke va-t-il donc se rapprocher du Grand Méchant? Il serait faux de répondre oui, mais il serait tout aussi faux de répondre non. Le prénom *Luke* a deux origines possibles en grec : ou bien *leukos*, qui signifie *blanc*, ou bien *lucos*, qui signifie *loup*. C'est cette ambiguïté qui fait finalement tout le charme du personnage, et qui lui donne, dans son désarroi même, quelque chose de profondément humain. Presque un Jedi, mais pas tout à fait...

CALRISSIAN, Lando
Il semblerait que ce personnage, rencontré pour la première fois dans *L'Empire contre-attaque*, n'ait été introduit dans l'histoire que pour satisfaire le public noir américain. Son rôle d'Administrateur de la Cité des Nuages ne manquait pourtant pas d'intérêt, avec ses constants revirements apparents. Maintenant qu'il devient, dans le *Le retour*, un rebelle parmi d'autres, il a peut-être moins d'originalité, mais on découvre en lui un pilote aussi remarquable que le Han Solo du premier épisode.

Note sur les noms des personnages – *On sait que les noms de certains personnages de* **La guerre des étoiles** *subissent des modifications pour la version française. C'est ainsi que Darth Vader devient Dark Vador et Han Solo Yan Solo. Mais, outre que ces changements sont inutiles et parfois incongrus - Vader par exemple a été conçu pour sonner comme father -, ils ne sont pas très cohérents : Jedi, qui était orthographié Jédaï pour* **L'Empire contre-attaque**, *reste Jedi pour le dernier film. Autant donc s'en tenir à la forme américaine originale pour tous ces noms.*




MARK HAMILL
LA GUERRE DES ETOILES III
STARFIX

Gwendoline



Au commencement était une bande dessinée. Célèbre ? Non, pas vraiment. Mais célébrée. Depuis l'après-guerre, époque où parurent ses premières aventures, Gwendoline a toujours fait l'objet d'un culte auprès d'amateurs fidèles. Si le succès *Populaire* n'a pas jusqu'à présent semblé envisageable pour elle, c'est qu'elle apparaissait souvent dans des images que la morale réprouve : ce n'est point que Gwendoline révèle ses charmes avec complaisance – elle reste dans l'ensemble assez correctement vêtue ; mais elle traverse constamment des situations dans lesquelles les méchants de l'histoire, sans vraiment la torturer, l'attachent de tous les nœuds possibles et l'enferment dans tous les corsets imaginables, en la contraignant à des positions ou des postures interminables qui peuvent avoir un parfum de perversion sexuelle.

Convaincu que *Gwendoline*, en dépit de – où à cause de ? – ce caractère quelque peu malsain, pouvait donner lieu à une adaptation cinématographique intéressante, son éditeur français, l'Humanoïde Associé Jean-Pierre Dionnet, réussit à convaincre son ami le producteur Jean-Claude Fleury (connu entre autres pour *Diabolo-Menthe* et *Le coup de sirocco*) d'acheter des droits et



LE NOUVEAU FILM DE JUST JAECKIN... APRÈS L'AVENTURE DU PLAISIR, LE PLAISIR DE L'AVENTURE

de monter un film. C'était il y a trois ans. L'affaire fut vite conclue avec l'éditeur américain. Restait à trouver un réalisateur.
Le premier qui fut envisagé sérieusement était le photographe Helmut Newton. Son esthétique semblait idéale pour transposer à l'écran la bande de John Willie : femmes corsetées de cuir, poses bizarres, tons très contrastés. Tout était déjà là. Mais il semble que Newton n'ait en définitive pas eu véritablement envie de passer à la réalisation. Un autre metteur en scène fut appelé, mais là encore des désaccords apparurent. On revient alors à un nom qui avait été prononcé dès le début, celui de Just Jaeckin. Le "père" d'*Emmanuelle*, le seul film français dont l'exclusivité à Paris ait dépassé neuf ans et ne soit pas encore terminée.
Mais c'est là que les malentendus risquent d'apparaître... et qu'il faut tenter de les dissiper. D'abord, si Just Jaeckin ne songe pas à renier le succès de ce phénomène *Emmanuelle* – "Aujourd'hui encore, c'est une carte de visite extraordinaire chaque fois que je vais à l'étranger" –, il voudrait que l'on comprenne que de l'eau a coulé sous les ponts depuis neuf ans. Les gens s'imaginent qu'il est le réalisateur des *Emmanuelle 2, 3, 4,* qui ont suivi ou qui vont suivre, alors qu'en fait il a laissé ce plaisir à d'autres. "Mon

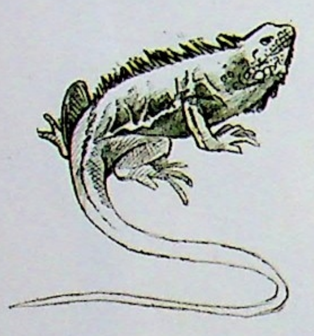


image reste associée à quelque chose qui continue à vivre sans moi." Et pour bien se faire comprendre, il ajoute : "Curieusement, j'ai commencé par quelque chose pour que je n'étais pas fait. Mon univers n'a rien d'érotique. C'est bien sûr celui des femmes puisque j'ai été photographe, mais c'est surtout le sport, puisque je pratique tous les sports de façon quasi professionnelle."

Soit. Mais est-il raisonnable de prétendre oublier *Emmanuelle* et *Histoire d'O* en faisant *Gwendoline ?* Entre les fouets de la seconde et les liens de la troisième, la différence est-elle si grande ? "Nous nous sommes attachés, répond Jean-Claude Fleury, au premier épisode de *Gwendoline*, le seul qui soit vraiment authentique. Les autres contiennent des planches qui ont été ajoutées par les éditeurs pour faire de la bande quelque chose d'érotique, mais ce premier épisode est foncièrement naïf. Quelles que soient les mésaventures subies par l'héroïne, elle en ressort toujours pure, propre, sans souillure. En fait, il ne s'agit là de rien d'autre qu'un conte de fées pour enfants."

Les gwendoliniens convaincus vont-ils crier à la trahison ? N'est-il pas absurde de prendre une bande dessinée malsaine pour en faire un film d'aventures s'adressant de l'aveu même du producteur, sinon à des enfants, du moins à une clientèle d'adolescents ? Mais c'est que même les gwendoliniens convaincus, et surtout eux, vous diront que *Gwendoline* n'a au fond rien de malsain. En effet, comme le fait remarquer Jean-Pierre Dionnet dans son introduction au recueil , malgré ses liens, ses corsets, ses masques, Gwendoline ne saigne pas, *ne souffre pas ;* lorsque son Ange-Gardien, la belle U-89, arrive pour la détacher, Gwendoline ne porte jamais le moindre stigmate des "malheurs" qu'elle vient de subir. En un mot, malgré le réalisme de son trait, la bande dessinée pourrait bien être essentiellement fantastique.

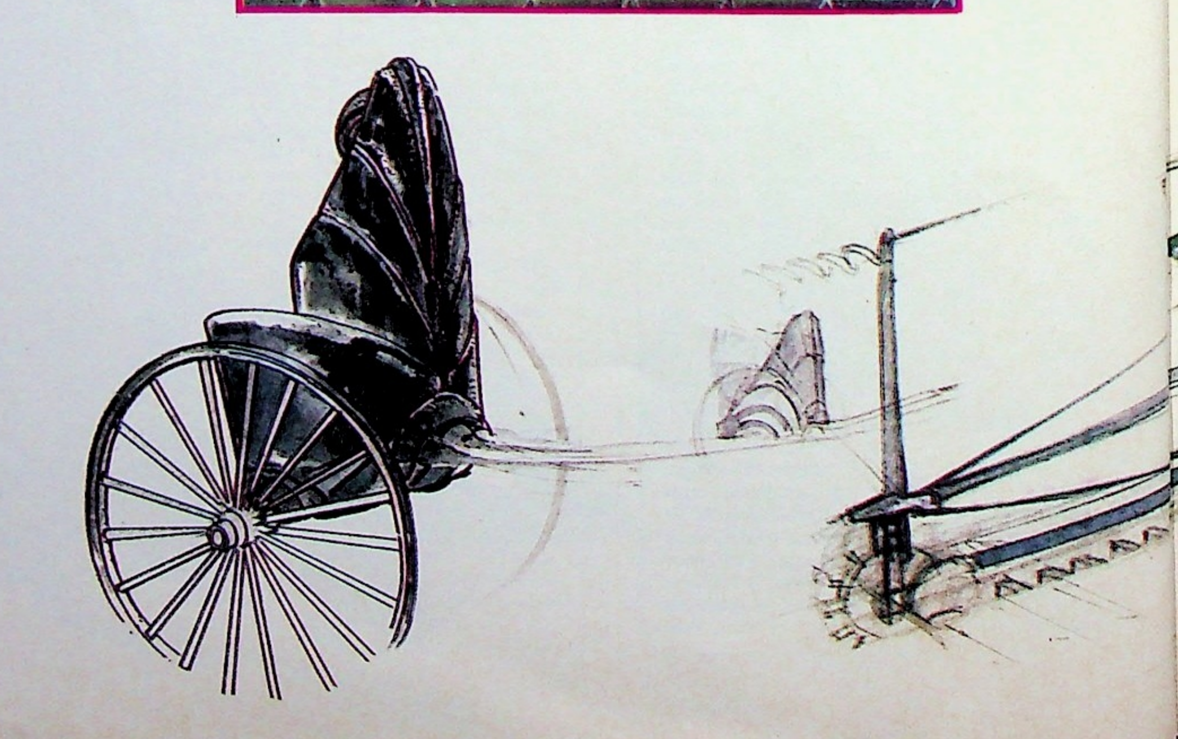


Refusant donc de faire du *bondage* le centre de leur sujet, Just Jaeckin et son scénariste Jean-Luc Voulfow ont voulu le rendre possible en l'intégrant dans une histoire où triompherait avant tout l'imagination. Les scénarios de la bande dessinée n'ont pas particulièrement impresionné Jaeckin. En revanche, il avoue avoir rêvé devant certaines images, telles que ces aquarelles qui complètent le



recueil et qui représentent une course de chars, au milieu de papillons, où les chars sont tirés par de belles amazones. Il a voulu "visualiser" dans son film des éléments qui gardent pour lui le goût du mystère : une jonque, un port d'Extrême-Orient, une tempête de fumée, une Cité Interdite. Revenir d'une certaine manière, en prenant des héros plus modernes, mais en gardant des décors un peu rétro, aux joies du *serial* à l'ancienne.

Les visions posées, il fallait élaborer le scénario qui les lierait les unes aux autres. On s'en doute, ce scénario n'est qu'un prétexte. Mais comme n'est qu'un prétexte toute histoire de quête. La jeune Gwendoline s'évade d'un couvent parisien, en compagnie de sa demoiselle de compagnie Beth. Toutes deux s'embarquent clandestinement sur un bateau à destination de l'Orient pour retrouver la trace du père de Gwendoline, chasseur de papillons parti au bout du monde, sans laisser de trace, à la recherche d'un spécimen unique. Lorsqu'il devient clair que son père est mort, sacrifié au cœur d'un désert par une tribu de sauvages, Gwendoline décide de poursuivre son rêve et de découvrir elle-même le papillon. Elle continue son chemin avec Beth, mais aussi avec l'aventurier Willard, dont elle a acheté les services avec l'argent qu'elle lui a volé sans qu'il le sache... ce qui serait fort condamnable si ce subterfuge ne visait avant tout à garder Willard auprès d'elle pour satisfaire la passion qui vient de se lever en elle pour ce bel inconnu. Au bout du voyage, la Cité Interdite, hantée d'étranges femmes-insectes gouvernées par une Reine tyrannique et cruelle – sorte de version féminine du Dr. No – qui livre ses prisonniers à d'effrayantes machines avant de les jeter dans une arène pour d'inquiétants jeux de cirque. Mais la chance, comme il se doit, est du côté des chasseurs de papillons.





Gwendoline



Pour un film français, *Gwendoline* est un film cher : trente-cinq millions de francs. C'est qu'une somme importante a dû être consacrée aux décors, qu'ils soient naturels (une partie du tournage eut lieu dans la savane des Philippines), ou réalisés en studio. A Billancourt, dans les endroits même qui avaient abrité les structures tubulaires de *Moonraker*, se sont élevées des architectures tenant à la fois d'une salle des machines et d'une salle de tortures. C'est qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer les deux dans la Cité Interdite. Juste retour des choses : cette Cité qui n'existait pas dans la bande dessinée originale de John Willie a été conçue par deux auteurs de bande dessinée belges, Renard et Schuiten, architectes de formation et spécialistes des constructions fonctionnelles. Pour un temps ils ont oublié leur train du *Rail* pour imaginer un arc futuriste, des chars pour amazones, des costumes de guerrières, des prisons pour mâles et des couloirs de pierre. Dans les ateliers désaffectés de la SEITA à Issy-les-Moulineaux (qui semblent tout droit sortis de *Je suis une légende* de Matheson), les architectes-décorateurs Françoise Deleu et Toto Guérin ont recréé un port chinois des années trente, avec ses bouges et ses quais... et ses geôles. "Comme Hergé, dit Just Jaeckin, nous sommes inspirés de documents photographiques. Il n'existe plus de cité chinoise comme la nôtre, mais il en a existé." Restait à faire évoluer des personnages au milieu des décors, et des personnages auxquels on croie.

Suivant une politique qui devient de plus en plus courante lorsqu'il s'agit de créer au cinéma de "nouveaux héros", Just Jaeckin a évité de choisir des acteurs connus. "Je veux, dit-il, que le public voie d'abord sur l'écran Gwendoline, et non pas Ornella-Muti-dans-le-rôle-de-Gwendoline." Il ajoute que la situation est d'autant plus difficile en France qu'il n'y a pas un acteur ou une actrice ici qui accepterait de subir des transformations physiques que s'impose un de Niro aux Etats-Unis de rôle en rôle. "Delon porte toujours le costume du film dont il sort et celui du film qui l'attend : c'est le même."

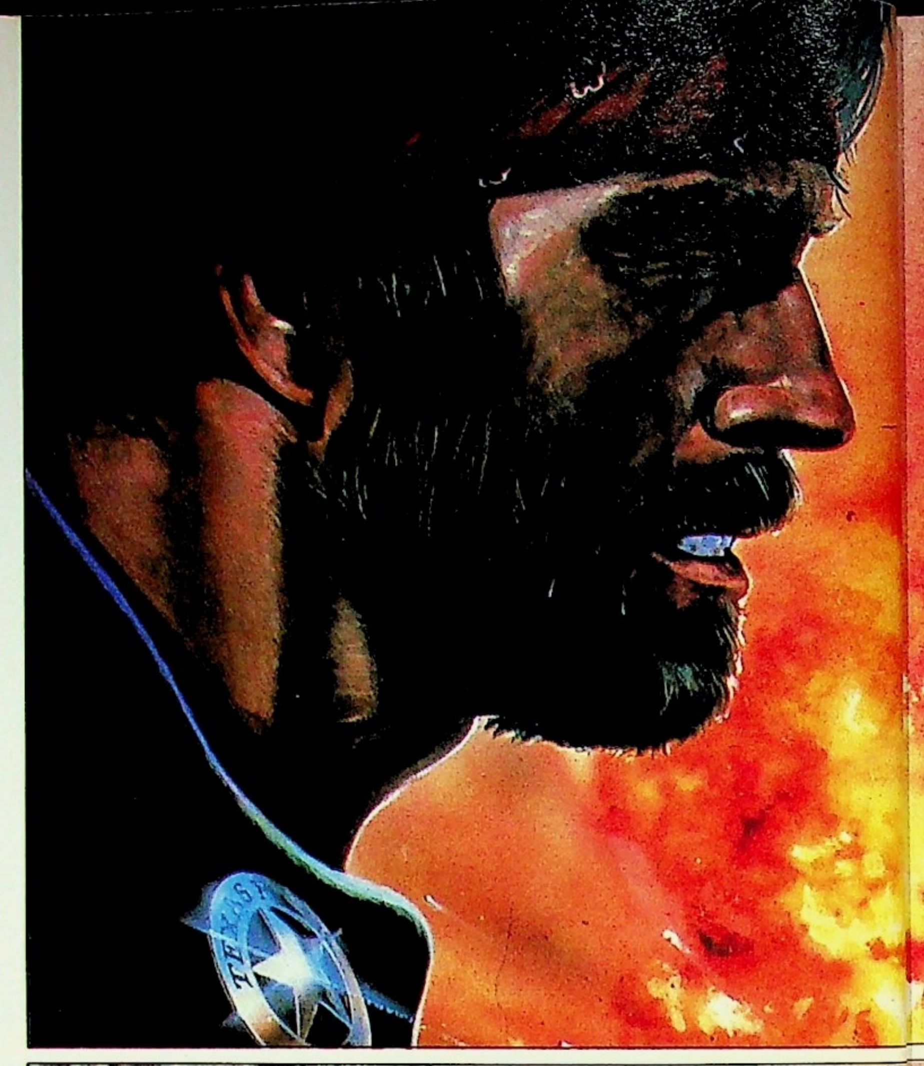
Mais acteurs inconnus ne veut pas dire acteurs au hasard. De nombreuses et coûteuses séances de casting ont amené Jaeckin à choisir un Américain et une Américaine pour les rôles de Willard et de Gwendoline. Brent Huff a triomphé de ses rivaux Sam "Flash Gordon" Jones et Keith Carradine. Il avait auparavant joué dans un film intitulé *Coach* qu'il préfère oublier, mais il a surtout une formation intensive d'acteur de théâtre. Il a contribué à modifier le rôle de Willard en faisant du personnage un personnage plein d'humour. Ce n'était qu'un sale macho dans le scénario original. Gwendoline, elle, a un passé de modèle et quelques spots publicitaires derrière elle. Elle se nomme Tawny Kitaen (prononcer *ki-tey-ne*) et assure avoir appris beaucoup de choses en tournant *Gwendoline*. Beth, c'est la Française Zabou, qui, il n'y a guère, voyait des nains partout. "Le plus difficile n'est pas de choisir de bons acteurs, précise Just Jaeckin, mais des acteurs qui allaient bien ensemble." Face au trio des bons, Bernadette Lafont prête sa cruauté à la Reine de la Cité Interdite.

Le spectateur jugera sur pièces en février 1984 si tous ces gens ont eu raison de partir pour la chasse au papillon au fin fond du Yuk Yeik.

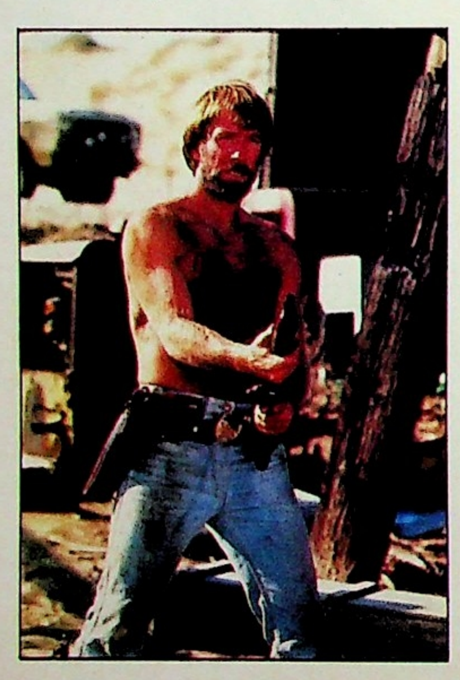
FREDERIC ALBERT LEVY ■



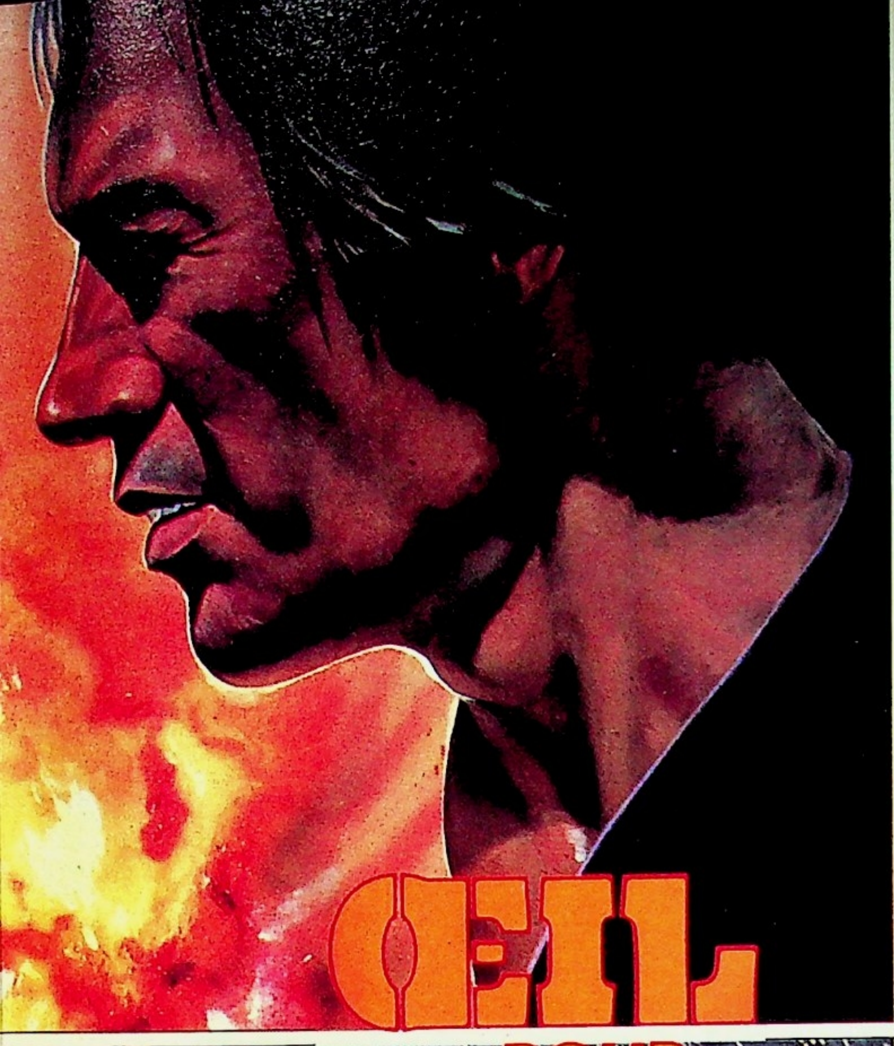
Face à face au finish entre les deux géants des arts martiaux de série B : Chuck Norris alias "Lone Wolf" McQuade – le Loup Solitaire – et David Carradine, as du karaté sinueux et cruel. D'un côté : le Texas Ranger acharné. De l'autre : le mercenaire implacable. Un duel sans pardon, où nul quartier ne sera accordé ! L'écran de cinéma explose sous les coups furieux des combattants, et certains ne s'en relèveront pas...



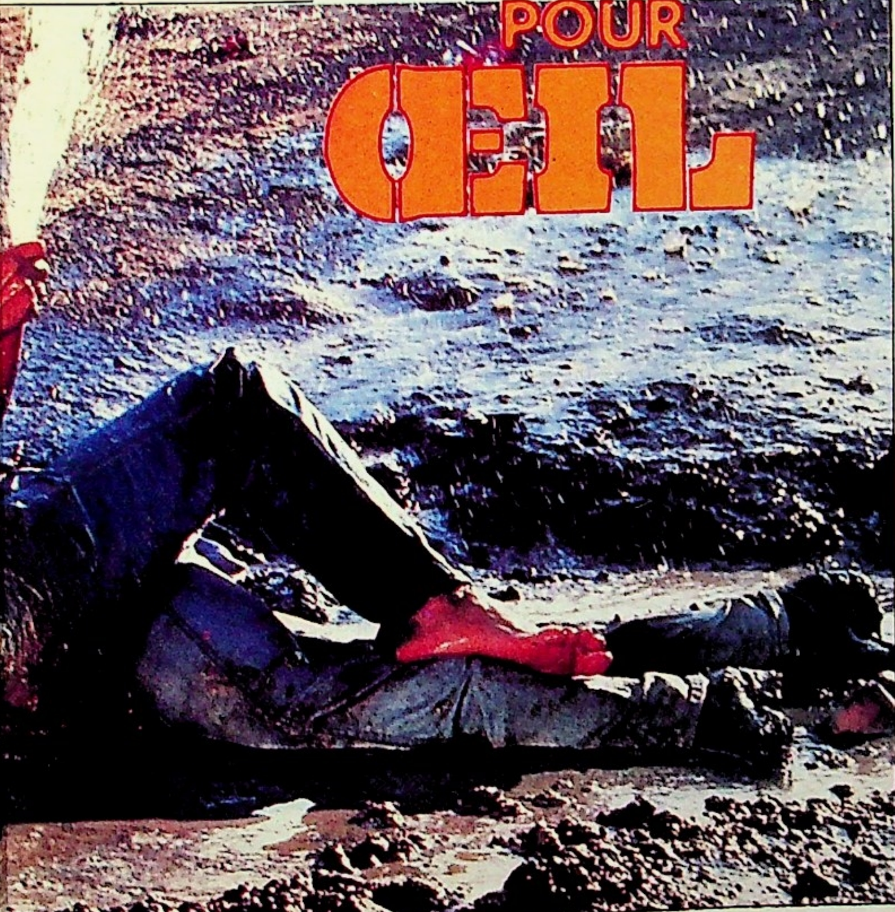
Poussière. Le vent soulève le sable brûlant. Là-haut, sur la crête, une silhouette domine le désert. Sous son regard, une horde d'hommes hirsutes peste contre la chaleur et harcèle des chevaux. Les chevaux sont volés, les hommes sont des "hijackers" mexicains, hors-la-loi vivant de rapines diverses, prêts à tout pour un peu d'or. La silhouette extrait une lunette de fusil à longue portée de ses sacoches d'équipement. Elle vise le groupe de pillards : oui ! C'est bien eux qu'il traque depuis des jours. Et voilà enfin son gibier à portée de la main ! Mais soudain d'autres personnages se profilent contre l'horizon. Le soleil de plomb les éclaire de son inéluctable blancheur : des agents de la Police Fédérale. Ils s'élancent vers les mexicains, les placent en état d'arrestation, et les tiennent en respect. Tout irait bien si les criminels n'étaient plus nombreux et rusés que leurs adversaires : en un tournemain, la police se retrouve en joue, n'en menant pas large, réduite à l'impuissance. Le chef des mexi-







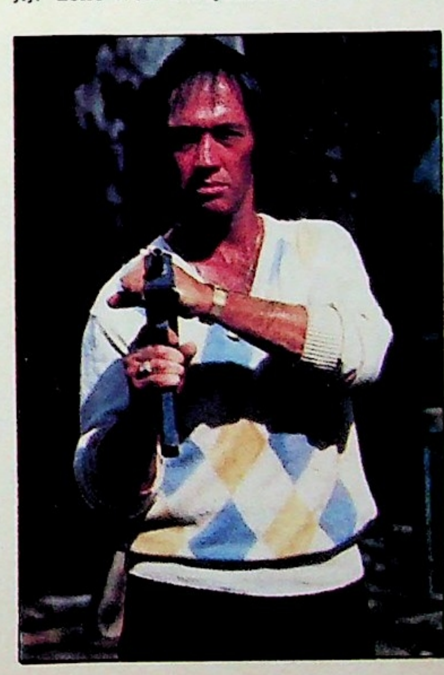
ŒIL POUR ŒIL



cains, un gros homme suant et ricanant, jubile et se moque cruellement de ses captifs. C'est alors que la silhouette sombre sort de son perchoir...

LE LOUP SOLITAIRE
C'est là que se fait la véritable entrée en scène de J.J. McQuade, Texas Ranger endurci, homme des terres arides, pisteur et tireur d'élite, bagarreur et buveur de bière, sale, mal rasé, et magnifique. Un héros.
La fin de la première scène du film, que je vous décrivais précédemment est à la mesure du personnage. En quelques rebondissements inattendus, le Ranger met le grappin sur les bandits, délivre les flics, et s'en tire la tête haute. C'est Chuck Norris, après tout !
Franchement (je me force), on ne peut pas dire (gasp!) que Chuck Norris ait fait quantité de films admirables jusqu'ici (aïe!) Moi, il m'a toujours semblé sympathique, dynamique, un peu maladroit parfois, mais toujours plein de bonnes intentions. Il y a quand même deux de ses films qui ont la pêche : son deuxième, *Good Guys Wear Black* (inédit, littéralement "les bons s'habillent en noir", qui était signé Ted Post (*Magnum Force, le Secret de la Planète des Singes, Pendez-les haut et court*), mais ça c'était justement à cause de Post, et puis *An Eye for an Eye* (inédit litt. "Œil pour œil", on sait d'où vient le titre français de *Lone Wolf McQuade* qui sort sous ce nom et fait l'objet de cet article), qui lui était de Steve Carver, et se passait dans une sorte de bordel mexicain. Bien. Les autres films de Chuck Norris ont toujours quelque chose d'agréable, de *The Octagon (La Fureur du Juste)* à *Forced Vengeance (Horreur sur la Ville)*, mais jusqu'ici, pas de quoi délirer. Cette fois, je saute sur l'occasion. Voici un vibrant plaidoyer en faveur de Chuck Norris, le Loup Solitaire !

TEXAS DANGER
J.J. McQuade se trimbale avec son loup mi-sauvage mi-apprivoisé.
J.J. McQuade ne s'est pas rasé depuis deux ans. La barbe lui va bien. Il lui arrive aussi de porter des "bandanas" (foulards fantaisie des cow-boys) autour de ses cheveux, comme un Bjorn Borg de la lutte contre le crime.
J.J. "Lone Wolf" McQuade ne recule devant



rien. Seul contre quatorze hommes en armes, il leur ordonne de se rendre et de déposer leurs flingues. Une fois morts ou assommés, ils regretteront de ne pas avoir obtempéré.
"Lone Wolf" et Barbara Carrera tombent amoureux. Elle fait le ménage chez lui. Il râle. Elle menace de jeter les boîtes de bière. Il hurle. Elle persiste. Il lui fait l'amour dans la boue.
On tue le meilleur ami de "Lone Wolf". Il n'apprécie pas. Il va chercher les méchants hommes qui ont fait cela. Il démolit une partie de leur entrepôt avec sa jeep grand modèle. Il casse la tête à plusieurs d'entre eux. Il ne faut pas l'énerver, McQuade.
"Lone Wolf" McQuade est enterré dans le sable par ses ennemis, à l'intérieur de sa jeep, évanouï, blessé. Alors qu'il va périr asphyxié, un dernier sursaut le ramène à la conscience. Il ouvre la boîte à gants de sa voiture, s'asperge de bière en boîte, et met pleins gaz! Rââorrr!!!
Plus tard, Lone Wolf, à qui on a fait grand tort, s'énerve un peu et part en mission "destroy" chez les méchants. Il réduit à lui tout seul, ou presque, dix kilomètres carrés de machines, d'armes, de munitions, et de gens. Ceci à l'aide de grenades et d'un bulldozer.
Je ne connais que Chuck Norris et Spielberg pour oser ce genre de choses au cinéma à l'heure actuelle.

VIOLENCES ET INFLUENCES

Œil pour Œil marque le grand triomphe de Chuck Norris. C'est aussi celui de Steve Carver, réalisateur de l'équipe Corman, la meilleure du monde. Carver a déjà signé, outre. *An Eye for an Eye* cité plus haut, *The Arena*, un film avec des gladiatrices, *Capone*, avec Ben Gazzara et John Cassavetes, et *Steel (Nerfs d'Acier)*, avec George Kennedy. Tout ça n'était déjà pas mal, mais là, il s'est vraiment défoncé. On retrouve une bénéfique influence des *Professionnels*, de Sergio Leone de *l'Inspecteur Harry*, et surtout d'*Un Shérif à New York*. En réalité, *Œil pour Œil* et son héros, J.J. McQuade, tiennent furieusement du Clint Eastwood de la grande époque. Easwood aurait pu jouer ce Ranger acharné et cogneur. Norris l'a fait. Un point pour lui.
Là où Norris frappe juste, c'est dans son absence de prétention, dans sa réussite à







distraire, à emballer même le spectateur. Ce qu'il fait, Eastwood l'aurait fait il y a dix ans. Peut-être recommencera t-il dans *Sudden Impact*, le quatrième volet de la série des Harry Callahan. On l'espère. De toute façon, Norris a la carrure et la dégaine nécessaires pour assumer cet emploi. Son loup solitaire, avec ses vieux jeans, ses gants en peau, ses bottes et ses bandanas, est l'un des héros les plus satisfaisants de l'année. Suffit de le voir balancer un coup de latte à un malfrat pour se sentir plus gai...
Bon attendez, je m'aperçois que cet article devait parler de la grande rivalité entre Norris et Carradine. J'adore Carradine depuis toujours. C'est un acteur étonnant et un type hors du commun. J'ai vu tous ses films. Malheureusement, ce coup-ci, il porte des pulls jacquart et des pantalons tergal, et ne profite même pas de ce que Barbara Carrera est à ses pieds pendant un temps. Bref, tout bien considéré, je vous laisse sans mal deviner qui est le vainqueur du duel. Et de toute façon, allez voir le film, une bonne boîte de bière dans chaque poche. Avec un petit peu d'imagination, vous vous croirez au Texas!

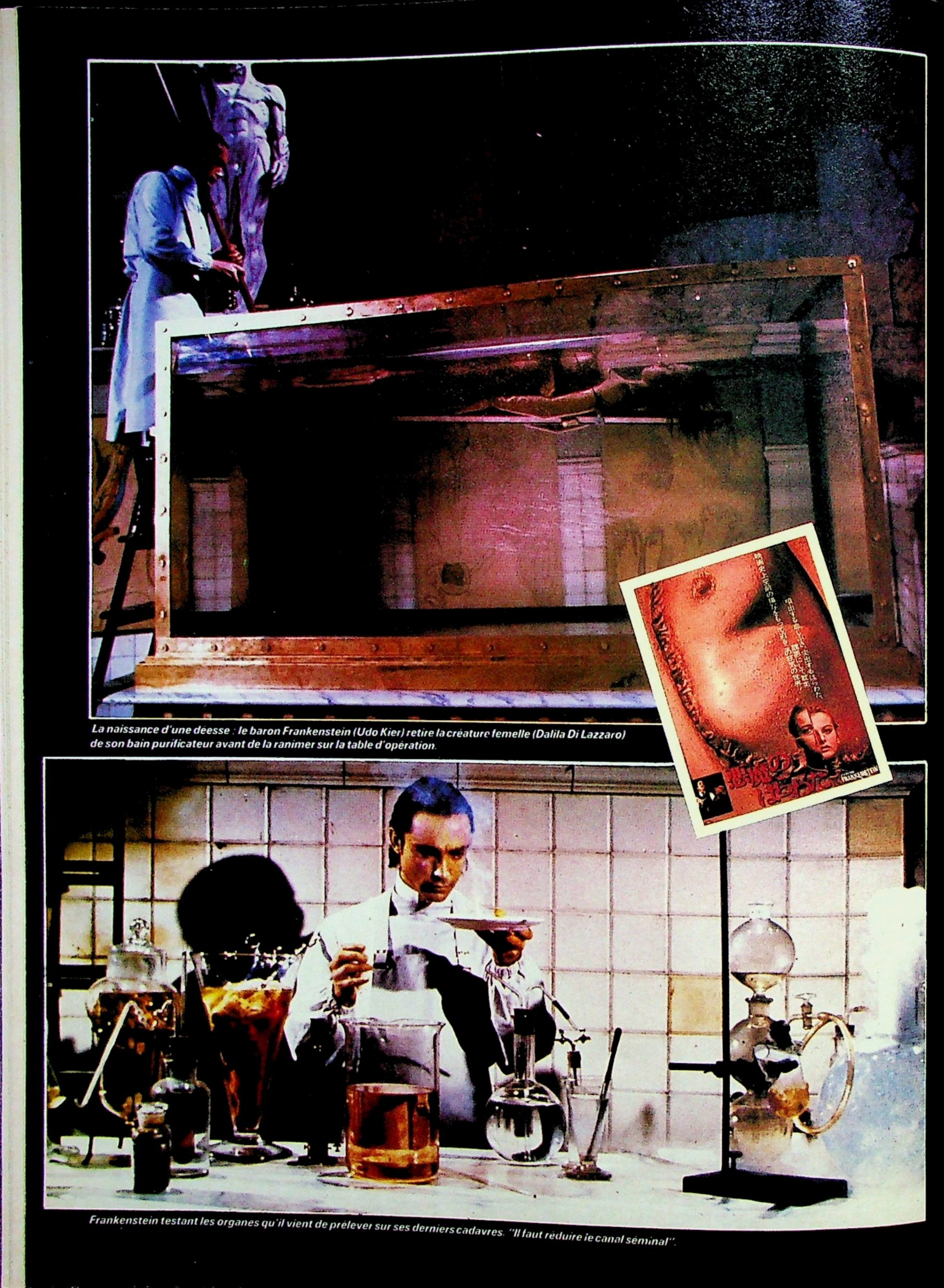
DOUG HEADLINE

FICHE TECHNIQUE :

ŒIL POUR ŒIL (Lone Wolf McQuade). USA 1983. Paramount. Pr : Steve Carver, Yoram Ben-Ami. R : Steve Carver. Sc : B.J. Nelson, H. Kaye Dial. Ph : Roger Shearman. Mus : Francesco De Masi. Dec : Norm Baron. Mont : Anthony Redman. 105' Avec : Chuck Norris (J.J. McQuade), David Carradine (Rawley Wilkes), Barbara Carrera (Lola Richardson), Leon Isaac Kennedy (Jackson), Robert Beltran (Kayo), L.Q. Jones (Dakota), William Sanderson (Snow), Dana Kimmell (Sally), R.G. Armstrong (T. Tyler), Jorge Cervera, Sharon Farrell, John Anderson, Daniel Frishman, Aaron Norris.







La naissance d'une déesse : le baron Frankenstein (Udo Kier) retire la créature femelle (Dalila Di Lazzaro) de son bain purificateur avant de la ranimer sur la table d'opération.

Frankenstein testant les organes qu'il vient de prélever sur ses derniers cadavres. "Il faut réduire le canal séminal".

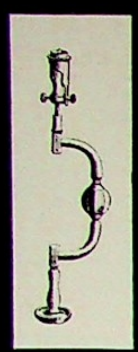


encart Udo Kier héros romantique?

EN 1974, UNE BOMBE EXPLOSAIT DANS TOUTES LES SALLES PARISIENNES. UN FILM D'HORREUR EN RELIEF ASPERGEAIT LES STRAPONTINS ET LES SPECTATEURS. PRES DE 10 ANS APRES, LE FILM RESSORT EN PROVINCE. MEME SI LE RELIEF N'EST PAS AU RENDEZ-VOUS, PRECIPITEZ-VOUS QUAND MEME : C'EST UN CHEF-D'ŒUVRE. DE CHAIRS ET DE SANG.

CHAIR POUR FRANKENSTEIN

Frankenstein à l'ouvrage sur sa créature. Il n'introduit pas que ses scalpels dans la cicatrice largement ouverte...



D'un coup de scalpel sec et précis, il perce le ventre du cadavre violacé. L'odeur acide remontant des chairs ouvertes n'a pas eu le temps d'irriter ses narines, qu'il plonge déjà des yeux impatients dans le trou béant, et repère le morceau à ôter... Un poumon ! Oui, c'est un poumon qui lui manquait ! Grâce à cette découverte dégoulinante, il va enfin pouvoir compléter l'autre créature, affalée sur la table d'à côté. Et recoudre une fois pour toutes, les cicatrices entrebaillées qui labourent son corps...

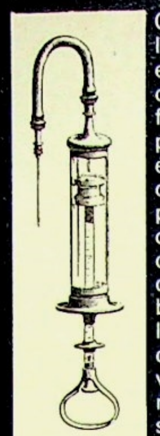
Il s'appelle Frankenstein. Baron Von Frankenstein. Il est chirurgien, et il a l'intention de créer un être vivant en assemblant des bouts de cadavres. Vous devez forcement le connaître : ça va bientôt faire 50 ans qu'il tente régulièrement son coup sur un écran de cinéma...

Depuis son immortelle prestation dans le roman de Mary Shelley, Frankenstein aura revêtu au cinéma toutes sortes de personnalités, plus ou moins conformes à l'originale. Colin Clive, la mèche gominée et le tablier blanc ajusté, inaugura le personnage sur le grand écran dans les 2 chefs-d'œuvre de James Whale : *Frankenstein* et *La Fiancée de Frankenstein*. En plein âge d'or du cinéma fantastique américain, dans le début des années 30. Grande silhouette romantique torturée, il s'attaquait à Dieu en créant lui-même un être de chair. Puis renonçait, dégouté par son hideuse création et effrayé par son pouvoir.

Peter Cushing lui, vedette des *Frankenstein* réalisés par Terence Fisher pour la *Hammer Films* révéla pendant près de 15 ans d'affilée (de *Frankenstein s'est échappé* jusqu'à *Frankenstein et Le Monstre de l'Enfer*) un tout autre aspect de la personnalité du docteur. Scientifique acharné et arriviste, il se révoltait cette fois contre la société rétrograde qui traînait ses travaux dans la boue, et en démiurge tout-puissant, mutilait, retaillait le corps des ses semblables avec une lueur sadique et revancharde dans ses yeux d'oiseau de proie. Enfin, dernièrement, Ralph Bates, dans *Les Horreurs de Frankenstein* réalisé par Jimmy Sangster, ancien scénariste de Terence Fisher, fit du baron une sorte d'étudiant dilettante et blagueur (il numérote les morceaux pour ne pas se tromper !), construisant un monstre pour se faire la main et épater ses copains de la faculté de médecine.

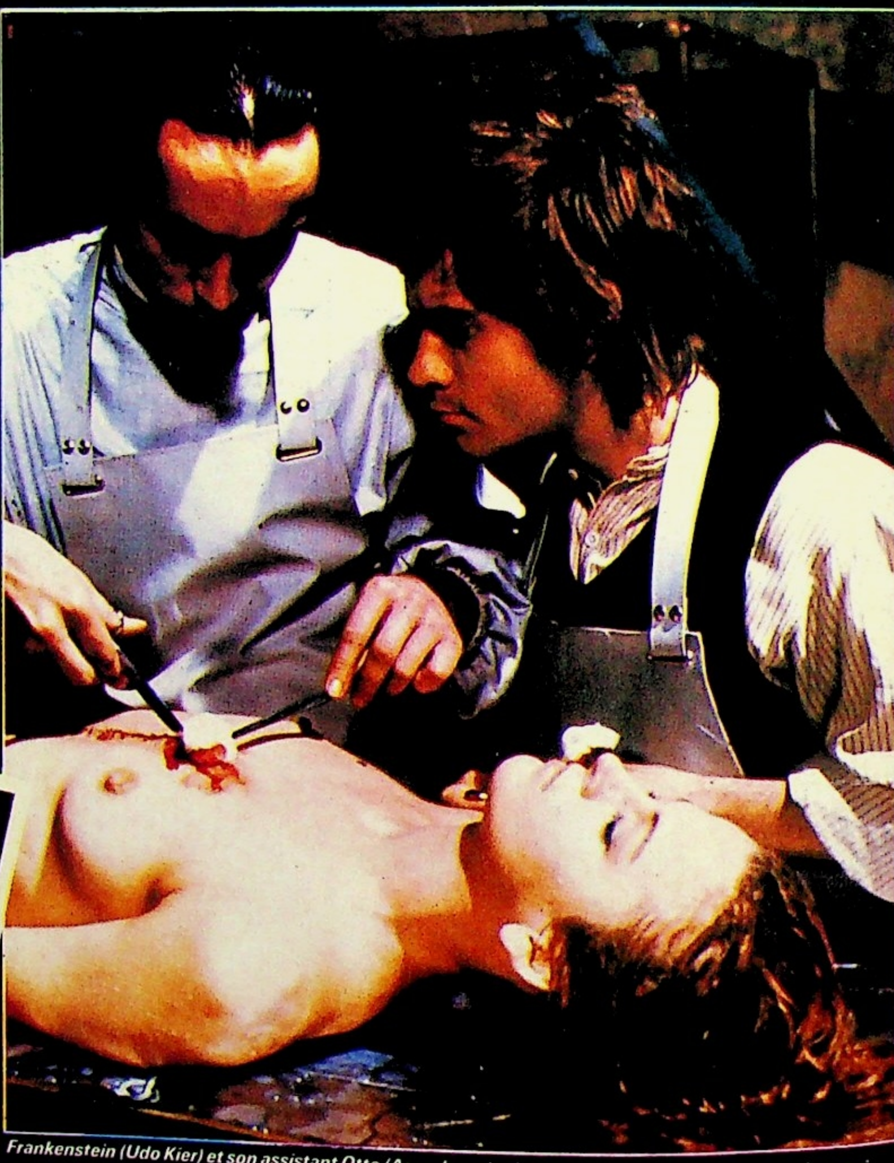
Paul Morrissey, contacté en 1974 par des producteurs italiens et américains pour réaliser une nouvelle mouture en relief des aventures du docteur, profita de l'opportunité pour poser un regard acerbe, décapant sur le mythe, et dévoiler du coup certains traits ignorés de la personnalité de Frankenstein. Oui, son Frankenstein est différent, inédit. Sans être pour autant incompatible avec le personnage créé par Mary Shelley. Disons qu'il est dans une certaine mesure l'incarnation de ses fantasmes, de ses désirs refoulés d'aristocrate misanthrope.

Ce coup-ci, plus de barrières morales. Il a bien l'intention d'accomplir ce qui le tenaillait autrefois : créer un être esthétiquement parfait, et non un monstre laborieux plein de cicatrices. Même au détriment du bon fonctionnement de la conscience et de la logique. Seules comptent dorénavant la beauté, l'harmonie physique. Comme au bon vieux temps des Dieux grecs. Sculpter les corps, sélectionner les visages, les membres : voilà non seulement le moyen de réaliser une créature parfaite, (ou plusieurs) mais d'assurer également une progéniture d'essence supérieure, amenée à dominer le monde. Frankenstein révèle enfin sa vraie nature, refoulée depuis des années : c'est un nazi avant la lettre, un maniaque de la race pure, un fanatique des nez droits et des peaux blanches. Ne l'appelez plus docteur, mais baron, car c'est l'aristocrate élitiste qui prend le scalpel en main, et non plus le scientifique curieux.



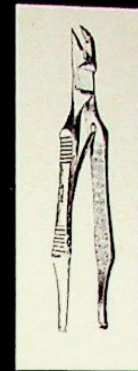
Oui, égaler Dieu ne suffit plus. Il faut maintenant le dépasser en créant une race aryenne d'une beauté incroyable. Il faut accomplir l'effort suprême de distinction dans ces époques de laideur et de décadence, remplacer une fois pour toutes "l'ordure" physique et intellectuelle. C'est vrai qu'il est entouré de pitoyables déchets humains, ce pauvre baron. Sa femme s'envoie en l'air avec le premier venu, se dispute ses amants avec sa vieille mère ; le bordel du coin regorge de chauds lapins, et son assistant éventre et viole tout ce qu'il trouve. Alors, il s'isole dans son laboratoire immense, décoré de statues grecques, de bocaux colorés et de planches anatomiques jaunies. Il reste là seul, revêt son tablier blanc comme s'il allait accomplir une cérémonie, puis raboute les cadavres, et immerge sa créature femelle de son aquarium géant rempli de formol pour l'opérer tout en caressant ses flancs humides. En train de perpétuer le travail des anciens dieux germaniques, il martèle et rougit la chair dans sa forge de carrelages blancs.

Avec son obsession du look, de l'apparence,

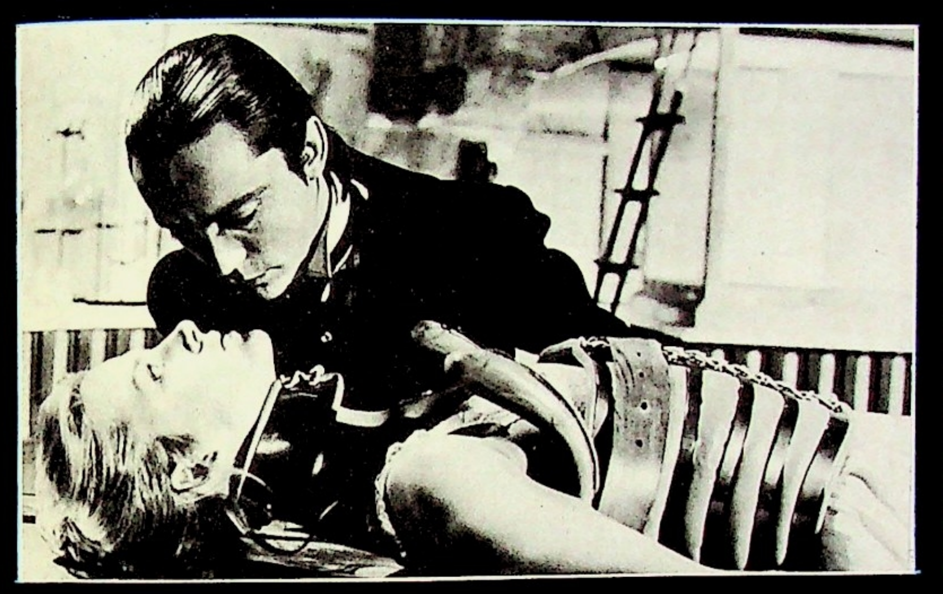


Frankenstein (Udo Kier) et son assistant Otto (Arno Juerging) en train de rouvrir une des cicatrices qui déchirent le corps de sa créature. Bientôt, il saisira ses entrailles à pleines mains.

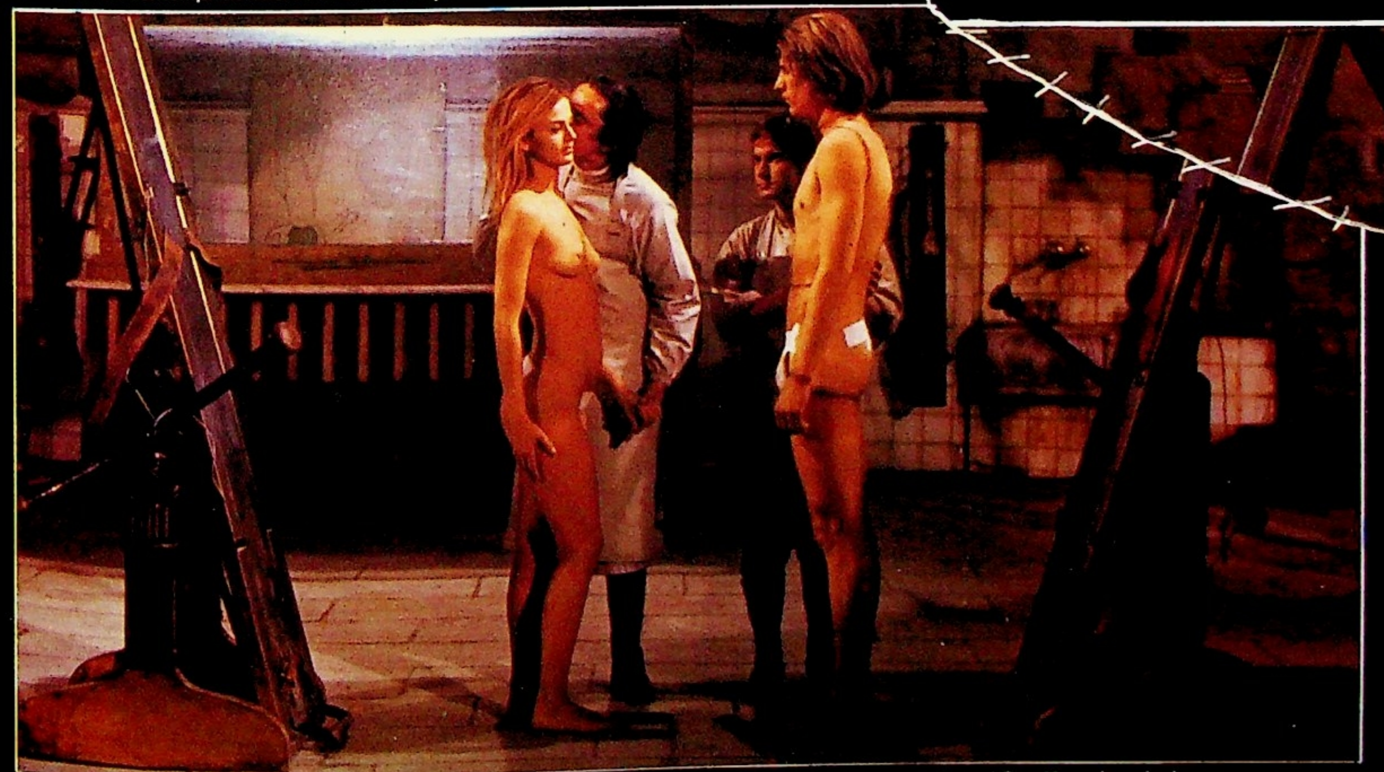
Frankenstein apprait bien comme une sorte de dandy. Un dandy tiré à 4 épingles qui maintient son projet aristocratique contre la marée montante d'une démocratie sordide qui tend à tout égaliser au plus bas, y compris les instincts sexuels. Ses expériences insensées n'ont à vrai dire plus grand chose d'un défi scientifique. Elles sont le moyen de riposter à l'agression d'un Dieu faiseur d'épaves. Des épaves comme ces prostituées aux seins énormes qui accueillent les clients du bordel situé près de son château. En bon dandy, Frankenstein réclame avant tout une cohérence esthétique. Ainsi, alors que Cushing s'efforçait de trouver le cerveau adéquat, ce baron-là s'en tient au nez serbe, ou aux yeux clairs. Dépeçant corps sur corps, il sélectionne les morceaux parfaits et construit ses 2 créatures : une femelle et un mâle dont l'accouplement sera le départ d'une grande race, vouée à repeupler la planète.



Le film de Morrissey est une sorte d'hymne à la beauté de la chair. Ce genre de beauté qui cache le vice, étanche la pourriture. Frankenstein, et c'est là son caractère profondément romantique, n'a plus aucune illusion sur la noblesse du monde. Il est seul, et il rêve au milieu des morceaux de viande qui encombrent son laboratoire. Il rêve à cette race de surhommes qui viendrait tout remplacer, tout nettoyer. Morrissey le metteur en scène rêve aussi, et met en scène de son côté sa propre harmonie. Il s'est fait plaisir Morrissey, avec son équipe de techniciens italiens formidables (Kuveiller à la photo, Gizzi à la musique et Rambaldi, le futur créateur d'E.T. aux effets spéciaux). Il s'est grisé d'esthétisme à tout crin. Sans doute pour oublier pour un temps les rues et les maisons de passe New Yorkaises qu'il filmait jusqu'alors. Car Morrissey, il faut que vous le sachiez, vient du cinéma underground américain. Il était spécialisé dans les pseudos reportages sur la vie des drogués et des homos avec *Flesh, Trash*. Il filmait la crasse, les bras lardés de coups de seringues, les crises de manque des drogués épileptiques. Il filmait ce que son baron renie, à coups de scalpels et de perfusions. Ce film, tout comme le *Dracula* qu'il tourna avec la même équipe 3 semaines plus tard, est tout comme l'œuvre de Frankenstein, une sorte de mosaïque esthétique, un exercice de style libérateur qui lui permet d'échapper aux affres du film sordide et malsain dont il s'était fait le spécialiste avec Andy Warhol. Un court répit dans son œuvre scandaleuse. Une tentative d'ordonner pour une fois la réalité, et de ne pas lui donner justement ce reflet sordide, désespéré. Oui, c'est certain. La démarche de Morrissey s'est fondue l'espace d'un film à celle de son héros. Avec ses décors somptueux (jamais le labo du baron n'a été si beau), ses interprètes aux visages de demi-dieux (même Joe Dallessandra, héros complètement ravagé dans *Flesh* et *Trash* a trouvé un rôle un peu moins sordide) et sa musique poétique, Morrissey s'est amusé un temps à confectionner une réalité harmonieuse, à montrer la chair non plus comme le repère de la drogue, du sexe et du vice, mais comme l'ultime ressource de beauté dans un monde décadent. Car, dans *Chair pour Frankenstein,* c'est la chair qui constitue le dernier rempart contre la perversion, non pas cette chair flasque consommée dans un bordel, mais celle, beaucoup plus intime, et vierge, qu'on raccomode, qu'on polit. Celle qui pulse dans les entrailles, qui glougloute, qui brille. Car le baron Frankenstein est un véritable fétichiste de la chair. Il tremble d'émotion lorsque ses doigts parcourent les rebords des cicatrices, et il suit tendrement du regard les gouttes de sang qui suintent



Frankenstein contemplant amoureusement sa superbe création.



Les 2 créatures vivantes (Dalila Di Lazzaro et Srdjan Zelenovic) face à leur créateur (Udo Kier) et à son assistant dévoué Otto (Arno Juerging).

UDO KIER

Il a joué le baron Frankenstein, le comte Dracula, Le Dr. Jeckyll, Jack l'Eventreur. Il est allemand, il ressemble terriblement à son ancêtre Conrad Veidt et il possède un visage qu'on oublie pas facilement : Udo Kier.



Udo Kier n'est pas un acteur, c'est une statue. Une statue comme en dessinait Jean Cocteau sur ses tableaux noirs et ses cahiers d'écolier. Avec des yeux clairs et un nez droit. Une statue qui remue à peine les lèvres quand elle parle, et qui reste des heures à se contempler dans l'objectif de la caméra.

Oui, Udo Kier est fabuleusement beau. Pas de cette beauté de mannequin de mode ou de jeune premier italien, mais de celle qui dérange, qui fascine, qui effraie. Comme si on craignait que ces traits, non parfaits loin de là, mais inhabituels, *différents*, ne cachent une présence néfaste, surnaturelle, capable de tout... Oui, Kier est l'acteur rêvé pour l'ambiguïté, le mystère, l'obscurité sous la lumière, le fantastique. Son visage invite au malaise, à l'incertitude, au vertige. Un masque en fait. Sur la face d'un démon.

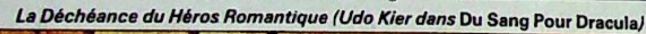
Pas étonnant alors de le voir incarner des personnages ambivalents justement. Qui transforment sans cesse leur visage, leur silhouette, et surtout leurs pensées. Que ce soit sous l'effet d'une drogue, comme le Dr. Jekyll que Kier a interprété dans *Dr. Jekyll et les Femmes* de Borowczyk ou d'une maladie – la syphillis dans *Narcisz et Psyché* où il joue un poète décadent. Oui, certainement pour briser cette image d'éphèbe fadasse, que ses détracteurs adorent entretenir, Kier met son physique à l'épreuve, et accentue ses traits jusqu'à les rendre excessifs, dérangeants, laids même. Un peu comme Conrad Veidt, ce génial acteur de l'expressionnisme allemand, qui d'un déhanchement et d'un regard oblique, transformait la créature silencieuse du *Dr. Caligari*, en poupée de chiffon hystérique et meurtrière.

Ses films ne sont rien d'autre que le spectacle de ces métamorphoses maléfiques, de ces passages vers l'enfer, de ces caricatures de lui-même. Dans *Du Sang pour Dracula*, Paul Morrissey, a parfaitement su mettre en scène cette sorte de pouvoir de détérioration : Kier joue un vampire certes, mais un vampire malade, vieilli, obligé de se grimer comme un acteur sur le retour, pour séduire les vierges de passage, sources de sang et de jeunesse. Un vieux beau poudré en somme. Dans *Lulu* de Borowczyk encore, il est *Jack l'Éventreur*, cet aristo hautain qui monte dignement avec les prostituées londonnaises pour soudain leur arracher les tripes dans un formidable accès de fureur. Dans *Dr. Jekyll*, il se transforme en être pervers et obsédé, qui viole bestialement sa prude fiancée dans les couloirs sombres d'une gigantesque demeure victorienne. Dans *Narcisz et Psyché* enfin, superbe film hongrois qui met en images les phantasmes d'un poète maudit du 19e (ils l'étaient tous à l'époque...), Kier accomplit là son ultime métamorphose. Oui, le beau poète blondinet retire une fois de plus son masque, mais c'est le visage de la mort qui apparaît. Terrassé par une syphillis, il finit son existence tourmentée dans un bouge immonde, crachotant ses tripes dans un bidet à moitié percé.

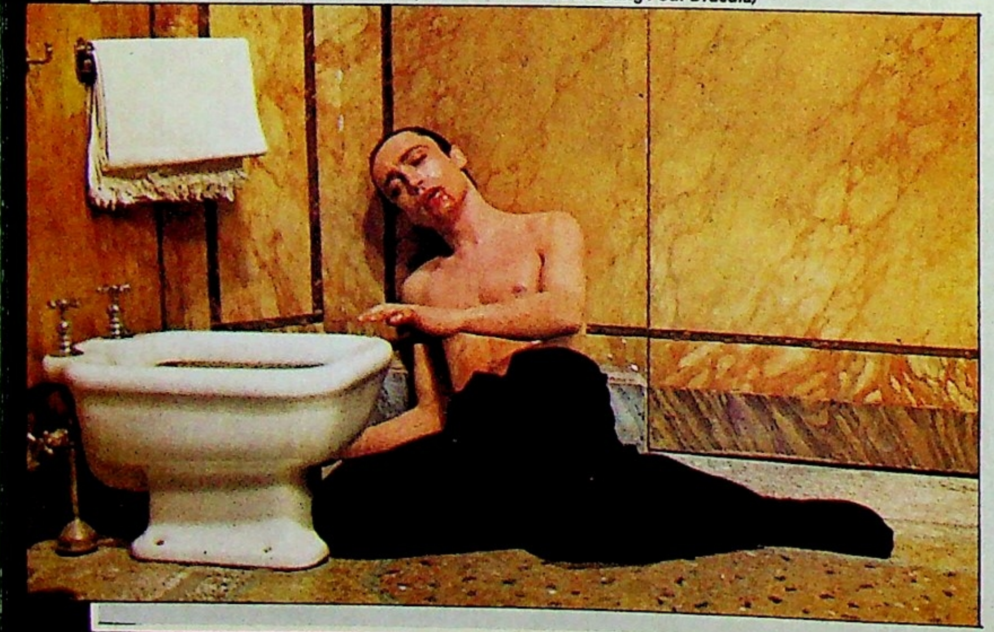
Son rêve à Kier ? Interpréter *Des Esseintes*, le héros d'*A Rebours*, célèbre manifeste décadent écrit par Huysmans à la fin du 19e. *Des Esseintes*, cet aristocrate romantique rongé par le vice, qui vit reclus dans son château et organise des orgies malsaines. *Des Esseintes*, le metteur en scène de la laideur, le provocateur du mal. C'est ça Kier : le pourri sous la soie noire, la crasse sous le parfum. L'éternelle schizophrénie du héros romantique... (voyez Chopin ou Lautréamont). S'étonnera-t-on alors lorsqu'il affirme que son personnage littéraire préféré est Roderick Usher (le héros de *La Chute de La Maison Usher* de Poe), cet esthète nécrophile qui est obligé de laisser mourir sa sœur pour la trouver belle ?

Rarement en fin de compte un acteur aura tenté de révéler tant de souffrance, de désespoir, de laideur, derrière un visage si angélique, si noble. Dire qu'il nous suffit d'un plissement de sourcils ou d'un long sourire (serti de canines...) pour tout comprendre... Udo Kier est le Dorian Gray du cinéma fantastique. Le mal affleure en permanence. Pourvu qu'il ne poignarde jamais son sale portrait...

FRANÇOIS COGNARD ■



La Déchéance du Héros Romantique (Udo Kier dans Du Sang Pour Dracula*)*



FILMOGRAPHIE :

1966 : Roads to St Tropez. G.B. R : Michael Sarne
1968 : Schamlos. Autriche. R : Eddy Saller.
1969 : La Marque du Diable (Hexen Bis Aufs Blut Gequält). R.F.A. R : Michael Armstrong.
1969 : La Stagione dei Sensi. Italie. SC : Dario Argento. R : Massimo Franciosa.
1970 : Provocation. Grèce. R : Omiros Efstratiadis.
1970 : Dead End. Grèce. R : Omiros Efstratiadis.
1971 : Top Secret (Salzbourg Connection). U.S.A. R : Lee Katzin.
1973 : Chair pour Frankenstein (Flesh for Frankenstein). U.S.A./France/Italie. R : P. Morrissey.
1973 : Du Sang pour Dracula (Blood for Dracula). U.S.A./France/Italie. R : P. Morissey.
1974 : Der Letzte Schrei. R.F.A. R : Robert Van Ackeren.
1975 : Histoire d'O. France/R.F.A. R : Just Jeackin.
1976 : Spermula. France. R : Charles Matton.
1976 : The House on Straw Hill. G.B. R : James Clarke.
1976 : Suspiria. Italie. R : Dario Argento.
1977 : Belcanto oder Darf eine Nutte Schluchten ? R.F.A. R : R. Van Ackeren.
1977 : Das Fünfte Gebot. R.F.A. R : Duccio Dessari.
1978 : La Troisième Génération (Der Dritte Generation). R.F.A. R : Rainer Fassbinder.
1979 : Lulu. R.F.A./Italie/France. R : Walerian Borowczyk.
1979 : Rapsodie Hongroise (Ungarische Rhapsodie). Hongrie. R : Miklos Jancso.
1980 : Narcisz es Psyche. Hongrie. R : Gabor Body.
1980 : Dr. Jeckyll et Les Femmes (L'Étrange Cas du Dr. Jeckyll et de Miss Osgourne). France. R : Walerian Borowczyk.
1980 : Lily Marlène (Lili Marleen). R.F.A. R : Rainer Fassbinder.
1981 : Lola, Une Femme Allemande. R.F.A. R : Rainer Fassbinder.
1981 : Phantomas Phantastico. R.F.A. R : Michael Buthe.
1982 : Die Insel des Blutigen Partage/Prison Camp Girls. R.F.A. R : Kurt Raab.

TÉLÉVISION :

Schattenreiter. R.F.A. R : George Moorse.
Victor. R.F.A. R : Walter Bockmayer et Rolf Bührmann.
Pan. R.F.A. R : George Moorse.
Joseph Balsamo. France. R : André Moorse.
Flocons d'Or. R.F.A. R : Werner Schroeter.
Bolwieser (La Femme du Chef de Gare). R.F.A. R : Rainer Fassbinder.
Berlin Alexanderplatz. R.F.A. R : Rainer Fassbinder.



des plaies. Il craque sur un morceau de vésicule biliaire comme un dandy sur une étoffe précieuse ou une épingle à cravate sertie de diamants.
Oui, la chair c'est son tissu, et le sang sa gouache. Des êtres de chair certes, mais sans pensées, sans vice pour tout gâcher : voilà l'ultime idéal de Frankenstein. Il est prêt à tout pour les fabriquer. Et là, Morrissey nous réserve un spectacle détonant, inédit. Les amateurs de gore ne seront pas déçus, surtout que le relief était là à l'origine pour corser le tout (je préfère pas insister sur le relief vu que le film sort en version plate) : les organes jaillissent de l'écran dans un gerbe de sang insensée, les bras se coupent, les têtes décapitées lachent un dernier hurlement pendant que leurs corps mutilés se vident de leur sang et gigotent comme des poulets. Frankenstein, comme un môme curieux qui démonte une Dinky-Toy, ouvre ses Zombies (c'est ainsi qu'il les nomme) à tout bout de champ, en sort les organes, les embrasse, les inonde de sperme et de sueur. Les cicatrices s'écartent comme des sexes gigantesques, et le baron fait littéralement l'amour à sa créature, crispé et haletant sur la table d'opération. Oui, *Chair pour Frankenstein* est un chef-d'œuvre de folie et de romantisme aussi. Le baron y est surpris dans un tel effort désespéré de distinction, d'originalité, de création face à la masse lamentable qui le submerge, qu'il rejoint d'un trait la cohorte des artistes fous, des peintres déments et maudits qui cherchent à tout prix à figer l'humidité dans sa fulgurante noblesse. Trop fulgurante hélas !

Car comme tous ses prédecesseurs et ses imitateurs, Frankenstein ne pourra longtemps gouverner sa création. Dans sa fougue et son émotion, il a oublié que sous cette chair-là, il y a toujours une bribe de vie, un sursaut de conscience qu'il ne pourra jamais contrôler. Et ses statues de chairs, assez semblables aux modèles squelettiques du peintre allemand Klimt, qui avancent par saccades, leurs corps félés soutenus par des corsets, ne supporteront pas d'être ainsi manipulés. Et une fois de plus, la réalité reprendra le dessus, et le baron paiera alors de sa propre chair le tribut de ses imprudences.
Et ce dans un flot de sang et de cris digne d'un final shakespearien. A croire que Morrissey ait voulu là véritablement le tuer à tout jamais. Il a ma foi presque réussi le bougre. Car le baron s'est fait très rare depuis...

FRANÇOIS COGNARD

FICHE TECHNIQUE :

CHAIR POUR FRANKENSTEIN (Carne per Frankenstein). 1974. Italie/France/U.S.A. PR : Carlo Ponti/Jean-Pierre Rassam/Andrew Braunsberg. R : Paul Morrissey. SC : Paul Morrissey. PH : Luigi Kuveiller. MUS : Claudio Gizzi. DEC : Enrico Job. MAQ : Mario Di Salvio. SFX MAQ : Carlo Rambaldi. SFX SON : Roberto Arcangeli. 97'. DIST : René Chateau. Avec Udo Kier (Baron Frankestein), Monique Van Vooren (sa femme), Joe Dallessandro (Nicolas, le valet), Arno Juerging (Otto, l'assistant du baron), Dalila Di Lazzaro (la créature femelle) Srdjan Zelenovic (la créature mâle).

Frankenstein penché sur sa créature femelle. Le sang ne va pas tarder à perler des cicatrices...

Le baron victime de la conscience malveillante de sa créature, et payant de sa propre chair ses erreurs de calcul.

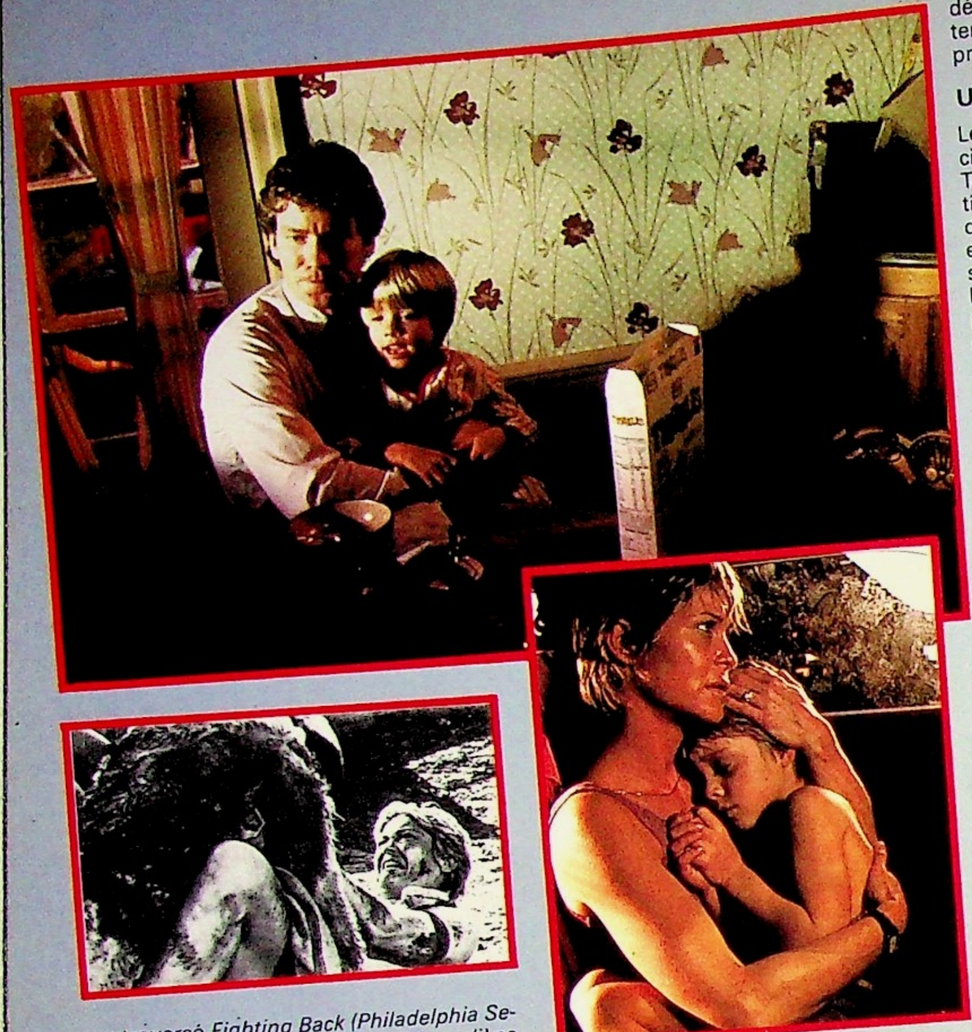




Cujo

Stephen King, prince du roman d'épouvante est à l'honneur : Après Creepshow de Romero, et avant Christine de Carpenter voici Cujo de Lewis "Alligator" Teague... C'est la nuit sur la petite ville de Castle Rock, Maire. Et tandis que les esprits dansent autour du lit des enfants, la Bête apparaît énorme et enragé : Cujo !

Qui n'a pas eu de placard interdit dans son enfance? Ou une cave, un grenier inquiétant, un cagibi quelconque, sombre, humide, terrifiant. Qui n'a jamais regardé sous son lit avant d'éteindre la lumière? Ou guetté avec un frisson d'angoisse l'ombre des branches sur un mur de sa chambre? Tad Trenton (quatre ans), comme tout brave petit garçon qui se respecte, a une peur bleue du noir. Et il a son placard aussi, avec un monstre en prime, créature invisible tapie dans la nuit de son imagination fertile. Le sommeil de la raison, nous dit-on, produit des monstres. Papa-agent publicitaire et maman-ménagère (et adultère) ont beau rassurer leur enfant ou composer des formules exorcisantes à épingler sur la porte du placard, un monstre va se matérialiser pour de bon, mais ailleurs que dans l'esprit de Tad : en pleine campagne, en plein réel, et sous la forme d'un gros Saint-Bernard affectueux... et enragé.
Problème : si papa-Vic, dont l'avenir professionnel et conjugal est menacé, part en voyage ; si maman-Donna a un amant à congédier et sa voiture à réparer (garage isolé) ; si le chien baveux rôde dans les parages après avoir dîné (de chair humaine) ; si le garage est vide (et le garagiste digéré) ; si la voiture, avec Donna et le petit Tad à l'intérieur, ne démarre plus... Solution : CUJO. C'est le nom du chien. Et le titre du beau film de Lewis Teague tiré du best-seller de Stephen King (encore lui !). Un film souple, élégant d'une facture impeccable, qui a réussi à effacer de ma mémoire la schématisme narratif et le moralisme apocalyptique du roman de King. Car j'ai lu CUJO avant de voir le film, et je n'ai pas aimé. Pour tout vous avouer, je ne suis même pas allé jusqu'au



controversé *Fighting Back (Philadelphia Security)*. *Cujo* a été une bonne surprise : s'il ne s'agit pas d'un grand film, voilà la preuve définitive d'un réel talent de réalisateur en pleine évolution. *Cujo* est un petit miracle de goût, de cohérence stylistique et d'efficacité narrative. La modestie en plus...
bout des 352 pages de l'édition française. Et je considérais d'un œil sceptique l'annonce d'une adaptation cinématographique réalisée par Lewis Teague, auteur d'un sympathique quoique inégal *Alligator* et d'un

LES AFFRES DE L'ADAPTATION

Avec King, il fallait le faire. Ses romans, ses nouvelles, m'ont toujours paru jouir d'une réputation bien supérieure à leur valeur effective. Quelques mauvais esprits ont même insinué que lesdits romans ne ressemblent qu'à de longues "novelisations" avant la lettre des films qu'ils ont suscités. Mais ce ne sont que de mauvais esprits. Toujours est-il que le spectre de King ne cesse de hanter le meilleur cinéma fantastique américain depuis *Carrie*. A croire que l'écrivain fait ici figure de chaudron magique : tout le monde y puise en trouvant ce qu'il veut, selon ses propres goûts.
Avec *Cujo* voilà une pièce de plus à verser au dossier, déjà touffu, "Stephen King et le cinéma". Au départ, le roman : en abandonnant le fantastique et en plongeant son bistouri (quelque peu émoussé) dans un emblématique village du Maine, Castle Rock, King glisse ostensiblement du surnaturel au phantasme national, social, familial. Des individus en crise (professionnelle ou privée), se voient menacés par un danger aussi stupidement anecdotique que mortel. Tous les phantasmes d'un groupement social se matérialisent dans la "bête" venue pour l'anéantir, mettant à jour la faillite d'une middle class régulièrement accablée d'injures par le cinéma américain. Le roman intéresse plus pour ce transfert "du fantôme au phantasme" que pour la conduite du récit, toujours aussi schématique et indigeste.
On imagine donc les problèmes qui se posaient à Lewis Teague et à sa scénariste (Barbara Turner) lors de l'adaptation : privilégier l'action (l'attaque de Cujo) ou essayer par tous les moyens de conserver l'effet "kaléïdoscope" du roman? En optant pour la première solution, les auteurs du scénario sont restés assez fidèles à l'original, tout en réduisant ou en allégeant ce qui pouvait entraver la libre marche de l'action. Des personnages considérés comme "secondaires" se sont vus attribuer une place moins importante dans l'économie du récit, parfois jusqu'à l'effacement complet (voir le rôle presque nul de la police locale). Ces simplifications de scénario ont eu pour avantage de recentrer l'attention du spectateur sur l'affrontement Donna/Cujo, admirablement filmé, véritable charpente du film. Tout le traitement a pour effet, en définitive, de suspendre le jugement moral de King, qui faisait surgir le "monstre" comme punition d'une trop souvent théorisée "mauvaise conscience" américaine. Disparaissent donc les chassés-croisés de destins irréconciliables, momentanément soudés par la "tornade Cujo". Mais l'unité de temps et d'action se trouve heureusement préservée, et même renforcée.

UN FAISEUR OU UN AUTEUR?

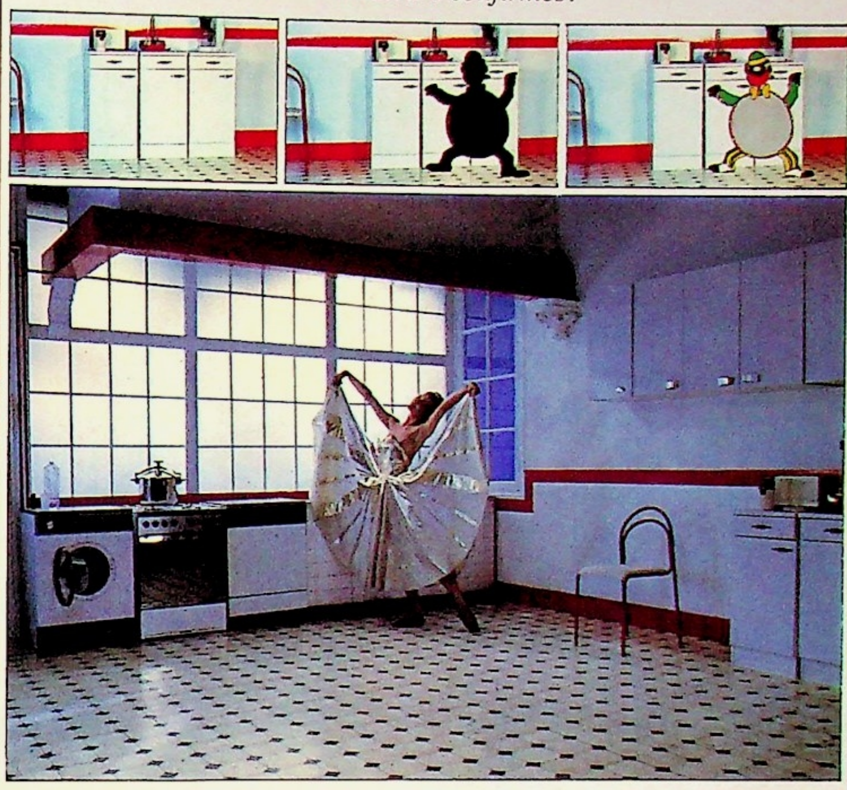
Le grand gagnant de cette greffe littérature-cinéma est sans doute le réalisateur Lewis Teague. Conscient des faiblesses de l'adaptation (et de celles, diamétralement opposées, du roman) il a joué la carte de la simplicité et de l'efficacité, se réservant le joker d'une singulière et inattendue élégance de style. Le film risquait de souffrir d'un transfert de propos délicat, mais le talent de Teague, son goût de réalisateur (voir les scènes "de sexe" délicatement suggérées) l'ont préservé du risque de l'hybride et du conventionnel.
Les comédiens sont sobrement dirigés, enveloppés par une caméra curieusement movibile, jamais outrancière et quelque peu virtuose. Dans les mailles de ce style sobre et intelligent viennent se glisser parfois des plans d'un lyrisme contenu (la peur de Tad la nuit, sa course effrenée vers le lit, les reflets de l'aube sur le visage de Donna, etc...) peu communs dans ce genre de productions. En évitant tous les poncifs du cinéma dit "d'action", Teague a su trouver l'équilibre idéal entre cadrage, mouvement et chromatisme (la photo de Jan de Bont est splendide). L'efficacité du récit et l'économie des moyens peuvent évoquer le TV movie (Teague nous vient tout droit de la télé) ; la modestie du traitement scénarique et l'efficacité de la mise en scène font de ce film un bel exemple de petite production pleinement réussie. En filigrane, on peut déchiffrer les signes prometteurs d'une trempe de cinéaste hors du commun.
Quant aux références cinéphiliques, c'est le nom de Steven Spielberg qui vient en premier à l'esprit. Au-delà de la présence, dans le rôle de Donna Trenton, de la mère de Elliott dans E.T. (la délicieuse et touchante Dee Wallace), et du traitement "Spielbergien" de l'enfance, comment ne pas assimiler les pâtés de maisons de Castle Rock aux agglomérations urbaines de *E.T.* ou de *Poltergeist*. De même, la famille Trenton, typique de l'ère "reaganienne", semble aussi inspirée par *Poltergeist* (l'adultère en plus). Je passe sur les emprunts stylistiques plus évidents et tiens à relever une légère trace de De Palma (le panoramique circulaire dans la voiture). Quant à Hitchcock (toujours lui !), le dossier de presse m'apprend que Lewis Teague a été son collaborateur. Tant mieux ! Juste un mot sur le commentaire musical de qualité signé Charles Bernstein, un rien Goldsmith, un poil Goldenberg.
Voilà. Il ne me reste qu'à souhaiter à ce petit frère de *White Dog* plus de succès que n'en a eu le film de Samuel Fuller sorti l'été dernier. Certains se plaindront des modifications apportées au dénouement du livre de Stephen King. Il est vrai que les auteurs ont assoupli le moralisme social et sexuel de King et limité la portée du propos en faisant de larges concessions au public américain d'aujourd'hui. Ceux qui sont prêts à crier "au traître" oublient qu'il en va de King comme de certaines femmes : elle n'ont d'intérêt que si on les trompe de temps en temps.

MICHEL SCOGNAMILLO

CUJO (Cujo). USA 1983. PSO. PR : Daniel H. Blatt. R. : Lewis Teague. SC : Barbara Turner, d'après le roman de Stephen King. PH : Jan De Bont. MUS : Charles Bernstein. DEC : Guy Comtois. 93'. Avec : Dee Wallace (Donna Trenton), Daniel Hugh-Kelly (Vic Trenton), Danny Pintauro (Tad Trenton), Christopher Stone (Steve Kemp), Ed Lauter (Joe Camber).

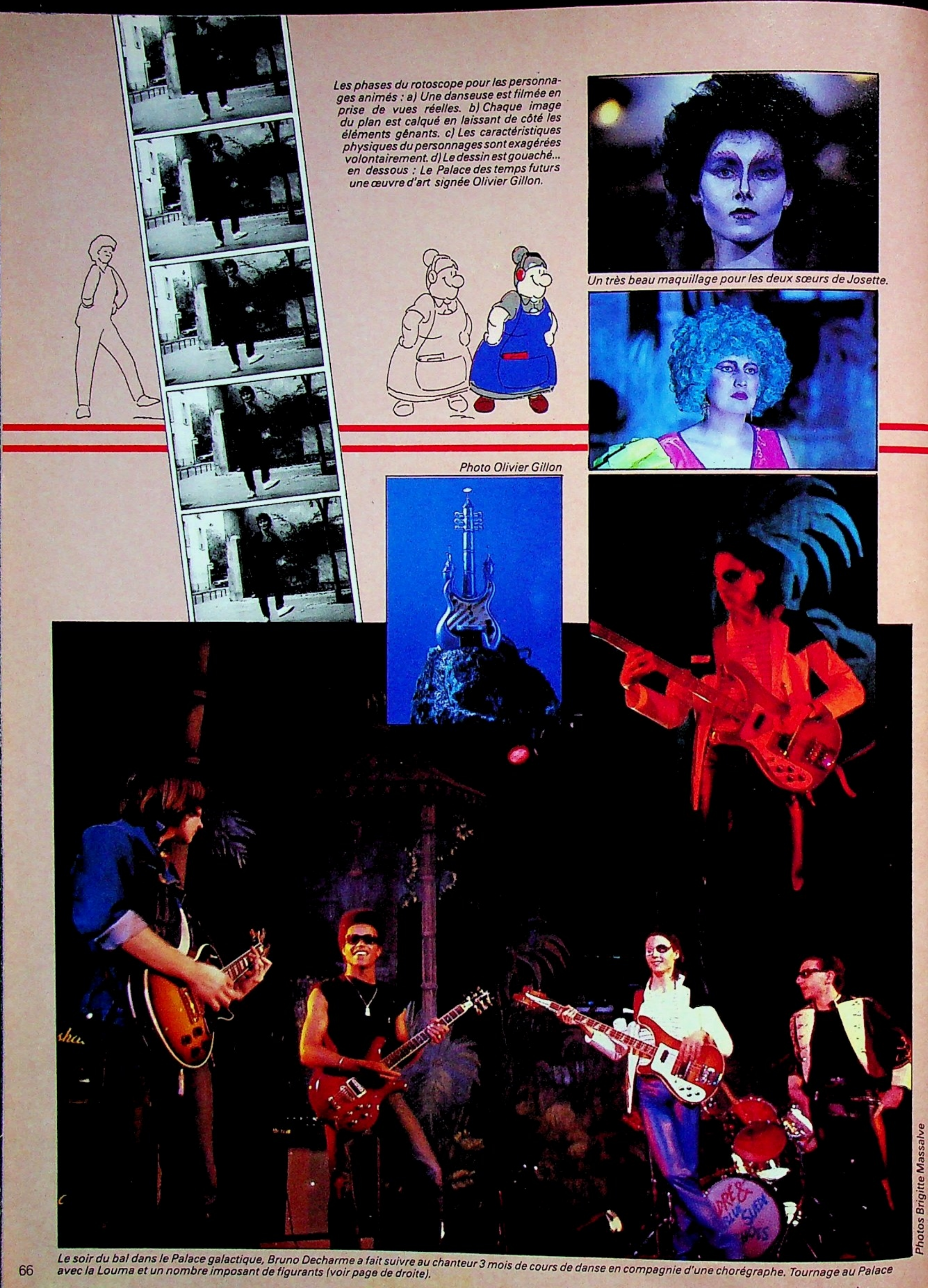
LA FABULEUSE AVENTURE DE JOSETTE

Un budget de 950000 F, un son en dolby stéréo, une équipe technique de cent personnes dont vingt exclusivement pour l'animation, 400 figurants, une musique originale interprétée par un orchestre classique de quarante musiciens, des trucages qui ont exigé sept mois de travail, ce court-métrage de Bruno Decharme, a bénéficié de moyens à faire pâlir de jalousie bien des réalisateurs confirmés.



En haut : Comment combiner un dessin animé et une prise de vue réelle : a) D'abord le décor est filmé seul. Le plan développé est projeté et repris sur banc-titre par une caméra image par image. b) Le dessin (sur celluloïde transparent) est placé dans le faisceau, entre le projecteur et la caméra, sans être éclairé, laissant ainsi une silhouette noire. c) Ensuite, le dessin (éclairé normalement cette fois-ci), vient s'inscrire dans la silhouette noire restant ainsi parfaitement opaque. Décor réel et dessin animé sont maintenant réunis sur la même pellicule. - En dessous : La cuisine avant et après le passage de Monsieur Propre. Josette porte une nouvelle robe grâce à la mère Denis. - En médaillon, la séquence "comédie musicale" ou Josette chante son malheur sur une partition classique.

Photos Brigitte Massalve



Les phases du rotoscope pour les personnages animés : a) Une danseuse est filmée en prise de vues réelles. b) Chaque image du plan est calqué en laissant de côté les éléments gênants. c) Les caractéristiques physiques du personnages sont exagérées volontairement. d) Le dessin est gouaché... en dessous : Le Palace des temps futurs une œuvre d'art signée Olivier Gillon.

Un très beau maquillage pour les deux sœurs de Josette.

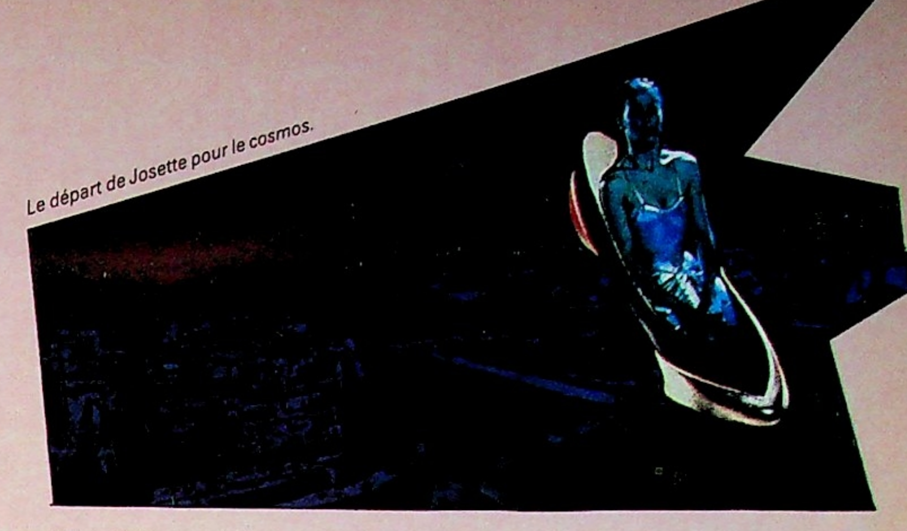
Photo Olivier Gillon

Le soir du bal dans le Palace galactique, Bruno Decharme a fait suivre au chanteur 3 mois de cours de danse en compagnie d'une chorégraphe. Tournage au Palace avec la Louma et un nombre imposant de figurants (voir page de droite).

Photos Brigitte Massalve

LA FABULEUSE AVENTURE DE JOSETTE

Le départ de Josette pour le cosmos.



Des décors très "kitsch" : un jardin reconstitué en studio et la baignoire repérée chez des amis qui avait tellement plu à Bruno Decharme qu'il l'a fit démonter et transporter sur le lieu de tournage.



Photo Olivier Gillon





Présenté dans le cadre du Festival de Cannes, à Perspectives du Cinéma Français, ce film de 17 mn est une transposition moderne du célèbre conte de Cendrillon - une Cendrillon "new look" comme aime le définir l'auteur. Ainsi ce n'est plus une fée bienveillante qui délivre Josette (Cendrillon bis) des multiples tâches ménagères la retenant à la maison le soir du bal, mais nos génies contemporains du nettoyage : le duo Monsieur Propre - la Mère Denis. Le premier libère une tornade blanche qui transforme la cuisine vétuste et poussiéreuse en un ensemble composé d'appareils encastrables et de formica rutilant. La seconde se charge de passer à la machine à laver les haillons de la vedette pour en ressortir une robe en lamé d'un éclat éblouissant. Le bal masqué, quant à lui, n'a plus lieu dans cette sempiternelle demeure romanesque, mais à un concert rock, dans un palace galactique. Enfin, au prince charmant sirupeux s'est substitué le chanteur du groupe, petit rocker à la gestuelle épileptique.

Ici, le dessin animé se mêle aux prises de vues réelles, la comédie musicale à la science-fiction, le mélodrame bateau au gag publicitaire engendrant une fantaisie baroque des plus étonnantes. Bruno Decharme bouscule sans ménagement les conventions pour englober d'un trait les genres qui lui sont chers. Curieusement la publicité semble être élevée au rang de genre à part entière et acquiert un statut culturel que l'on a longtemps hésité à lui accorder. Dans *La Fabuleuse Aventure de Josette* elle est l'une des composantes les plus essentielles du récit. "La publicité, explique l'auteur, nous entoure et nous affecte inconsciemment tout comme le caractère fantastique du conte pouvait affecter inconsciemment les populations du passé. Ainsi mon film reste un conte mais utilise un langage qui nous est plus familier".

Pour renforcer ce propos, il va sans dire qu'une esthétique "pub" était de rigueur. Un local loué à la Cartoucherie de Vincennes faisait office de studio et avait permis d'ériger de nombreux décors "kitch" et cela dans la configuration idéale. Ceci facilitait évidemment le travail de cadrages et d'éclairages, axés, eux aussi, sur le style publicitaire. De plus, une profusion d'effets visuels, souvent évités dans le court-métrage pour des raisons financières, viennent embellir ces images déjà fort sophistiquées, conférant au film une envergure peu commune. Le mérite en revient à Olivier Esmein, responsable des trucages, qui, sept mois durant, s'attela à la tâche avec, pour seul compagnon, son banc-titre. Qu'il s'agisse des personnages animés, du voyage de Josette dans l'espace, ou de la danse des souliers, aucune difficulté technique ne semblait refréner cette volonté de produire des images d'un grand impact visuel. Il convient également, à ce stade, de citer Olivier Gillon qui a conçu et construit le somptueux Palace galactique. Son nom aura une sonorité familière pour les férus de marionnettes puisqu'il est l'auteur de Barbe Bleue, court-métrage d'animation quasiment inégalé à ce jour aussi bien sur le plan artistique que technique.

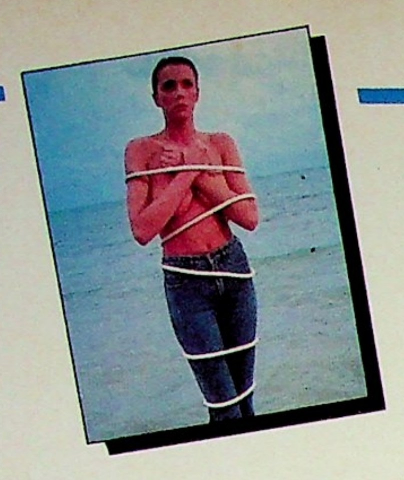
Si Bruno Decharme savait précisément ce qu'il voulait dès la conception de son film, il savait, avant tout, très bien s'entourer. Cela il en avait de nouveau fait la preuve dans le choix de son musicien qui, issu de la publicité (décidément), lui avait composé en un temps record des airs très variés allant du classique au jazz en passant par le rock et le funk. Mais, à ses qualités de recruteur il faut ajouter un don indéniable pour la réalisation. Il avait déjà eu l'occasion de se distinguer par le passé grâce à deux court-métrages : *Chut!* et *L'extraordinaire ascension de Maurice Bellange* et à un documentaire de 60 minutes sur Lourdes. Toutefois, pour *La Fabuleuse Aventure de Josette,* c'est surtout son expérience de cadreur sur des émissions de rock qui allait lui être d'un grand secours. Notamment pour la grandiose séquence finale où 400 figurants en délire se trémoussent au rythme d'une musique assourdissante. Filmant avec une facilité déconcertante les déplacements des musiciens et de la foule et maintenant le rythme par l'emploi de plans très découpés, il parvient à recréer l'illusion d'un tournage à plusieurs caméras. Mais non satisfait de mettre à l'épreuve des enseignements glanés à la télévision, le réalisateur a couru le risque de tourner certains plans à la Louma, grue télécommandée, franchement déconseillée aux novices. Là encore Bruno Decharme s'en sort sans égratignures tirant merveilleusement parti des possibilités de l'appareil sans pour autant en abuser.

Mettre sur pied un film tel que celui-ci n'a, on se l'imagine, pas été aisé. "Personne ne croyait à mon projet au départ, confirme l'auteur. On me disait que je n'arriverais jamais à réaliser des scènes aussi complexes de façon suffisamment professionnelle. Et comble de malchance, le C.N.C. m'avait refusé la subvention. Avec Bernard Trémège nous nous sommes escrimés pendant un an à dénicher des fonds à droite et à gauche. Enfin, après toutes ces démarches, j'ai rencontré le producteur Ulysse Laugier (Producteur de *Star Suburb*), le seul à bien vouloir prendre en charge mon film. Sans son accord tout ça n'aurait jamais pu se faire". Apparemment il ne s'est pas trompé sur le potentiel du film puisque, outre son passage à Cannes, *La Fabuleuse Aventure de Josette* a réussi à obtenir une distribution en salle dans le circuit Gaumont pour la rentrée prochaine.

JEROME ROBERT

FICHE TECHNIQUE :

LA FABULEUSE AVENTURE DE JOSETTE. France - 1983. PR : Ulysse Laugier et Bernard Trémège. R : Bruno Decharme. PH : Jean-Jacques Bouhon. MUS : Maurice Lecœur. MONT : Sophie Tatischeff. DEC : Christian Siret. MAQ : Michèle Tassi. SFX : Olivier Esmein. MAQ : Olivier Gillon. DESSINS : Nicolas Spinga. Avec : Isabelle Guiard et Pierre Olivier Scotto.



LES FICELLES DE LA PUB

JEANS C-17

MAD MAX A LA SAUCE FRANÇAISE.

L'agence Oscar avait un tout petit budget pour réaliser ce projet pourtant ambitieux : filmer des cascades directement inspirées de *Mad Max* et du *Camion de la mort*. Baser tout un film publicitaire sur un tel exercice technique et éviter que cela tourne au grotesque était déjà une gageure en soi. Lorsque les moyens sont quasiment insuffisants pour en assurer l'exécution, les responsables se trouvent dans une situation franchement inconfortable.
Au départ, il avait été question de partir pour l'Australie, patrie du pilote de l'interceptor, voire les U.S.A. où les vastes étendues nivelées abondent. Mais, eu égard aux moyens disponibles, l'équipe dût bien vite déchanter. Rester en France aurait été la solution la plus raisonnable si la date prévue pour la mise en branle du projet n'avait été fixée en mi-décembre (l'agence voulait tout de même se payer le luxe d'un ciel bleu). En fin de compte, c'est dans une décharge municipale aux environs de Madrid, qu'a été repéré un lieu convenable pour le tournage. Techniciens, comédiens et cascadeurs durent faire preuve de courage pour affronter les courants d'air odoriférants peu hospitaliers.

Le temps de tournage était, là encore, limite puisque tout devait être dans la boîte en moins de trois jours. Une journée supplémentaire a, par conséquent, été nécessaire pour la seule répétition des cascades de façon à éviter un retard sur le plan de travail. En outre, pendant le tournage, pour pallier au moindre incident technique, trois caméras braquaient en permanence leur objectif sur l'action.
L'équipe de cascadeurs avait fort à faire. Engoncés dans des costumes en cuir cloutés et brandissant chaînes et matraques, ils se livraient à des acrobaties peu orthodoxes. Alors que l'un d'eux prenait les airs en moto évitant de justesse un bolide en flammes, un autre se faisait traîner, bien malgré lui, sur la chaussée poussiéreuse tout accroché qu'il était au pare-chocs du camion C-17. Un troisième encore s'agrippait sur le capot du même engin et assénait au chauffeur (sosie de Mel Gibson) des coups de chaîne en caoutchouc. Une voiture travelling suivait ce convoi exceptionnel transportant à son bord toute une meute de techniciens particulièrement décidés à ne pas être privés du spectacle.
Lorsque les cascades devenaient par trop



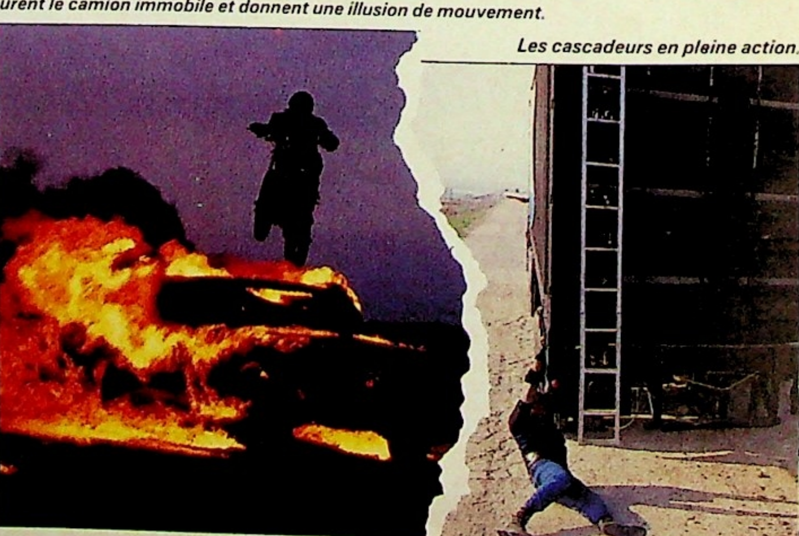
Des costumes et des personnages sortis tout droit de Mad Max 2.



Pour les cascades dangereuses des jets de fumée entourent le camion immobile et donnent une illusion de mouvement.



L'un des bolides qui va se lancer à la poursuite du camion. A l'origine il s'agissait d'un LADA.



Les cascadeurs en pleine action.

périlleuses, les véhicules restaient immobiles et les machinistes envoyaient dans le champ, à grand renfort de ventilateurs, d'imposants nuages de fumée et de poussière. Une simulation de mouvement était ainsi recréée à moindre risque.

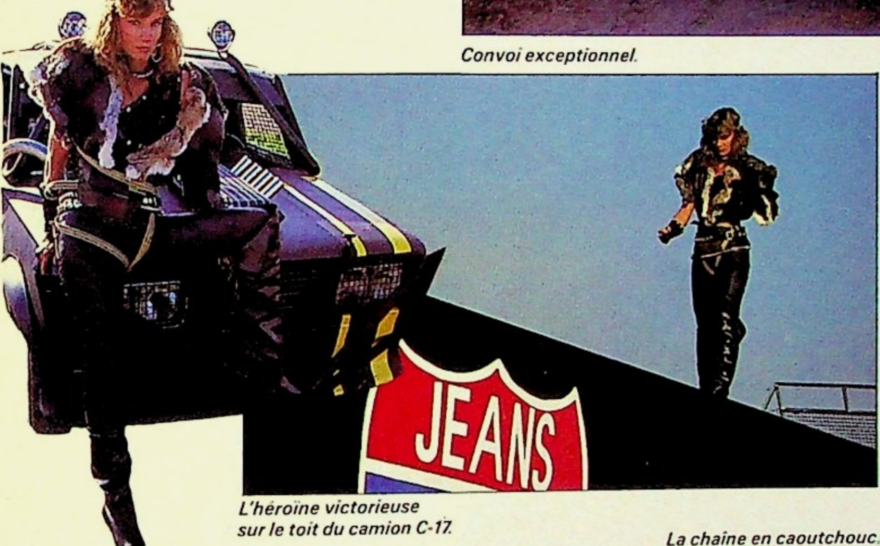
Ceux qui auront déjà vu cette publicité et les deux films qui l'ont inspirée, seront sans doute surpris d'apprendre que, parmi ses trois concepteurs se trouvent deux jeunes femmes (les temps changent, que voulez-vous). C'est d'ailleurs l'une d'elles, Catherine Dalsace, qui nous explique la genèse de cette campagne publicitaire.

"Les jeans C-17 venaient d'être lancés sur le marché et ne bénéficiaient pas encore d'un renom ou d'une réputation. Il fallait absolument les associer à un mythe fort. De plus, le marché du jeans ne concerne pratiquement qu'une classe d'âge assez précise, relativement jeune. Notre scénario devait donc comporter des codes auxquels ces éventuels acheteurs seraient sensibles. Au regard du nombre d'entrées qu'ont réalisé *Mad Max* 1 et 2 et en raison du public auquel ces deux films s'adressent, nous nous sommes rapidement décidés.



Convoi exceptionnel.

Pour le plan où Mel Gibson bis encaisse les coups de chaîne d'un agresseur, la caméra est installée sur une plateforme fixée sur le camion.

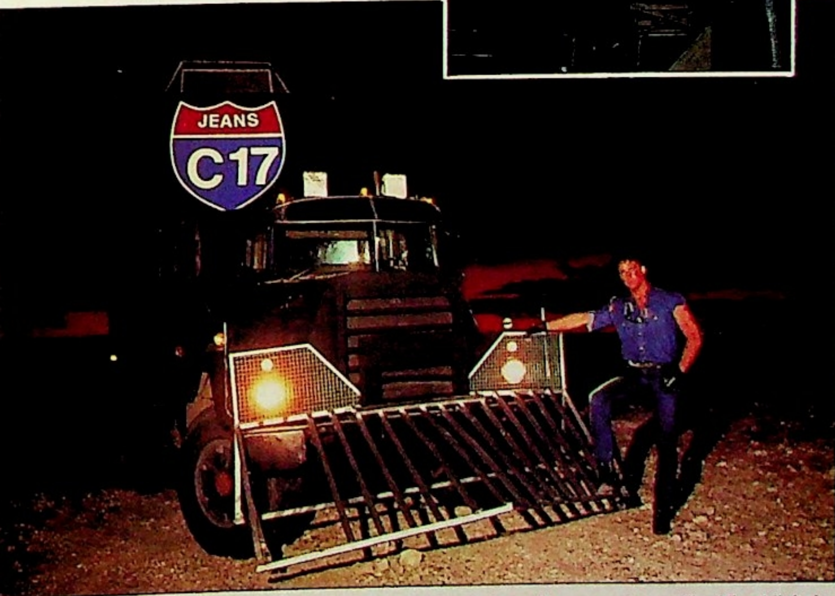


L'héroïne victorieuse sur le toit du camion C-17.

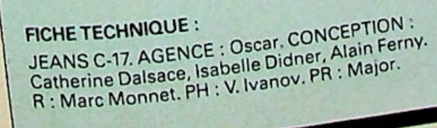
La chaîne en caoutchouc. Attention à ne pas trop se reculer.

L'adaptation d'une telle histoire nous permettait également de conférer au produit une image de durabilité. En somme, nous pouvions le montrer endurant toutes sortes d'épreuves. Dieu merci le client était d'accord pour que l'on "salisse" les jeans, ce qui est assez rare, nous évitant de montrer des loubards avec des jeans trop bleus ou trop bien repassés. Parallèlement, nous avons opté pour une image très "nature", sans les effets de style qui caractérisent habituellement la publicité. Un décor désolé et poussiéreux filmé sous un éclairage cru correspondait mieux pour des jeans. Nous voulions nous éloigner du style très aseptisé de VOGUE pour retrouver une ambiance de long-métrage. La seule concession à cet engagement est le plan final où les deux héros se réunissent devant le camion au coucher de soleil". Alors que les réalisateurs de cinéma s'inspirent de plus en plus des qualités esthétiques de la publicité, les publicitaires, eux, semblent enfin vouloir s'en affranchir pour adopter le style plus dépouillé du 7e Art. A force de vouloir s'imiter, ces deux milieux ne se ressembleront sans doute jamais.

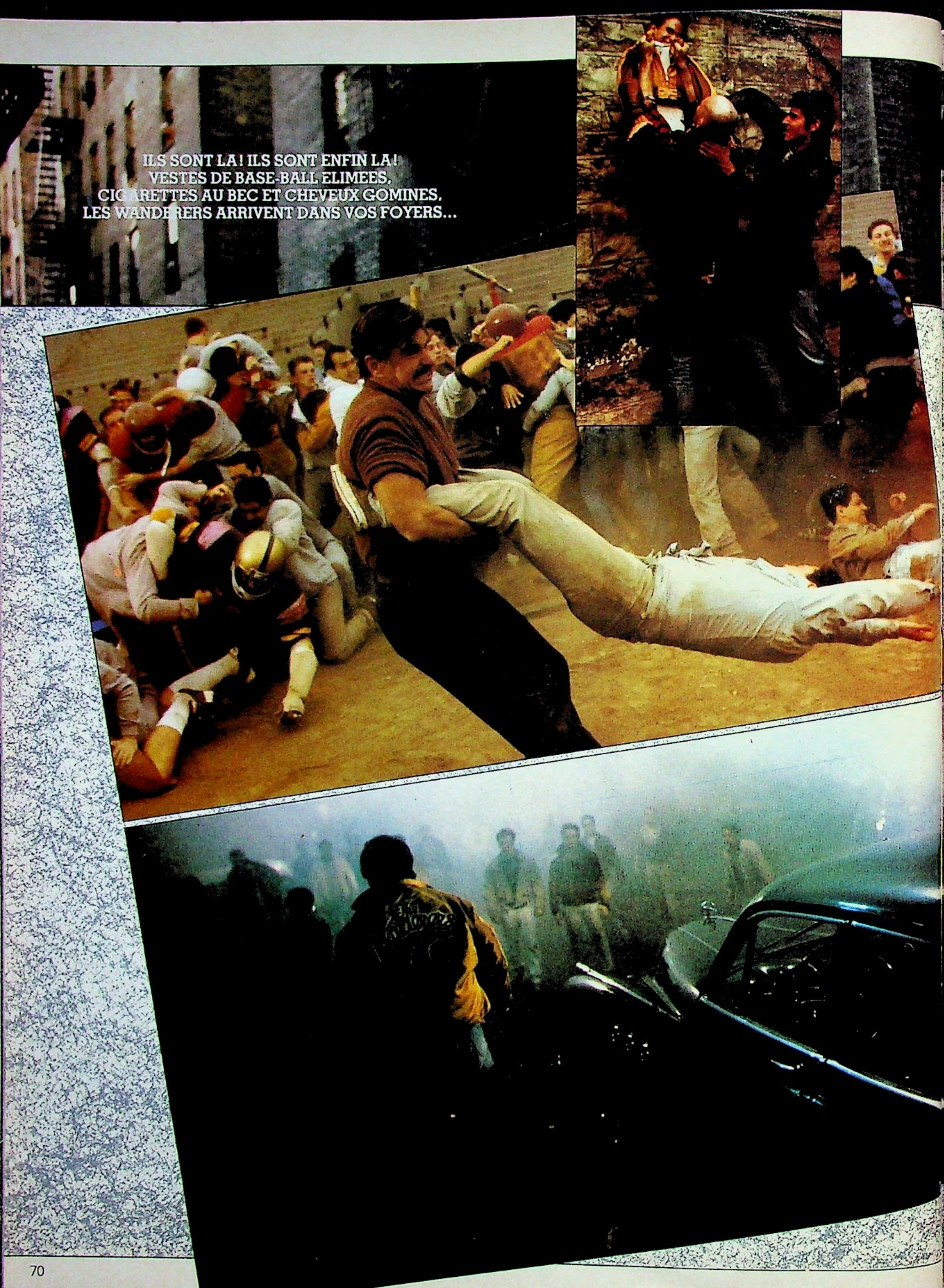
JEROME ROBERT



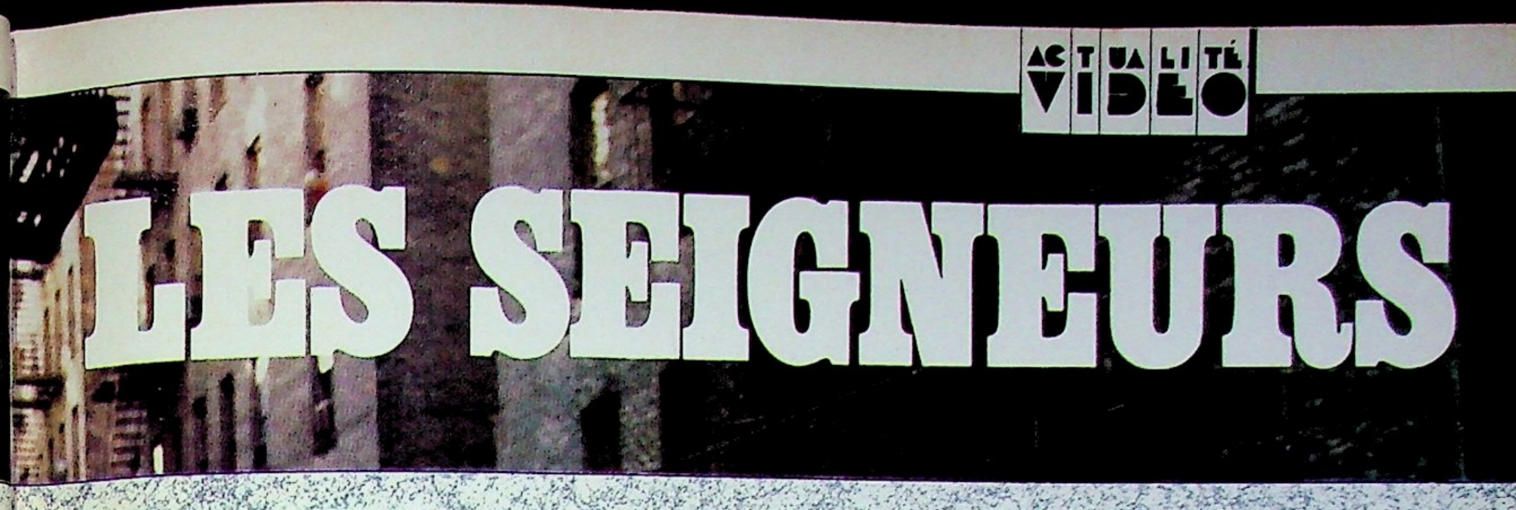
Le plan final : la seule concession au "look" publicitaire.



FICHE TECHNIQUE :
JEANS C-17. AGENCE : Oscar. CONCEPTION : Catherine Dalsace, Isabelle Didner, Alain Ferny. R : Marc Monnet. PH : V. Ivanov. PR : Major.



ILS SONT LA ! ILS SONT ENFIN LA !
VESTES DE BASE-BALL ELIMEES,
CIGARETTES AU BEC ET CHEVEUX GOMINES,
LES WANDERERS ARRIVENT DANS VOS FOYERS...



LES SEIGNEURS

Souvenez-vous ! Il y a trois ans. La folie des films de bandes. Les pires loubards s'y affrontaient dans des batailles homériques, munis des armes blanches les plus redoutables... Mais souvenez-vous aussi qu'il y a trois ans, le comité de censure veillait sec et que bien peu de ces films ont réussi à passer nos frontières. Et ceux qui y sont parvenus se sont bien souvent retrouvés en miettes...
Néanmoins, au hasard des festivals les plus divers et des voyages à l'étranger il était possible de se taper la plupart des films du genre. Et incontestablement, devant chaque échec ou chaque réussite, un même titre revenait toujours à l'esprit. Celui du meilleur film de bandes jamais réalisé. Après le passage des *Outsiders* de Coppola, lui seul tiendra la distance. Vous avez déjà deviné, j'en suis sûr, de quel film il s'agit (et le gros titre de cet article ne vous a sans doute pas gêné pour le faire !), mais laissez-moi lâcher son nom, juste pour le plaisir. Ce chef-d'œuvre donc, c'est *Les Seigneurs*...

BRONX, 1963 :

Le quartier est le même. Finalement, le Bronx ne change pas beaucoup avec les ans. Les rues ne sont pas moins pisseuses, les voitures moins déglinguées ou les foyers moins misérables. Mais 63, c'est l'époque du Rock n'Roll. De quoi égayer la gueule des zonards. Chaque bande a son nom et chaque nom son attirail.
Nos héros, ce sont les *Wanderers*. Pas vraiment lâches,mais pas vraiment bagarreurs non plus. Pas vraiment gosses, mais pas encore tout à fait adultes. A mi-chemin de tout en fait. Sans doute est-ce pour cela qu'ils se nomment eux-mêmes les *Wanderers/les Errants* (rien à voir avec le titre français une fois de plus !...). Pourtant chacun d'entre eux trouvera sa voie durant le film. Une voie plus ou moins intéressante suivant les propres erreurs ou les propres aspirations de chacun...

WALK LIKE A MAN :

Les *Wanderers*, ils sont bien sûr très nombreux, mais le film en suit principalement trois.
Il y a Richie tout d'abord. Il est plein d'ambition, courageux et intelligent mais... mais il a le malheur d'avoir une petite amie un peu trop accrochée à ses basques. Et par malheur, le père de cette petite amie est plutôt mafioso sur les bords. Le genre de mec à ne pas apprécier qu'on plaisante avec la virginité de sa fille...
Il y a ensuite Joey. Plutôt nerveux, mais pas exactement ce qu'on appelle un mec musclé. Chez lui, c'est l'enfer. Son père est un culturiste bien phallo qui passe son temps à lui filer des raclées, et sa mère n'a rien à envier en décrépitude aux pires nanas de Reiser. Alors dans ces conditions, on comprend que Joey ait toujours envie de se défouler. Malheureusement pour lui, son aspect quelque peu fluet ne correspond pas vraiment à la fougue de son caractère.
Heureusement qu'un jour Perry survient pour le protéger. Perry, c'est un peu le garde



SOLDIER BOY :

Et puis la rue est tellement mouvementée, tellement apte à faire oublier sa condition. Comment faire pour ne pas y passer son temps. D'autant plus que les distractions n'y manquent pas. On peut y jouer au "pelote- doudounes", où comment transformer les bousculades de la rue en petit jeu émoustillant. On peut y faire de chouettes rencontres comme celle de Nina, la jeune fille douce et énigmatique (Karen Allen Rrrrraaaah !) qui fait craquer Joey et Richie. On peut enfin s'y battre. Car les *Wanderers* ne sont pas les seules bandes de la rue. Loin de là...

Il y a tout d'abord les *Baldies*. Des violents. Tous rasés et vêtus de cuir, ils aiment bien l'alcool et les bagarres. Le premier les conduira, un soir de beuverie, à s'inscrire pour le Viêtnam chez un sergent recruteur irrascible. Les secondes entraîneront la mort de Turkey, ex-*Wanderers* et nouveau *Baldie*. (Suivez-moi bien, ça devient un peu compliqué !).

Les assassins de Turkey, ce sont les *Ducky Boys*. Avec eux on ne rigole plus. Vivant dans les quartiers embrumés et perdus de la ville, les *Duckies* sont des centaines de petits gars teigneux, sans doute pédés, dont le seul but est de faire le Mal. Seulement le Mal. Nos *Wanderers* l'apprendront à leurs dépens quand ils auront le malheur de se perdre dans leur quartier de mort.

Et puis, il y a aussi les *Del Bombers*, géants Noirs contre lesquels nos héros doivent se battre après une vague rixe raciste. Combat qui se terminera, heureusement pour eux, sur un stade.

N'oublions pas enfin les *Teddy Wongs*, la bande des japonais experts en Jiu - Jitsu. Redoutables, mais justes et loyaux. Et puis il y en a un tas d'autres...





BIG GIRLS DON'T CRY :

Les Seigneurs ce n'est pourtant pas qu'un film de bandes. On s'y bat évidemment. On ne s'y ennuie pas une seconde sans doute. Mais à travers les conflits, les aventures et les déceptions des *Wanderers*, c'est toute l'histoire d'une certaine Amérique que brosse Kaufman. Celle de la gomina et des drive-in mais aussi celle du Viêt-nam et des débuts du Flower-Power. Emotion, émotion. Le Rock'n Roll agonise doucement et une prise de conscience de masse pointe le nez. Celle d'une Amérique désillusionnée et sans espoir dans laquelle le Rock'n Roll et sa joyeuse insouciance n'ont rien à faire. Un peu comme si *American Graffiti* rencontrait *Les Gens de la Pluie*. La nostalgie est bel et bien là. Au point de nous faire regretter une époque que nous n'avons pas connue !

Faites-en l'expérience ! Visionnez *Les Seigneurs* et demandez-vous si vous n'avez pas pleuré durant l'extraordinaire séquence où, alors que la bande son nous balance le sublime *Stand By Me*, Richie renoue avec sa petite amie parmi une foule en pleurs qui vient d'apprendre l'assassinat de Kennedy. Si vous ne chialez pas à ça, deux solutions : soit vous êtes mort, soit, pire encore, vous êtes un *Ducky Boy*...

C'est ça *Les Seigneurs*. Ça et encore plein d'autres choses. Sans doute l'un des films qui ait le plus large éventail de sensations qui soit. De la peur au rire, de la nostalgie à la tristesse et de l'exaltation à l'espoir, on y ressent tout. Et même l'amour devant les beaux yeux de Karen Allen...

NICOLAS BOUKRIEF

FICHE TECHNIQUE :

LES SEIGNEURS (The Wanderers). U.S.A. 1979. PR : Martin Ransohoff. R : Philip Kaufman. SC : Rose Kaufman et Philip Kaufman d'après le roman de Richard Price. PH : Michael Chapman. DIR ART : Jay Moore. MONT : Ronald Roose, Stuart H. Pappe. MUS : Smokey Robinson, The Champs, The Volumes, Chantays, The Surfaris, The Four Seasons, Contours, Isley Brothers, Dion, Lee Dorsey, The Angels, Shirelles, Ben E. King. 113 mn. Avec : Ken Wahl (Richie Gennaro), John Friedrich (Joey), Karen Allen (Nina), Toni Kalem (Despie Galasso), Alan Rosenberg (Turkey), Jim Youngs (Buddy), Tony Ganios (Perry la Guardia), Linda Manz (Peewee), William Andrews (Emilio), Erland Van Lidth de Jeude (Terror), Val Avery (Sharp, le prof), Dolph Sweet (Chubby Galasso), Michael Wright (Clinton Stitch), Burtt Harris (Sergent recruteur marines), Samm Art Williams (Roger), Dion Albanese (Teedy Wong), Olympia Dukatis (Mère de Joey), George Meralle (Peppy Dio). DIST VIDEO : VIP, en v.f. Bonne duplication



L'INVASION DES PROFANATEURS :

Tant qu'on y est, revenons sur le précédent film de Philip Kaufman, *Invasion of the Body Snatchers*, remake du film de Siegel du même nom.
Il s'agit là d'un *pod movie*. Vous savez, ces petits films de S.F. qui ont surgi à foison durant les années cinquante et durant lesquels un héros, le plus souvent solitaire, voit peu à peu son univers quotidien basculer. Ses concitoyens deviennent *bizarres*. Tout porte à croire que *quelque chose a changé*. Que rien n'est comme avant. En général, ce sont des extra-terrestres qui ont fait le coup. Bref, c'est le genre de films dont vous sortez en jetant autour de vous des regards inquiets. "Et si tous ces gens étaient des sales Martiens déguisés ?...".
Le film de Siegel déchaîna lors de sa sortie de vives controverses : film anti-rouges ou, au contraire, film dénonçant les abus du Mac Carthysme ? Aujourd'hui encore, difficile de répondre.
Pour être sorti lors d'une période bien moins troublée, le remake de Kaufman est bien plus "serein". Point d'allusions à un éventuel péril rouge mais un discours, plus libéral et même un peu bab, sur la déshumanisation des villes. L'intérêt primordial du film réside en fait, au-delà de ses scènes de dialogues quelque peu longuettes, dans son climat. Avec l'aide du maquilleur Tom Burman *(Cat People, La Pluie du Diable)* et du chef-op Michael Chapman (La plupart des Scorcese et... *Les Seigneurs*), Kaufman réussit à créer un univers réellement parano où le plus petit figurant a des airs d'envahisseur. On flippe, on flippe...
Faut que j'arrête là, ces sales Martiens de flics viennent m'embarquer pour avoir éliminé ma sale Martienne de petite amie. Adieu les gars. Faites gaffe ! Ils sont par...

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

L'INVASION DES PROFANATEURS (Invasion of the Body Snatchers). U.S.A. 1978. "United Artists". PR : Robert H. Solo. R : Philip Kaufman. SC : W.D. Richter d'après le roman de Jack Finney *The Body Snatchers* (Graines d'Epouvante). PH : Michael Chapman. MUS : Denny Zeitlin. DEC : Charles Rosen, Doug Von Koss. MAQ : Tom Burman, Edouard Henriques. SFX : Dell Rheaume, Russ Hessey. MONT : Douglas Stewart. 115 mn. Avec : Donald Sutherland (Matthew Bennell), Brooke Adams (Elizabeth Driscoll), Leonard Nimoy (Dr David Kibner), Veronica Cartwright (Nancy Bellicec), Jeff Goldblum (Jack Bellicec), Art Hindle (Geoffrey), Kevin McCarthy (L'homme qui fuit), Don Siegel (Le chauffeur de taxi), Rose Kaufman (La femme outragée). DIST VIDEO : Warner Home Vidéo, en v.f. Très bonne duplication.

VICE SQUAD
Descente aux Enfers

Los Angeles by night. Les trottoirs luisants de pluie s'animent : c'est la faune des bas-fonds qui sort de ses innombrables tanières. Prostituées, maquereaux, dealers, cinglés, clochards, mendiants, bourgeois qui s'encanaillent et épaves humaines de toutes sortes... Dans la boue des néons, certains se vautrent dans cette fange chamarrée, et d'autres luttent désespérément pour y échapper. Au milieu de ce labyrinthe de plaisir et de douleur, de dépravation et de soumission, des chasseurs rôdent comme dans une jungle.

Ce sont les flics, les pauvres salauds chargés de veiller à limiter les dégâts dans cette foire d'empoigne. On ne peut pas les blâmer d'essayer toutes les ficelles pour coincer leurs proies : prostituées malchanceuses ou petits junkies trop fragiles qui finiront au poste pour une nuit de cauchemar. C'est pas ça qui "endiguera la criminalité" comme disent parfois les officiels. Mais si on ne se préoccupe pas de faire ce qu'on peut, au jour le jour, pour empêcher la boue de tout envahir, le combat est perdu d'avance.

Même pour les flics de Los Angeles, l'occasion de se heurter à un vrai fou dangereux est rare. La vie nocturne se déroule presque calmement, sordide et routinière. Un peu comme celle d'une gagneuse qui, passe après passe, vit sans sourciller une humiliation dont le schéma se répète à l'infini. L'habitude du vice...

Vice Squad mérite bien son titre français. C'est une descente aux enfers comme on en a rarement vu. Seul *Cruising* de Friedkin atteint une telle violence dans sa vision d'un univers ravagé. Il n'y a dans *Vice Squad* aucune concession, aucune complaisance non plus. Simplement la lucidité aride que le sujet imposait : si on tient là un grand film, c'est par sa franchise brutale.

L'action est centrée sur trois personnages : Princesse, la maman tendre qui se transforme en putain aguicheuse une fois sa fillette partie chez grand-mère; Ramrod, le mac halluciné, sadique prêt à tout, qui travaille les femmes à coups de cintre; Walsh, le flic cynique et presque mécanique dans sa volonté de détruire le mal. En fait, dit comme ça, on croirait *la Balance :* pas étonnant, puisqu'il est bien connu que les cinéastes français ont toujours essayé de copier les américains. Évidemment la différence est là : on a la classe où on ne l'a pas.

La classe, Gary Sherman en a à revendre. Après son *Réincarnations*, adoré par beaucoup, il exécute ici un remarquable exercice de style. *Vice Squad* est un des films les plus cradingues qui soient; c'est aussi un polar d'une cohérence et d'une rigueur parfaites.

Ce parcours ponctué d'explosions de violence au cœur d'un monde nocturne cauchemardesque réussit à impliquer totalement le spectateur. Tout est crédible, palpable, réel. Vrai.

Les décors, bars aux éclairages rouges et verts, motels crasseux, commissariats encombrés et surchauffés, rues sinistres ou bondées. Les personnages, filles des rues pitoyables, dévorées par le système et l'hypocrisie de la société, loubards homos bardés de cuir et revendeurs d'armes, indicateurs et receleurs, spécialistes des voitures volées ou de drogue. Les actions, toujours motivées par la nécessité de survivre dans cette nuit infernale...

Wings Hauser est la première grande révélation de *Vice Squad*. Son interprétation de la chanson du générique, "Neon Slime", est à l'image de sa performance en Ramrod : brutal, choquant, déséquilibré, agressif et hypernerveux. Un être imprévisible, cruel, qui bouge d'instinct, sans raisonner. Depuis, on a revu Wings Hauser dans *Deadly Force*, un polar qui le voyait devenu flic, un peu décevant car plus conventionnel. La seconde, c'est Season Hubley, percutante Princesse. On l'avait vue dans *New York 1997* (normal, c'est madame Kurt Russell) se faire bouffer par les rats humains. On la découvre ici ravissante, émouvante, sexy, féroce et énergique. Les porte-jarretelles de Season Hubley, ses dentelles noires, ses bas et ses "nighties"... S'il n'y avait que ça, *Vice Squad* serait déjà un sommet, alors...

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :

DESCENTE AUX ENFERS (Vice Squad). USA 1982. Avco Embassy. PR : Brian Frankist, Sandy Howard, Frank Capra, Jr. R : Gary Sherman. SC : Sandy Howard, Kenneth Peter, Vincent O'Neal. PH : John Alcott. MUS : divers. 95'. Distribué en vidéo par Polygram. V.F. Duplication impeccable. Avec Season Hubley (Princesse), Gary Swanson (Tom Walsh), Wings Hauser (Ramrod), Pepe Serna (Pete Mendez), Beverly Todd (Louise Williams), Joseph Di Giroloma (Kowalski), Nina Blackwood (Ginger), Sidana Bobatoon (Dixie), Lydia Lei (Coco), Kelly Piper (Blue Chip), Maurice Emmanuel, Wayne Hackett.

LE VOYEUR
voyons voir !

Cette nuit là, dans la rue déserte et à peine éclairée où Dora racolait ses clients, un homme bien particulier s'est présenté à elle. Si particulier qu'elle y a laissé sa peau ! Fallait pas mettre une robe si rouge et si *voyante !*...

C'est effectivement sur le meurtre d'une putain que débute *Le Voyeur*. Rien de très original là-dedans me direz-vous, la mémoire encombrée des pires psycho-killers. Mais attendez ! Le tueur en question est un voyeur, un dingue de l'observation. Il filme tout. Et ce premier meurtre, c'est dans l'objectif de *sa* caméra que nous l'avons vu !...

Cet homme, c'est Mark Lewis. Il est éclairagiste dans un studio de cinéma et, ne serait cette petite caméra qu'il trimbale partout accrochée à son épaule, rien dans sa mise soignée ou son physique angélique ne pourrait donner à penser qu'il est psychopate. Pourtant, Mark Lewis ne vit que pour voir. Tout voir. Et particulièrement la *Peur*. Et pour (a) voir la Peur dans son objectif, il n'a qu'une solution : a provoquer. Voilà pourquoi il a dissimulé un stylet dans un des pieds de sa caméra. Effrayer ses victimes et les filmer au moment même de leur agonie, quel pied ! (Il a osé ! Il a osé ! NDLR).

Chez lui, tout est consacré au culte de l'Image. Il passe son temps dans son immense labo, à visionner revisionner les films de sa vie. Ceux qu'il a lui-même tournés et... *ceux que son père a tournés...*

Car cette folie du voyeurisme, c'est à son père que Mark la doit. Ce scientifique sans scrupules a lui aussi passé son temps à étudier, observer. Et c'est sur son propre fils qu'il a fait ses expériences. Des nuits durant, il n'a cessé de l'effrayer pour pouvoir filmer sa peur. Le filmer et le filmer encore. Partout. Même au chevet du cadavre de sa mère...

Histoire d'éclairer un peu le film, je vous glisse un petit renseignement : C'est Michael Powell lui-même qui joue le rôle du père de Mark. C'est lui qui, le premier, est atteint de voyeurisme et c'est lui qui, pour son 9e anniversaire, a offert à son fils... une caméra !

Vous aurez compris que *Le Voyeur* est loin d'être un film innocent et qu'il pousse bien sa réflexion là où son sujet devait la conduire. Implication de chacun des personnages qui tour à tour s'observent, s'espionnent. Implication du metteur en scène qui s'octroie le rôle du père, du malade le plus atteint. Implication du spectateur qui voit ce qu'il veut bien voir et se délecte des actes de Mark. Personnages, acteurs, réalisateurs, spectateurs, tous des voyeurs...

Dans les extraordinaires décors de Arthur Lawson et Ivor Beddoes qui, eux aussi, jouent sans cesse sur l'illusion et le mystère révélé, dans ces décors malins, baignés par les couleurs flamboyantes du grand chef-op Otto Heller, les personnages se cherchent, se croisent et s'observent pour être finalement confrontés à leur propre image, à leur propre vérité de voyeur.

Tout dans le film de Michael Powell tient lieu d'écran.

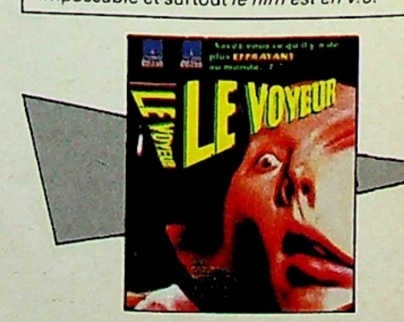
Fenêtres, miroirs, viseur, écran réel même, l'image explose et se redéfinie selon une technique du "cadre dans le cadre" plus tard utilisée par Godard et, plus intelligemment, par De Palma. *Le Voyeur* est, sans aucun doute, l'un des plus parfaits jeux de cache-cache, l'une des plus habiles réflexions sur le faux-semblant et la vérité révélée que nous aient offert 90 ans de cinéma.

Je vous jure qu'on s'y perd. Difficile en effet durant une première vision de jouer les intellos et de préserver son statut de spectateur. Mais au fait, de spectateur ou de *voyeur ?*...

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

LE VOYEUR (Peeping Tom). 1959. G.B. R : Michael Powell. SC : Léo Marks. PH : Otto Heller (Eastmancolor). MUS : Brian Easdale. MONT : Noreen Ackland. DIR ART : Arthur Lawson. DEC : Ivor Beddoes. MAQ : Bill Partleton. CHOR : Wally Scott. 104 mn. Avec Carl Boehm (Mark Lewis), Moira Shearer (Vivian), Anna Massey (Helen Stephens), Maxime Audley (Mme Stephens), Esmond Knight (Arthur Baden), Martin Miller (le Dr Rosen), Jack Watson (L'Inspecteur Gregg), Nigel Davenport (Le Serpent Miller), Michael Powell (Le professeur Lewis). DIST VIDEO : Thorn Emi. Alors attention : La Duplication est impaccable et surtout *le film est en v.o.*



"Do you know what the most FRIGHTENING thing in the world is...?"

PEEPING TOM

CERTIFICATE X ADULTS ONLY



VIDEO

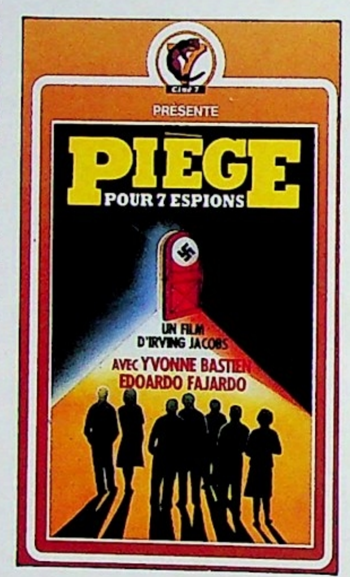
PIEGE NAZI POUR 7 ESPIONS
Nazi dans le Rétro

Quelle redécouverte réjouissante ! Distribuée il y a une bonne dizaine d'années dans le circuit étriqué réservé aux productions de *second rayon* comme on dit (ces films fauchés et éphémères qui font postillonner de joie le bon Dan Brady), cette curiosité italo-espagnole renferme des trésors. Oui, d'authentiques trésors!

Le scénario délirant, bourré de citations d'Edgar Poe et des *Chasses du Comte Zaroff* de Schoedsack et Pichel, n'en est pas un des moindres. Un officier allemand qui n'accepte pas 3 ans après, que le III[e] Reich ait perdu la guerre, kidnappe 7 anciens espions alliés de nationalités diverses. Retranché dans un château-fort isolé, et assisté d'une maigre douzaine de soldats spectraux, il a décidé de supprimer tous ceux qui n'ont pas hésité autrefois à entraver le succès de la Grande Allemagne. Un par un, au cours de 7 prochaines nuits, les "invités" tomberont. Comme tous les nazis illuminés des bons films de guerre, il n'est pas complètement rascal (plutôt raffiné même...), puisqu'avant chaque mise à mort, il révèle au malheureux élu un détail susceptible de le sauver... N'empêche qu'au début, les victimes affolées se font réellement piéger, et meurent irrémédiablement. Mais voilà que le petit Von Stroheim tombe amoureux d'une belle espionne nordique, pourtant condamnée elle aussi. Bouleversera-t-elle son plan diabolique ?

Et voilà. Pendant 1 h 30 – c'est fou ce que ça motive les gens d'attendre la mort – vont se succéder sans relâche : poursuites effrénées, tentatives d'évasion, complots sournois, engueulades en huis-clos, trahisons, etc. Le tout ponctué de gags involontaires irrésistibles, provoqués la plupart du temps par les inénarrables sbires du nazi, qui claquent rituellement des mâchoires et des talons à chaque fin de réplique et inventent des stratagèmes fous pour décourager toute tentative de fuite (entre autres, chanter dignement *Lily Marlène* au téléphone pour brouiller une communication entre un des espions et l'extérieur ! !).

Doucement les basses quand même, car le metteur en scène Irvin Jacobs (ou Jacob, y'a les 2 au générique !), maîtrise bien les lieux de l'intrigue, et manipule ses personnages comme des pions de *Cluedo* (et un passage secret ! Et 2 escaliers derobés !). Et puis l'air de



rien, avec ses jeux d'ombres et ses cadrages tout de travers, qui coincent les espions dans des poses angoissées, il instaure même un climat assez étrange. Quant à la poursuite nocturne où le nazi, armé d'un arc comme son ancêtre Zaroff, poursuit avec ses dogues un des fuyards, elle constitue ma foi, un petit morceau de bravoure étonnant de virtuosité (plans du chasseur en contre-jour violet, travellings échevelés). Evitons donc de jouer les potaches snobinards, et au lieu de ricaner narquoisement devant les personnages archi-stéréotypés (le français dragueur, l'anglais efféminé) ou les invraisemblances criardes du scénario (avec tout ce dont ils disposent dans le château, les espions auraient pu s'évader en 10 minutes... !), rendons plutôt hommage à ce spectacle d'un autre âge, à cette alchimie miraculeuse d'images impensables.

Grâce à cet acharnement naïf à échafauder cette aventure hautement improbable et à relier le plus tranquillement du monde les événements les plus inattendus, les auteurs ont abouti à une sorte de collage surréaliste, poétique et irrationnel même. Un puzzle détonant, qui déchaîne dans la plus grande anarchie l'imagination, le rire, la peur. Un grand rendez-vous de l'impossible où s'enchevêtrent les images les plus délirantes : un nazi triste errant dans les couloirs à la recherche d'une guerre qui n'existe plus, des scouts de passage encore plus ravagés que ceux de Gotlib, chassant le crocodile dans les rivières du coin, et des pompiers pressés débarquant de nulle part 30 secondes après l'incendie des 2 fagots déposés par les espions sur les remparts du château.

C'est somme toute une sorte de rêve qu'on vient de revivre. Un de ces rêves disparates qu'on faisait mômes, après avoir digéré notre ration de feuilletons télé ; où n'importe quoi pouvait se passer.

Pour une fois que ça a vraiment lieu, ne vous gênez surtout pas...

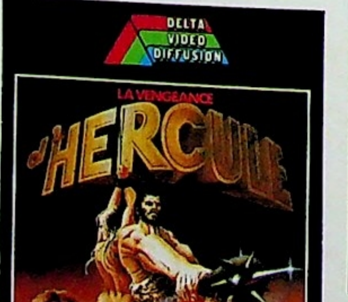
FRANÇOIS COGNARD

> **FICHE TECHNIQUE :**
> PIEGE NAZI POUR 7 ESPIONS. Italie/Espagne. "Centro Films" (Rome), "Castilla Cinematographica Cooperation" (Madrid). R : Irvin Jacobs. SC : Mario Amendola, Antonio Roman, d'après une idée d'Irvin Jacobs. PH : José Aguajo. MUS : Lallo Gori. DEC : Augusta Lega. CAMERA : Aristide Massacessi, alias Joe D'Amato (oui, oui !). SFX : Efrade Titi. 90 mn. Avec : Eduardo Farjardo (le nazi), Mirco Ellis, Mila Stanic, Max Poly (non, pas à Venise...), Bob Johnson (Ben voyons !). DIST : Ciné 7 en V.F. Bonne duplication.

LA VENGEANCE D'HERCULE
le culturisme militant

Vittorio Cottafavi a eu son heure de gloire. Un jour, quelques rats de cinémathèque se sont aperçus que ce monsieur faisait en Italie un travail très, très intéressant. Il n'en fallait guère plus pour qu'un de ces mouvements de snobisme dont seul Paris a le secret encense Cottafavi et en fasse un cinéaste important. On le sacre grand réalisateur de mélos, on lui consacre des cycles. C'est le délire.

Mais pour une fois, le jeu en valait la chandelle et Cottafavi méritait bien tous ces éloges. Cela faisait même bien 15 ans déjà, que les vieux habitués des cinés populaires savaient à quoi s'en tenir quant au réalisateur de bien des grands films qui hantaient leur mémoire.



Cottafavi, c'est *Hercule à la conquête de l'Atlantide,* l'un des meilleurs péplums italiens des années soixante. Cottafavi, c'est un cinéma populaire hyper-concerté et politiquement très orienté. Cottafavi enfin, c'est un cinéaste au lyrisme sans égal qui a su donner au péplum une qualité et une richesse que bien peu de cinéastes avaient su lui conférer.

La Vengeance d'Hercule, à défaut d'être le meilleur de ses péplums (Et ce, par la faute d'effets spéciaux d'une rare indigence) n'en reste pas moins le plus intéressant.

Pour le spectateur éclairé, le parcours initiatique d'Hercule et sa révolte contre les Dieux, peuvent se lire d'une façon toute politique. Ou comment l'homme peut prendre en charge son destin, se révolter contre ses maîtres et acquérir le moyen de les vaincre...

Je le sais. Vous vous moquez d'une telle lecture pour ce qui ne reste à vos yeux qu'un film ringard italien. Mais ne riez pas trop tôt, vous pourriez vous retrouver plus bête qu'Hercule. Et ça, c'est finalement un sort que, j'en suis sûr, vous trouvez peu enviable.

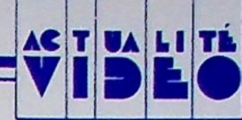
NICOLAS BOUKRIEF

> **FICHE TECHNIQUE :**
> LA VENGEANCE D'HERCULE (La Vendetta di Ercole). It/Fr. 1960. PR : Robert De Nesle. R : Vittorio Cottafavi. SC. : Marcello Baldi. PH : Alsio Contini. MUS : Alessandra Derevitski. 88 mn. Avec : Mark Forrest (Hercule), Broderick Crawford (Maciste), Gaby André (Eurithos), Phillipe Ersant (Illo), Leonora Ruffo (Théa), Wandisa Guida (Euridia). DIST VIDEO : Delta Vidéo Diffusion en v.f. Très bonne duplication.

LE CANARDEUR



Imaginez le choc des premières images : l'inspecteur Harry dans le costume étriqué d'un pasteur de campagne – !!! – Heureusement, la giclée du gros calibre qui vient troubler notre stupéfaction et le pieux recueillement des paroissiens nous rassure. Non, la Sainte Bible n'a pas complètement changé notre homme. Fi de prêchi –



prêcha, dans la poursuite qui s'engage on reconnait les méchants, ce coup-ci CLINT EASTWOOD a tourné sa veste du côté des hors-la-loi. Inutile de vous détailler l'histoire, sachez que le scénario est simpliste mais bourré d'idées. Refaire deux fois le même périlleux hold-up dans la même forteresse, la Montana blindée, c'est du jamais fait, du jamais vu. Alors, comme dit le terrifiant mais parodique George Kennedy : "Arrêtez vos branlettes et enfilez vos chaussettes" : La ballade effrénée que nous propose le duo de choc Clint Eastwood "La Foudre" et Jeff Bridges "Pied Léger" a une odeur de soufre. Si le titre français frise le ridicule, il ne ment pas : ÇA CANARDE ! Le goût du risque est la qualité première de Clint Eastwood. Alors qu'il est une des plus fortes recettes du Box-Office, il s'offre l'audace de s'abandonner entre les mains d'un débutant nommé MICHAEL CIMINO, à qui il permet de signer son premier film. Ce petit doué au QI cinématographique hypertrophié, Clint l'a remarqué sur le tournage de son film précédent, Magnum Force, Cimino y était co-scénariste avec John Milius. Dans *Le Canardeur*, Michael Cimino expose son savoir faire de cinéaste – scénariste (qui trouvera son apogée dans *Voyage au bout de l'enfer* et *La Porte du Paradis)* : efficacité des cadres et du montage, personnages sensiblement observés, excellente direction d'acteurs, choix des décors... Ce film travesti en thriller est avant tout un road-movie, l'errance d'un loup et d'un agneau déglingués. Un regard attachant sur l'amitié où l'humour parfois burlesque des situations ne parvient pas à dissimuler les blessures des personnages. Emotion lacrimale garantie en fin de film.
Face à un Clint Eastwood qui n'hésite pas à jouer les handicaps (une patte folle et des rides), il y a celui que je place en tête de sa génération : JEFF BRIDGES *(La dernière séance, Fat City, King Kong, Staty Hungry* etc...). Clint lui laisse généreusement la part belle, Jeff en profite pour faire un numéro d'acteur étonnant.

GAILLAC-MORGUE ■

FICHE TECHNIQUE :

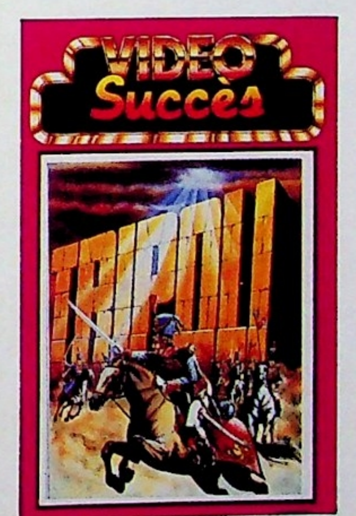
LE CANARDEUR "Thunderbolt and Lightfoot". U.S.A. 1974. Malpasa Cy United Artits R : Michael Cimino. SC : Michael Cimino. PH : Frank Stanley. Avec : Clint Eastwood, Jeff Bridges, George Kennedy. Distribué en France par Warner Home Vidéo. V.F. Durée approx. 110 mn.

SERIES B

Récupérant le succès d'Eddy Mitchell et Gérard Jourd'hui avec leur "Dernière séance", les éditeurs vidéo lancent des collections de films américains anciens de série A ou B. Excellente idée, les amis. Seulement, faudrait voir à contrôler un peu le résultat à l'arrivée.
Cinéthèque diffuse une collection dirigée par le grand Eddy en personne. On y retrouve des grands classiques de Wayne *(L'homme tranquille, La Chevauchée fantastique)*, Astaire *(Swing Time, Top Hat)*, ou Mitchum *(Angel Face* et *Macao)* on en reparlera, ça vaut le coup. Et puis aussi quelques films un peu moins géniaux *(Les Diables de Guadalcanal, Le Poney Rouge)* mais qui méritent le détour. Pour le moment, la collection démarre très fort ! Pourvu que ça dure.



Et SVP lance sous le titre "Vidéo Succès" une collection se voulant axée sur les séries B et les "bons vieux films d'antan". Là, c'est un peu plus la joie de la surprise. Jusqu'ici, les meilleurs titres annoncés ne sont pas encore disponibles (des Allan Dwan avec John Payne et Ronald Reagan, un Tourneur avec Glenn Ford, etc. Un régal à venir !). Mais on a tout de même pu voir *Le Fils de l'Aigle Noir*, un film italien des années soixante avec Edwige Fenech (mais oui, vous savez, la Toubib de ces comédies si raffinées...) qui à peu de choses près raconte les misères de Zorro chez le tsar.
On se demande vraiment ce que ça vient faire dans cette collection : et d'ailleurs, y en a pas mal d'autres du même genre qui se sont glissés au milieu des superbes séries B américaines. Un western italien, deux comédies ringardes, un giallo, j'en passe.
Le seul série B vrai de vrai, 100 % certifié made in USA, que j'ai vu pour l'instant, c'est *Tripoli*. De la série B à l'état pur : situations parfois convenues, clichés délicieux, et souvent, trouvailles de scénario irrésistibles.
Digne d'être exposé dans un carnaval aux bizarreries, ce film est l'œuvre d'un illustre méconnu, Will Price (aucun rapport avec Vincent). On y raconte le périple de troupes américaines (les premiers "Marines" à travers le désert de Libye, jusqu'à la ville fortifiée qui donne son nom au film. Il y a là-dessous une sombre histoire de rivalité entre frères pour la domination du royaume. Le méchant s'appelle le Pacha Achmed. Howard Da Silva, barman généreux du *Poison* de Billy Wilder et ennemi juré de Gary Cooper dans *Unconquered*, incarne un mercenaire grec, le capitaine Démétrios, tout équipé avec costume d'evzone, pantalon bouffant à la zouave, petit gilet rouge brodé, et béret typique.
Le héros, c'est John Payne, acteur formidable, surtout chez Allan Dwan (dans les westerns : *Tennesse's partner* ou *Quatre étranges cavaliers*, surtout en héros un peu louche dans *Deux rouquines dans la bagarre*), mais aussi dans des films de série A, mélos *(Voyage Sentimental, le Fil du Rasoir)* par exemple. Là il joue le Lieutenant O'Bannon, un rien frondeur, plein d'allant, sérieux mais toujours le mot pour rire avec ses soldats. Y a aussi Maureen O'Hara, la plus belle rousse de Hollywood, l'égérie de John Ford, mon amour de jeunesse.
Elle embrasse le rôle d'une comtesse française, Sheila d'Arneau (tu parles comme ça lui va !). Au début elle manifeste du mépris à l'égard du lieutenant américain, puis de la haine, enfin, après quelques bonnes griffures, gifles, et fessées échangées de part et d'autre, elle tombe dans les bras du militaire, éperdue et ravie. Rien que de vous le raconter, ça me fait rigoler.
Eh oui, voilà un film aujourd'hui devenu extraordinaire : photo signée James Wong Howe, opérateur de Ford encore, et inventeur du Noir et Blanc dans ce qu'il avait de plus somptueux ; script écrit avec le chic et la hâte caractéristiques des studios, (ici Paramount) plein de gags et d'émotion ; acteurs qui visiblement se marrent pendant le tournage ; des tas de figurants et des paysages de rêve.
Ben vous me croirez si vous voulez, mais vers 1950-1955, tout ça n'avait rien d'extraordinaire. D'ailleurs on appelle ça série B parce que c'était monnaie courante à l'époque. On pouvait en voir dix par semaine, des films



comme ça. Aventures et épopées, grands espaces, chevauchées, poursuites, batailles, bagarres, baisers enflammés, eaux bleues du Pacifique et prairies vertes, winchesters, gants de cuir, uniformes, romances, dangers...
Et ceci me rapelle la scène finale de *Tripoli* où, après s'être déguisé en arabe, avoir conquis la ville, posé le drapeau étoilé au sommet du palais, et occis des tas de musulmans patibulaires, John Payne se retrouve perché sur une poutrelle au milieu des ruines. Et alors, au moment où les troupes américaines font leur entrée triomphale dans la ville...
Vous croyiez quand même pas que j'allais vous révéler la fin, non ?

DOUG HEADLINE ■

LA DAME ROUGE TUA 7 FOIS



La vidéo semble bien être un nouvel espoir pour la diffusion des « giallos ». Chaque petite boîte a son ou ses petits thrillers italiens, bien violents et bien sympas. Un grand nombre d'entre eux sont pourtant sans réel intérêt.
Tel n'est pas le cas de cette *Dame Rouge tua 7 fois* dont le titre, à lui seul, résume les qualités. La *Dame Rouge* pour le côté onirique, voire même conte de fée, du film qui aboutit à une séquence d'inondation finale tout à fait remarquable. Et le *tua 7 fois* pour ses meurtres, ses mises à mort tant attendus. Elles sont particulièrement soignées ici, atteignant parfois même une intensité dans le sadisme qu'on eut pu prêter qu'à un Argento ou un Bava. A cet égard, il convient de citer ici la séquence où une aliénée, s'échappant de l'asile est tout à coup... Mais qu'est-ce qui m'arrive ? J'allais vous dévoiler qui est l'assassin. Car je le sais, moi. Et vous, le saurez-vous un jour ?

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

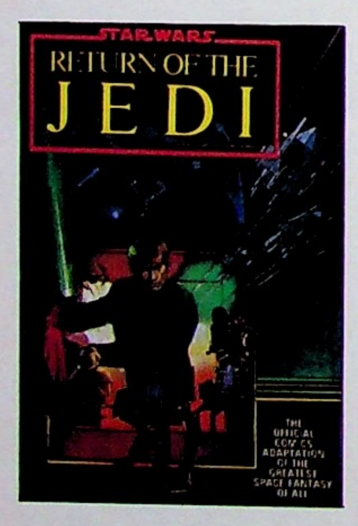
LA DAME ROUGE TUA SEPT FOIS (La Dama Rossa uccide sette volte). 1972. It./All. R et SC : Emilio P. Maraglia. MUS : Bruno Nicolai. 90 mn. Avec : Barbara Bouchet, Ugo Pagliai, Marina Malfatti, Sybil Danning, Maria Pia Giancaro. DIST VIDEO : Succès Vidéo, en v.f. Duplication moyenne.



BD

MARVEL SUPER SPECIAL N° 27 RETURN OF THE JEDI

Adapté du troisième tome de la "Guerre des Etoiles" par Marvel Comic Groups, "Return of the Jedi" est dessiné par Al Williamson. 64 pages couleurs d'aventures fantastiques, de combats, et de révélations attendus par tout fan de Star Wars. Mais peut-être un peu trop de choses à la fois, à vous de juger. Ne comptez pas sur nous pour vous divulguer les secrets...
C'est Al Williamson qui dessina les adaptations de "La guerre des étoiles", "l'Empire contre-attaque" (parus en France chez Lug) et "Blade Runner". Il récidive en compagnie de son encreur habituel pour ce genre de récits, Carlos Garzon. Depuis les années 50 la patte de A.W. ne s'est pas réellement améliorée. Tout le monde sera d'accord pour dire qu'en fait ses meilleurs œuvres datent des E.C. Comics (de 1952 à 1955, rééditées dans la collection Xanadu aux Humanoïdes associés). Ici le dessin est inférieur à celui des deux autres tomes de la trilogie. Il faut mettre à son actif le fait que Tom Palmer et Ron Frenz ont aidé Garzon pour l'encrage. Williamson ayant toujours eu des problèmes pour dessiner le même personnages dans deux cases différentes, trois encreurs, c'est trop.
Mais Williamson restera un grand dessinateur et ce n'est pas un Ron Frenz qui m'empêchera d'acheter ses BD! (Album paraître aux Editions Lug).



PARTIE DE CHASSE
Enki Bilal/Pierre Christin
Dargaud Editeur.

Bilal étant avant tout un illustrateur, il y a assez peu de mouvement dans ses bandes, il ne peut donc que trouver avantage à illustrer un scénario austère et aussi littéraire que celui de Pierre Christin (romancier de SF déjà confirmé). Son dessin rend à merveille les états d'âme des personnages et fait exactement ressortir la psychologie de chacun des protagonistes du drame qu'il met en images. Voilà! c'est un artiste dramatique. Il illustre un théâtre, qu'il soit au présent ou d'anticipation, où tout est tragédie et symbole. Ici, le train, le faucon, l'ours, les échecs... Mais surtout le sang, du reste évident dans une partie de chasse. Partie qui réunit en Pologne les principaux idéologues des pays communistes de l'Est, et au cours de laquelle l'un d'entre eux doit être exécuté pour servir la cause supérieure du Parti.
Cet album se lit comme un roman et présente une critique assez forte de l'idéologie totalitaire. Les évocations historiques servent de toile de fond au récit, soutenu autant par les couleurs que la beauté du trait.
Sur quatre-vingts pages il se confirme, par la force et le talent, que Bilal est devenu un des artistes de premier plan de la bande dessinée, l'égal des plus grands et un des créateurs les plus originaux avec Moebius.

MISSION APOCALYPSE
Les Aventures de Buck Danny
Hachette.

Scramble! Scramble! Tout le monde en l'air! Vite! à vos "jets"! Car, le colonel Danny n'est pas mort comme le craignaient ses lecteurs, après la mort de son illustrateur Victor Hubinon; et le revoilà dans une nouvelle aventure à sa mesure : une organisation terroriste internationale veut faire sauter tous ensemble les grands de ce monde lors de leur prochaine conférence au sommet, en leur lançant une bombe H volée, d'un jet volé (à Buck Danny! Gosh! ces rascals ne reculent devant rien!).
Francis Bergèse qui prend la relève n'est pas Hubinon, mais c'est un bon élève, le dessin est plus figé et plus pinaillé mais on retrouve exactement la même ambiance et les mêmes décors que dans les albums précédents, ce qui, avec un dessinateur à la hauteur, ne risquait pas de manquer puisque c'est J.M. Charlier, scénariste des quarante précédentes aventures qui assure la continuité et les célèbres dialogues stéréotypés qui faisaient la joie des lecteurs de la série. "Hell! plus aucun espoir de rentrer à présent! Je n'ai plus assez de carburant! – Pour l'amour du ciel, Lake S, répondez! allo! mon Dieu! Sonny ne répond plus!". Tucson en fait plus, Tumbler en fait moins (ce qui frise l'exploit!), mais le scénario est assez captivant et l'histoire est à suivre dans "Les Pilotes de l'Enfer", le prochain épisode.
"Colonel Danny, j'ai à vous transmettre à vous et à vos hommes les félicitations les plus vives du Congrès américain et de l'ONU pour le magnifique travail que votre Squadron a accompli. Votre groupe sera cité à l'ordre de l'US Navy..."
Signalons par la même occasion la parution en album relié, chez Dupuis, des trois premières aventures de Buck Danny dans la guerre du Pacifique, avec en supplément un des premiers travaux du tandem Charlier-Hubinon, "L'agonie du Bismarck" un inédit de douze pages.

TORPEDO 1936

Etats-Unis, les années 30, pour lui "tuer c'est vivre".
Cinq histoires de ce tueur implacable qui pour 1 000 $ tuerait son père. Magnifiquement illustré par deux grands dessinateurs américains, Alex Toth (2 nouvelles) et Jordi Bernet (les trois autres), sur un scénario magnifiquement enlevé de Sanchez Abuli, qui retrouve la véritable ambiance série noire revendiquée, en vain, par beaucoup de scénaristes européens.
Un grand album paru chez Albin Michel dans la collection "Spécial USA"

GORDON & ROGERS ■



LIVRES

LA SOLUTION A SEPT POUR CENT,
de Nicholas Meyer. J'Ai Lu n° 1473.

Enfin en poche, le roman qui fit connaître Nicholas Meyer – plus tard réalisateur de *C'était demain...* et de *Star Trek II* –, et qui inspira le film stupidement rebaptisé en France *Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express.* Si le récit se conclut effectivement par une poursuite en train dont dépend le sort du monde, le vrai sujet est ailleurs – dans cette solution à sept pour cent qui est, comme l'on sait, la solution de cocaïne que prend Sherlock Holmes pour tromper son ennui lorsqu'aucune énigme criminelle ne vient solliciter ses talents de déduction.
Le fidèle docteur Watson laisse faire, ou plutôt, feint de ne pas voir. Mais *l'overdose* est proche, et il faut faire quelque chose si l'on veut sauver Holmes. Justement, on commence à entendre parler dans le milieu médical d'un certain docteur Freud qui, à Vienne, prétend soigner des cas échappant jusqu'alors à la médecine traditionnelle...
Et c'est la rencontre! Holmes et Freud découvrent que leurs méthodes de travail ne sont guère différentes, et visent toutes deux à découvrir des choses invisibles, mais essentielles. C'est dans ces conversations entre les deux personnages, dans l'évocation de détails, dans la création d'une atmosphère que le talent de Nicholas Meyer éclate. Une scène comme celle où l'on voit Freud battre au tennis un officier autrichien réactionnaire simplement en analysant ses réactions est une petite merveille d'humour et d'ingéniosité. L'intrigue d'ensemble est visiblement plaquée sur le décor – elle a d'ailleurs été considérablement remaniée dans le film, sans rien gagner... –, mais les Holmésiens y trouvent leur compte : ils savent que, beaucoup plus que les intrigues abracadabrantes et peu convaincantes, ce qui importe chez Conan Doyle, ce sont les rapports entre les personnages et les petites choses.
Le succès de *La solution à sept pour cent* a suscité toute une cohorte d'imitations. Meyer lui-même a écrit ensuite *The West End Horror* où Holmes rencontrait Bernard Shaw, Bram Stoker, et quelques autres. Des plumes se sont lancées dans des *Sherlock Holmes vs. Dracula* et des *Dr Jekyll & Mr Holmes,* dont les titres sont suffisamment évocateurs mais aucune de ces nouvelles aventures ne pouvait rivaliser avec *La solution à sept pour cent* originale, même si cet original était déjà lui-même une copie.

FOR ONE WEEK ONLY - THE WORLD OF EXPLOITATION FILMS,
by Richard Meyers.
New Century Publishers, Inc.

Voici le livre qu'attendaient tous les amateurs des films classés par *Starfix* sous la rubrique *Zone Z*, mais qu'ils n'avaient jamais osé imaginer même dans leurs rêves les plus fous. Un répertoire méthodique et complet de toutes les productions R.C.D. (Ringardos Débilos Craignos) dont les titres sont déjà tout un programme : *Attack of the Killer Tomatoes, I Eat Your Sin, I Dismember Mama, Vampire Hookers,* etc. (littéralement *L'attaque des tomates tueuses, Je mange ta peau, Je démembre Maman, Les putains vampires).*
La définition "scientifique" de ces films est facile à donner : de même que la Série B représentait les productions modestes des *grandes* compagnies, les *exploitation films* sont les productions encore plus modestes de petites compagnies *indépendantes.* Ils tirent leur nom américain du fait qu'ils exploitent souvent sans vergogne des filons qui ont déjà fait leurs preuves, mais surtout de ce que la modestie de leurs moyens leur interdit toute ambition artistique pour laisser uniquement l'espoir d'une exploitation *commerciale* rondement menée. Il n'est pas question *a priori* que de tels produits tiennent l'affiche plus d'une semaine, d'où le titre de l'ouvrage, *For One Week Only.*
Mais les miracles arrivent quelquefois. Du fatras surgissent des titres qui deviennent rapidement des classiques, au moins dans leur genre. *La nuit des morts-vivants, Eraserhead, Massacre à la tronçonneuse* sont à l'origine des *exploitation films,* dont les résultats, commerciaux et artistiques ont par la suite dépassé les espérances. *For One Week Only* n'hésite donc pas à consacrer de longs chapitres – à juste titre – à des réalisateurs comme Romero et

Carpenter, et montre assez bien comment ils ont pu passer de la Zone Z à la Zone A.
Bien sûr, en lisant les résumés et analyses de la majorité de ces *exploitation films*, on ne pourra s'empêcher de sourire, sinon de ricaner. Mais si fort peu d'entre eux ont acquis individuellement une quelconque valeur, pris dans leur ensemble, ils ont sans doute ouvert des voies à l'intérieur du cinéma au sens le plus large du terme. Autrement dit, il n'est pas sûr qu'on parle du même art lorsqu'on évoque *E.T.* d'un côté, et *Satan's Sadists* de l'autre, mais *Satan's Sadists* et ses confrères minables pourraient bien avoir d'une certaine façon préparé le terrain pour qu'un film comme *E.T.* puisse être accepté et aimé par un large public populaire. Car les roses poussent souvent sur du fumier.
On rendra hommage à la largeur d'esprit de l'auteur du livre, bien qu'il limite d'emblée son étude aux productions américaines, fait une exception pour *Requiem pour un vampire* de Jean Rollin. De quoi nous consoler de la faiblesse du franc par rapport au dollar...

DOCTEUR JERRY ET MISTER LEWIS,
par Jerry Lewis. Stock/Cinéma.

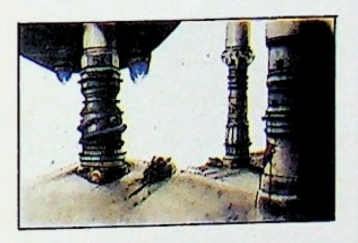
Le titre français est séduisant. Mais il est légèrement inexact. Le dédoublement qu'il indique semble annoncer un livre au moins un peu théorique. En fait, il s'agit beaucoup plus simplement d'une autobiographie, comme le dit clairement le titre original américain, *Jerry Lewis In Person* ("Jerry Lewis tel qu'il est"). Ses réflexions sur le cinéma, Lewis les avait publiées dans un précédent ouvrage, montage de différentes conférences qu'il avait données, paru en France sous le titre *Quand je fais du cinéma*.
Il faut prendre *Docteur Jerry et Mister Lewis* avec les réserves de rigueur lorsqu'on se trouve en face d'une autobiographie. Il n'est pas sûr que tout soit d'une parfaite exactitude et que le tableau ne soit pas parfois enjolivé, mais ce livre *de* Lewis se trouve être, par la force des choses, le seul ouvrage sérieux américain *sur* Lewis, puisqu'on sait que l'intelligentsia des Etats-Unis n'a jamais voulu voir en lui qu'un crétin congénital – y compris Stephen King, qui pourtant s'est donné d'une certaine manière un rôle assez "lewisien" dans *Creepshow*. La réponse de l'intéressé tient en une phrase : "J'ai toujours joué un personnage d'imbécile, mais avec ma propre vision du monde. Ce que les distributeurs français semblent avoir compris, avec toute leur vulgarité commerçante, en incluant à tout prix le prénom Jerry dans presque tous les titres de films... même quand Jerry ne s'appelait pas Jerry.
A cet égard, la partie la plus intéressante du livre est sans doute celle qui concerne la dissolution du couple Martin/Lewis, Martin sentant peu à peu qu'il devenait "de trop" et Lewis devant bien admettre qu'il devait poursuivre sa route en solitaire.
Les premières pages, sur l'enfance de Jerry, sont un peu longuettes, parce qu'elles restent très convenues. Mais peu à peu le récit s'impose, lorsqu'apparaissent des titres de films connus. Cependant, Lewis se contente de les citer et laisse le lecteur juge de son œuvre. C'est sur les relations humaines qu'il met avant tout l'accent, préférant les affaires des hommes aux hommes d'affaires. Quoi qu'on ait pu en dire, on ne rit pas tellement à la lecture de cette vie (Jerry le Drôle est dans les films), mais on trouve bien mieux : quelques moments de véritable émotion.

FREDERIC ALBERT LEVY ■

IMAGES POUR UN FILM
(Dargaud)

Attention, pièce de collection ! Ce livre très bien illustré cerne toute la fabrication des effets spéciaux du superbe *La Vie est un Roman*. Des originaux de Enki Bilal à la finition des glass-painting par Jean-Marie Vives, vous connaîtrez, grâce multitude d'interviews (Resnais, Vives, Bilal, Gruault) tous les secrets de fabrication du film de Resnais. Et puis, Bruno Nuytten nous offre même un petit guide pour faire nous-mêmes et sans peine nos glass-painting en Super 8. Ne vous en privez pas !

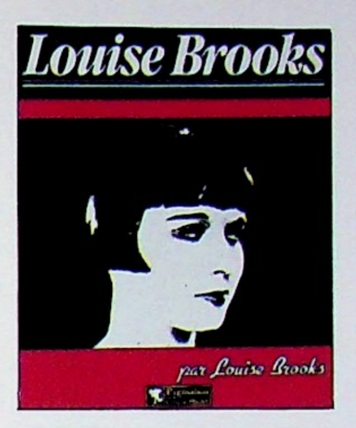
NICOLAS BOUKRIEF ■



LULU IN HOLLYWOOD
par Louise Brooks

Traduit de l'américain par René Brest. Editions Pygmalion/Gérard Watelet.
Faites-vous un "Bariolé" : pressez le jus de 16 fruits différents, ajoutez une mesure de rhum brun, une mesure de rhum blanc, râpez une barre de glace, piquez une paille. Allongez-vous tête à l'ombre à même le carrelage de la véranda et ouvrez le livre par son milieu. Voilà... "ELLE" est là, en tenue de plage, prête à vous faire passer la plus belle journée de ce mois d'Août. Louise Brooks, cette beauté sans prix vous offre son sourire.
Attardez-vous sur la sélection des photos d'une qualité de reproduction appréciable, mise en valeur par le format album. Louise a quinze ans dans un costume de danse au Kansas, les cheveux bouclés (rarissime) dans les bras d'Adolphe Menjou, garçonne avec casquette ou canari coiffée de plumes. Louise sportive, raquette de tennis à la main ou fille de joie sablant le champagne dans un hôtel de passe. Loulou frange raide et regard noir, malicieuse, effrontée, souriante ou arrogante. Entrez dans le récit, Louise raconte à cru des moments de sa vie de femme-actrice.
Louise Brooks une des rares rebelles du Cinéma. Son analyse du "Métier" et du métier de Star est d'une lucidité cinglante. Elle ne se sacrifiera jamais à la dépendance de la publicité, – "sang de la célébrité – faute de laquelle une star n'existe plus. – Il est également évident que la star doit permettre à la publicité de s'immiscer dans sa vie privée afin de nourrir l'envie et la curiosité des futurs spectateurs."... De nombreuses personnalités d'Hollywood passent sous sa plume incisive. Elle cite les noms, les dates, les lieux mais elle déborde de tendresse pour ceux qu'elle affectionne, James Cagney, W.C. Fields ou Bogart. Le dur, l'indomptable "Bogey", elle en était secrètement amoureuse, le seul qu'elle ait choisi et qu'elle n'a pas eu... le laissant partir avec celle qui a "la séduction d'Eve et la froideur du serpent", Lauren Bacall.
Louise Brooks, "Lulu d'Hollywood", solitaire-née, unique, moderne, mystérieuse comme le sont les vrais stars. Quelques secrets dévoilés, car ses mémoires, elle les avait écrites une fois, dans les années quarante et jetées au feu.

GAILLAC-MORGUE ■



J. DICKSON CARR
LE MORT FRAPPE A LA PORTE
Clancier-Guénaud.
LA CHAMBRE ARDENTE
Nouvelles Editions Oswald.

Et revoilà Dickson Carr, le champion des intrigues en chambres closes, et il frappe plus fort que jamais ! Une jeune femme est trouvée morte dans sa chambre, fermée à clé et hermétiquement close, bien sûr ! Suicide ? Mais se poignarde-t-on devant un miroir, assise à sa coiffeuse ? De plus, bien des gens avaient intérêt à tuer Rose Lestrange. Et qui donc terrorise Queen's College, par des farces innocentes en apparence, qui pourraient tourner fort mal ? Le nœud de vipères remonte au grand jour, la vie d'un petit collège américain est faite de rivalités et de jalousies féminines. Avec en toile de fond la lettre de Wilkie Collins, proposant une énigme à Charles Dickens, et des notes pour un roman qu'il n'écrivit jamais, en décembre 1867. Ces notes ont profité apparemment à quelqu'un pour commettre un meurtre parfait. Mais la perfection n'est pas de ce monde et le coupable sera démasqué à la dernière page ! Comme d'habitude Carr égare à plaisir le lecteur, le perdant dans un labyrinthe d'hypothèses et de solutions (qu'il détruit la page suivante). Les pistes semblent séduisantes et conduisent à une impasse. Ne vous refusez pas ce plaisir et entrez dans le "palais des miracles" de Carr. Pour les insatiables du genre, poursuivez ce voyage au pays de l'Etrange et du Mystère avec *La Chambre Ardente* (chez NéO) le chef-d'œuvre de Carr pour certains, mais chacun a son livre préféré de Carr dans son petit panthéon-bibliothèque personnel et idéal ! Le vieux Miles Despard a été inhumé dans le caveau familial, au milieu du parc de sa propriété. Mais il ne serait pas mort de mort naturelle. Lorsqu'on ouvre le caveau, la tombe est vide ! Et cela ne fait que commencer, avec une ambiance de plus en plus fantastique. Ce qui donne sacrément envie de revoir le film de Julien Duvivier, et je ne vous raconte pas la fin. Dépêchez-vous, le mois prochain d'autres Dickson Carr chez votre libraire, l'avalanche !



MAISON DES SORCIERES
Evangeline WALTON.
Nouvelles Editions Oswald

Le numéro 3 de la mythique collection *Angoisse* enfin réédité ! Un livre envoûtant que vous ne lâcherez plus jsqu'à la dernière page. Sur le thème (rebattu) de la maison "habitée" ou hantée, de l'enfant possédé diaboliquement, Walton écrit un superbe roman, terrifiant, qui fait de *Poltergeist* une joyeuse plaisanterie pour nourrissons ! Maison maudite, malédiction ancestrale, réincarnation, envoûtement, portrait magique, forces maléfiques du passé, duel mental, tout est là... Evangeline traite, mêle et entrelace à plaisir tous les grands thèmes fantastiques pour écrire un livre sur la peur d'une jeune enfant, terrorisée, en proie à la peur et aux Ténèbres. Redécouvrez au plus vite cet auteur "lovecraftien", injustement méconnu en France, en attendant la suite ! Une maison digne de la *Maison du Diable* de Robert Wise ou de la *Maison des Damnés* de Richard Matheson ; acheteurs s'abstenir. Y a-t-il un exorciste dans la salle ?

FRANÇOIS TRUCHAUD ■



LIVRES

NUIT DE FUREUR
Jim THOMPSON.

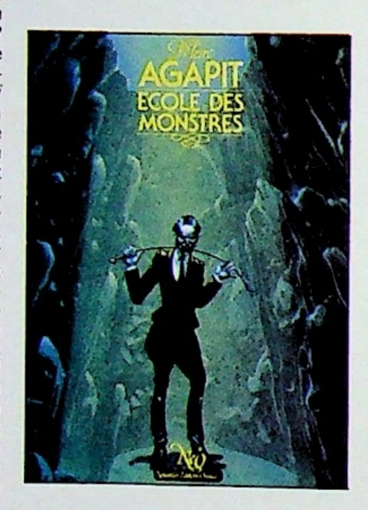
Engrenage International (Fleuve Noir)
Avez-vous déjà été jusqu'au bout de la déchéance, de l'amertume et de la solitude? Connaissez-vous la noirceur du monde, sublime et atroce, le néant du désespoir et de la dérision? Non? Alors lisez ce livre et si vous êtes encore en vie à la fin, plongez-vous, vautrez-vous dans *Le Criminel* et *L'Hallali* (coll. *Fayard/Noir,* merci Guérif). Jim Thompson, ou le rictus de la souffrance et de l'impuissance à vivre. A nouveau un livre écrit par Dieu, un dieu méchant et sardonique, qui contemple le monde, la vie qui grouille, les pantins pitoyables qui s'agitent et tentent d'exister, de survivre, au plus profond de leur déchéance. Thompson est un fabuleux auteur de polars et un très grand écrivain tout court. Le comble de l'abjection et de la dérision? Un tueur à gages qui mesure un mètre cinquante (avec des talonnettes), qui paraît dix-sept ans alors qu'il en a trente, qui porte des lunettes et un dentier, et qui crache le sang, miné par la tuberculose. Et c'est ce minable qui est chargé d'abattre un témoin gênant, réfugié dans une petite ville. Sans compter que le beau sexe ne lui est pas indifférent et qu'il découvrira le secret de Ruth qui n'a plus qu'une jambe, la droite. Thompson ou l'écorché vif. Noir, très noir... une lecture indispensable qui vous brûle l'âme et vous fait regretter l'enfer, plus clément que la vie!

LE JOURNAL D'EDWIN UNDERHILL
Peter TONKIN.
Seghers

Ce livre est pour toi, le chasseur sans répit, le voleur d'âmes, celui qui porte la terreur dans la nuit! Toi, le vampire, car tu t'es reconnu dans ces lignes, sans avoir besoin de miroir (d'ailleurs, tu n'y verrais pas ton reflet!). Dunmow Cross, un petit village anglais. Edwin Underhill trébuche une nuit et se perce la main sur un pieu surgissant d'une fosse. Il apprend alors l'histoire de la comtesse Stana, morte quatre cents ans plus tôt, pendue, démembrée, le cœur percé par ce pieu! Une vampire bien sûr. Il ira jusqu'au bout de sa vérité, devenant vampire à son tour, envoûté par la diabolique comtesse. Tonkin renouvelle le thème traditionnel et éculé, pour en faire une Métamorphose singulière : le monde livré à la nuit et aux ténèbres du Mal. Un résultat assez stupéfiant, d'horreur macabre et de suspense métaphysique avec des phrases comme "les pointes fines et longues pénètrent dans la paroi pulsante avec plus de précision qu'un scalpel et distendent l'ouverture tandis que le sang jaillit, que deux geysers minuscules se déversent sur ma langue avide!" ! On en reste pantelant et hagard. Tonkin serait-il lui aussi un vampire? Trêve de bavardages, ouvrez ce livre et devenez la Morte, la peste blanche! Perdez-vous sans espoir de retour!

ECOLE DES MONSTRES
Marc Agapit.
Nouvelles Editions Oswald

Embrayez directement sur cette autre réédition de choix : c'était le n° 99 d'*Angoisse* et découvrez Marc Agapit, l'un des auteurs-maison les plus singuliers de cette collection d'horreur et d'angoisse, de fantastique, qui se signalait par la spontanéité de l'imagination, son inspiration au premier degré et un certain délire. Quelques noms : Kurt Steiner, Bruss, David Keller et Agapit, peut-être le plus malsain, le plus malade. Ce livre tache les doigts du lecteur et corrode son âme à jamais, l'engluant dans les miasmes putrides d'une maison (encore une fois!) démoniaque. A quelles monstrueuses activités se livrent Berthe et Marcelle dans les caves et sous-sols de la demeure occupée en partie par Marthe, vieille fille desséchée et ratatinée? Que deviennent les enfants qui disparaissent des villages voisins? Au lecteur de le découvrir, à ses risques et périls! Le voilà prévenu!



FRANÇOIS TRUCHAUD ■

DISQUES

MUSIQUE DE FILMS

Du temps de grande gloire du western italien, Francesco De Masi était l'égal d'Ennio Morricone, se spécialisant plus dans de petites productions qui n'ont pas bénéficié de l'impact critique et public des films de Sergio Leone. Clint Eastwood a exporté Morricone aux Etats-Unis. De Masi est resté dans son pays pour exprimer d'autres thèmes, d'autres genres... Mais **ŒIL POUR ŒIL** *(Lone Wolf McQuade),* édité chez Citadel (CT 7024), lui redonne enfin l'occasion de revenir à ses premières amours. Pour ce western moderne, Francesco De Masi retrouve son brio d'antan, et s'offre même la participation de l'harmoniciste Franco De Gemini *(Il Etait une Fois dans l'Ouest)* qui donne le ton immédiatement dans le « Main Title ». La musique est prenante, magistrale, pleine de *suspense,* traduisant l'antagonisme entre McQuade le Texas Ranger et le trafiquant Rawley (« The Confrontation ») avec autant de naturel qu'il magnifie la beauté sauvage de Barbara Carrera (« Introducing Lola », « Love Theme »).



Quinze ans après *Sierra Torride* pour Morricone, c'est, espérons-le, la chance pour Francesco De Masi de passer à des films américains plus captivants que l'actuelle léthargie italienne...

Un peu de culture maintenant... Ainsi qu'il est recommandé au verso de la pochette, **THE MEANING OF LIFE** (MCA 6121) est à classer sous la rubrique « Philosophie ». En effet, les réflexions existentialistes des six poissons montypythonesques portent plus à la réflexion qu'à une détente innocente. Comme précédemment avec le disque de *La Vie de Brian, Le Sens de la Vie* comprend la majeure partie des dialogues du film et *toutes* les chansons. Tous les pervers qui désireraient se délecter à nouveau de « Every Sperm Is Sacred » et « The Not Noël Coward Song » sont maintenant libres de le faire... En prime, l'album est présenté et commenté par Terry Gilliam, l'Américain du groupe le plus frustré par ce disque, puisque son travail d'animateur est difficilement audible. Tout y est : les aventures de Martin Luther supprimées dans le long métrage, les pirates de la finance, le milieu du *disque,* Mr Creosote, la Mort façon Ingmar Bergman, etc. Et en clôture, une dédicace émouvante à tous les poissons du monde, puissent-ils encore peupler à jamais les océans et les mers du globe. De quoi rejeter les sophismes de Platon aux calendes grecques...



P.-S. Pour les grands penseurs, nous vous proposons d'autres enregistrements philosophiques : *« Ethics (After Dark) »* de Koo Stark et Brian Redhead, *« Free Will - My Way »* de Frank Spinoza, *« Logique Déductive »* de Richard Clayderman, et *« La Théorie de l'Immatérialisme par l'Evêque de Berkeley »,* racontée par Donald Sinden.



En 1960, Bernard Herrmann achevait la partition de *Psychose.* Son impact conjugué à celui du film donnait ainsi non seulement la mesure étalon du « psycho killer », mais allait inspirer des légions d'imitateurs plus ou moins scrupuleux. Pour **PSYCHOSE II** (*Psycho II* - MCA 6119), la « suite » réalisée par Richard Franklin, Bernard Herrmann aurait été un choix logique, sinon obligatoire. Mais la mort du compositeur en 75 amena le metteur en scène à choisir un musicien versatile, éclectique, et rompu aux lois du genre. Dans l'esprit de chacun : John Williams ou Jerry Goldsmith. Williams, trop pris par la saga de *La Guerre des Etoiles,* a décliné la proposition. C'est donc Goldsmith qui signe l'accompagnement musical de cette œuvre, fort de son passé sur *La Malédiction, Morts Suspectes,* ou *Poltergeist.*

Tout comme *Psychose II* n'est pas du Hitchcock, la partition n'est pas du Herrmann, même si le thème au violon du meurtre de Janet Leigh, repris du film original, a été conservé. Cependant, la grande qualité du travail de Goldsmith est d'évoquer sans cesse l'atmosphère créée par Bernard Herrmann sans en plagier les « trucs » de composition. Pas de cordes déchirantes, ni d'approche d'un noir et blanc musical... Fidèle à ses arrange-

ments, Jerry Goldsmith alterne calme apparent («Mother's Room») et déchaînement de violence («Blood Bath»), enrobant le film d'une indiscutable cohésion dramatique. Vingt ans ont sans doute passés, mais le motel de la «famille» Bates demeure aussi fascinant à écouter. Seul regret: contrairement au disque de *Psychose*, avec des notes commentées pour chaque morceau, les titres ne sont pas dans l'ordre du film, empêchant au premier abord une comparaison très tentante...

Sont également sortis: **LE JUSTICIER DE MINUIT** *(Ten to Midnight)*, de Robert O'Ragland chez Varèse Sarabande (STV 8172). Compositeur de films de série B (*Grizzly, Epouvante sur New York*), Ragland signe ici une musique sympathique qui mêle instrumentation orchestrale et électronique. Dommage qu'elle se retrouve noyée dans la nullité du film... *LA CAMION DE LA MORT (Battletruck)* est édité par les disques Adès (2105). Peu efficace sur le grand écran, la partition gagne à l'écoute une dimension différente. Quoiqu'il en soit, elle a encore tout à envier au Brian May de *Mad Max 2*. **LE DÉMON DANS L'ILE**, de Christian Gaubert chez Alligator Records, distribué par Carrère (67973). Même ceux qui ont détesté l'œuvre de Francis Leroi s'accordent à constater la qualité de la musique. A écouter en priorité: «Pianiste Solitaire», avec le compositeur en soliste. **ENIGMA** de Marc Wilkinson, chez That's Entertainment Records (TER 1027). Pour un film d'espionnage qu'on aurait pu réaliser il y a dix ans, une composition classique dans les canons du genre. Avec un très beau «Love Theme» en deux versions: instrumentale, et chantée par Joanne Brown. Et pour bientôt, l'existence d'un pressage français chez Milan.

DOMINIQUE MONROCQ ■

Importateurs:
Discoshop Distribution: disques *Citadel, Varèse* et pressages australiens.
Média 7: disques *That's Entertainment Records.*
SBA (16 (20) 86 0986): toutes les grandes compagnies, principalement américaines.

ROCK

LE CHEMIN DU ROCK

Je déambule parmi les nouveautés qui précèdent l'été et son néant total et je me trouve en plein état de confusion comme les **KINKS** qui signent avec «State of Confusion» (Arista) leur meilleur album depuis... je ne le dirais pas. Les Kinks tiennent la route avec fierté tandis que les Jam ou les Pretenders qui leur doivent tout, s'effritent comme des Petits Lu. On décèle néanmoins quelques faiblesses comme ce «Come Dancing» (on dirait du Joe King Carrasco) tiède et sans intérêt mais les «State of Confusion», «Labour of Love», «Young Conservatives», «Heart of Gold» sont parfaitement enthousiastes et plaisants. De quoi passer quelques bons moments en compagnie du compère Ray Davis, de son talent et de sa voix inimitables.

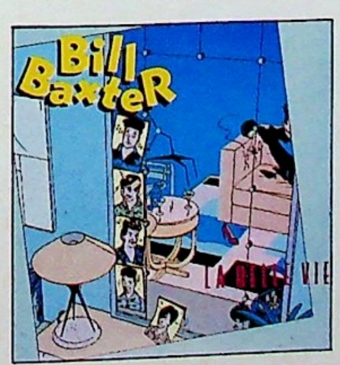
Les **COMATEENS** de New York ont enregistré à Londres leur deuxième disque «Pictures on a String» (Virgin). Un disque très attendu qui ne déçoit



pas tant il est bourré de pur exotisme, de fun fibre et de sillons dansants. La seconde face est absolument merveilleuse, rien à jeter et «Donna», «Cinnamon» ou «Cold Eyes» vont en faire craquer plus d'un. D'ailleurs, je lâche tout pour le pays du soleil, les Italiens doivent connaître les Comateens.

Et puisque l'époque est à la danse, à la gaieté et à la chaleur, le nouveau **B 52'S** «Whammy» (Phonogram) tombe à pic. Après avoir subi le même retour de flamme de la gent «in» que Devo, les B 52's persévèrent avec fougue et sans prétention à l'instar des Talking Heads qui, eux, il faut le dire, nous emmerdent. Let's do the Whammy!!! Rassurez-vous ça ne veut rien dire.

On continue avec les joyeux frères Maël, le sosie d'Adolf tartiné de gâteau à la crème et le beau frisé se sont adjoints pour 2 titres les services de la sémillante Go Go, Jane Wiedlin. «Cool Places» me semble l'outil nécessaire à une bonne rééducation pour jambes arthritiques et «Prayin' for a Party» me rappelle les meilleurs moments de Gary Glitter tendance «Do you wanna touch me», un hymne glitter scandé et simpliste comme je les affectionne et vous aussi j'espère. Ce petit cadeau des **SPARKS** porte un titre «In Outer Space» (Carrère).



Si je vous parlais un peu d'un groupe français drôle et intelligent, et oui depuis la mort de Starshooter et le si-



ROCK

lence bientôt rompu (en septembre) de Little Bob, il y a **BILL BAXTER**, vous savez des petits avec de grandes oreilles. Leur maxi 7 titres (encore), «La Belle Vie» (Virgin) mérite le détour, on y apprend à lutter contre «La Guerre des Nerfs», à découvrir «Tarzan chez ses Parents», à boire du «Vichy Fraise» et à manger «Avec les Doigts». Les auteurs portent des pseudonumes évocateurs tels que Luis Primo, Bo Geste, Chris Marlow pour ne citer qu'eux. Et on s'amuse. Bonnes vacances et le mois prochain, dans votre rubrique Rock il y aura du nouveau.

LITA FORD
«Out for Blood»
(Phonogram)

En 1976, le maître punk de la West Coast, Mr Kim Fowley lance ses Ronettes, elles s'appellent les Runaways. Suite à leur fantastique et premier disque, ces fraîches demoiselles (16 ans de moyenne d'âge) s'enfoncent dans



un rock lourd et pompeux pour s'éteindre 2 ou 3 ans après dans l'indifférence générale. La chanteuse Cherie Currie s'essaiera à une carrière solo peu fructueuse dans le genre Suzi Quatro d'aujourd'hui, puis l'année dernière Joan Jett, la guitariste, pulvérise les charts du monde entier avec son tonitruant «I love Rock'n roll». Elle est suivie de près par Lita Ford, également guitariste, qui s'est choisie un look de prostituée mutant, à mi-chemin entre Mad Max II et Vampirella. Véritable boudin lors de ses débuts, elle est devenue une bombe sexuelle et j'imagine les ravages que peut causer une telle créature sur une scène soutenue par quelques relents de déjà-vu et d'opportunisme, mais si certains prennent cela au sérieux, qu'ils aillent au diable. Lita Ford pratique un rock bardé de clous et taillé dans le cuir, violent et sexué, barbare et vulgaire et j'aime ça. Ecoutez «Out for Blood», «Die for me Only», «Rock'n Roll Made me what I am Today», des tirs tendus de riffs sauvages irrésistibles et cette ballade émouvante et langoureuse «Just a Feeling», tout ça est diablement juvénile et excitant. Les Runaways chantaient déjà à l'époque «You Drive me Wild» et pour Lita Ford, je me contenterais de dire la même chose.

HERVÉ «Action Man» DEPLASSE ■

TALKING HEADS :
Sp eak in gi n to ngu es
(WEA/Fillipachi).

N'en déplaise à ce gros lourd d'Action Man, le dernier *Talking Heads* est l'un des meilleurs disques du moment, même s'il n'égale pas *Remains in light*, leur chef-d'œuvre. Par rapport à leur dernier disque, celui-ci est effectivement plus *commercial*. La voix y est moins incantatoire et les mélodies moins, disons moins, "hermétiques". Néanmoins, on ne saurait leur reprocher de nous faire une musique sans émotion. Il y a dans *Speaking in Tongues*, la même fougue, le même dynamisme qu'on pouvait ressentir à l'écoute de *Fear of Music*. En ces temps où les *Dexy's* font un tabac, c'est déjà pas mal...

OZ QUARTET
Instant
(Egide Concept EC 11).
Distribution Media 7.

Bien prometteur ce premier disque d'un petit groupe français (mais oui!) jusque-là peu connu. Le problème avec ces formations de Jazz, c'est qu'elles mettent un temps fou à étendre le cercle de leurs auditeurs. Leur public est bien plus souvent un groupe de privilégiés qui fréquente certaines boîtes et certains clubs, qu'une foule de fans en délire. Ainsi, bien des formations, telles *Diaphane* ou ce *Oz Quartet* justement, mériteraient une plus grande audience. Ce que ne favorisent évidemment pas les goûts *bien* trop *rocks* de nos jeunes Français. Pourtant, il y a tant à gagner à les découvrir! Car l'avantage du Jazz, contrairement au Rock, c'est qu'il ne supporte pas l'approximation. Chacun des membres de *Oz Quartet* vaut bien une grande partie des instrumentistes rock de toute la planète! Je vous l'assure!
Mais attention! Quand je dis Jazz à propos de *Oz Quartet*, je ne pense pas à Louis Armstrong, mais bien plutôt à Jean-Luc Ponty ou Didier Lockwood. Faut pas déconner quand même, je ne vous parlerais pas de cette formation si



elle n'était pas un tant soit peu moderne!...
Alors si par hasard, vous vous demandiez une fois en passant, s'il ne vaut pas mieux investir vos quarante balles dans ce genre d'entreprise bien méritoire que dans le dernier *Orchestre Rouge* ou le dernier *Téléphone*, n'hésitez pas! Croyez-moi, ce premier disque de *Oz Quartet*, malgré toutes ses imperfections, est plus riche d'émotions que toute la discographie des groupes précités...

FURYO
(Virgin 205494 AE 280)

Si vous ne devez acheter qu'une musique de film cette année, et ce malgré son mauvais pressage, que ce soit celle-là! Pourquoi? Parce qu'en un instant elle transforme votre sinitre chambre d'étudiant en camp de prisonniers javanais. *Furyo*, c'est le seul disque que je sois encore capable de mettre le soir sur ma platine après que mon directeur de publication l'ait siffloté (faux!) toute la journée.
Furyo, c'est la seule autre façon, avec la vision du film, qu'il vous soit donnée de communier avec Ryuichi Sakamoto (je vous rappelle que c'est lui qui l'a composée).
Furyo enfin, vous conduit, dans un accès de passion aveugle, à apprendre le japonais pour vous tirer en Orient retrouver le capitaine Yonoï. Adieu, j'y vais...

NICOLAS BOUKRIEF ■

NOSTALGIA

En attendant la venue du laser, qu'y-a-t-il de plus périssable qu'un disque, à part bien entendu une tranche napolitaine abandonnée en plein soleil pendant dix minutes? Ces fines galettes de vinyl se rayent, se cassent, voient leurs sillons obstrués par la poussière, puis, ultime déshonneur, sont éliminées des catalogues devant l'abondance de la production. Finalement, au bout de quelques années, certains titres deviennent *introuvables*... Horreur et damnation!!
Palliant cette injustice flagrante, voici *"Nostalgia"*, une collection de douze rééditions de raretés indispensables à toute bonne discothèque. Il est enfin temps de commencer la révolution par la musique, de jeter au panier les fausses modes, les nouvelles vagues avortées, les courants repompés, de retrouver des critères d'écoute sélectifs... Vingt ans de danse, de charme, de romantisme, de 45 à 65, des Dining Sisters à Eartha Kitt, et tout avait changé. *"Nostalgia"* donne l'occasion de redécouvrir la pureté de voix des Peters Sisters, élevées au gospell et au rythm and blues, le lyrisme passionné de Nat "King" Cole avec un classique, *"Unforgettable"*, la pompe instrumentale de Glen Gray et son Casa Loma Orchestra. Mais surtout, délectez-vous des authentiques chefs-d'œuvre immortels qui constituent l'essentiel de cette collection... Un concert de Peggy Lee



enregistré à une convention de disc jockeys en 59 à Miami, avec George Shearing au piano, a donné *"Beauty and the Beat"* bien avant l'album des Go-Go's. Ray Anthony, qui joue aussi bien de la trompette qu'il ressemble à Cary Grant, propose *"More Dream Dancing"*, suite d'un disque à succès ("Dream Dancing", bien sûr!). Harry James, avec ses cuivres et ses cordes, offre sa propre sélection *("Harry's Choice")* et une face A complètement folle. Nelson Riddle donne toute la mesure de son talent, comme arrangeur et accompagnateur de Judy Garland *("Judy in Love")* ou Frank Sinatra *("Close to You")*, et en solo *("Hey Let Yourself Go")*. Splendide "You and the Night and Music"... Pour finir en beauté, Julie London dans un de ses meilleurs enregistrements : *"London by Night"*. Et pour ceux qui ne seraient pas encore satisfaits, Pathé Marconi, en plus de ces douze perles de la plus belle eau, importe aussi *"Julie is Her Name"*, un disque perdu de 60 avec, je vous le donne en mille, "Cry Me a River"! Dans *La Blonde et Moi*, Tom Ewell voyait Julie London dans tous les recoins de son appartement. Ici, pas besoin d'alcool. On pose le diamant sur le disque, et ça y est! *Elle* est là, avec *vous*. Et c'est pareil pour tous les autres...

DOMINIQUE MONROCQ ■

INDISPENSABLE !

En plein cœur du mois d'Août, STARFIX prépare un coup d'éclat !
Dès la mi-août, Starfix vous propose en exclusivité son

SUPERMAN III/TONNERRE DE FEU

Nº SPECIAL HORS SERIE

SUPERMAN III
Les meilleurs techniciens d'effets spéciaux au monde : leurs secrets dévoilés !
Les plus étonnants exploits de Superman ! Sa vie ! Son œuvre ! Ses amours !
Dans les coulisses du tournage avec l'équipe du film...
Superman : de la bande dessinée à l'écran !

TONNERRE DE FEU
Le fantastique hélicoptère du futur ! Mitrailleuses, micro-espions, caméras, et ordinateurs de bord : l'arsenal ultra-sophistiqué du "Blue Thunder" ! Combat dans le ciel entre Roy Scheider et Malcolm McDowell !
John Badham, de la Fièvre du Samedi Soir à Dracula et Tonnerre de Feu.
Comment détruire Los Angeles en une journée : des trucages hallucinants !

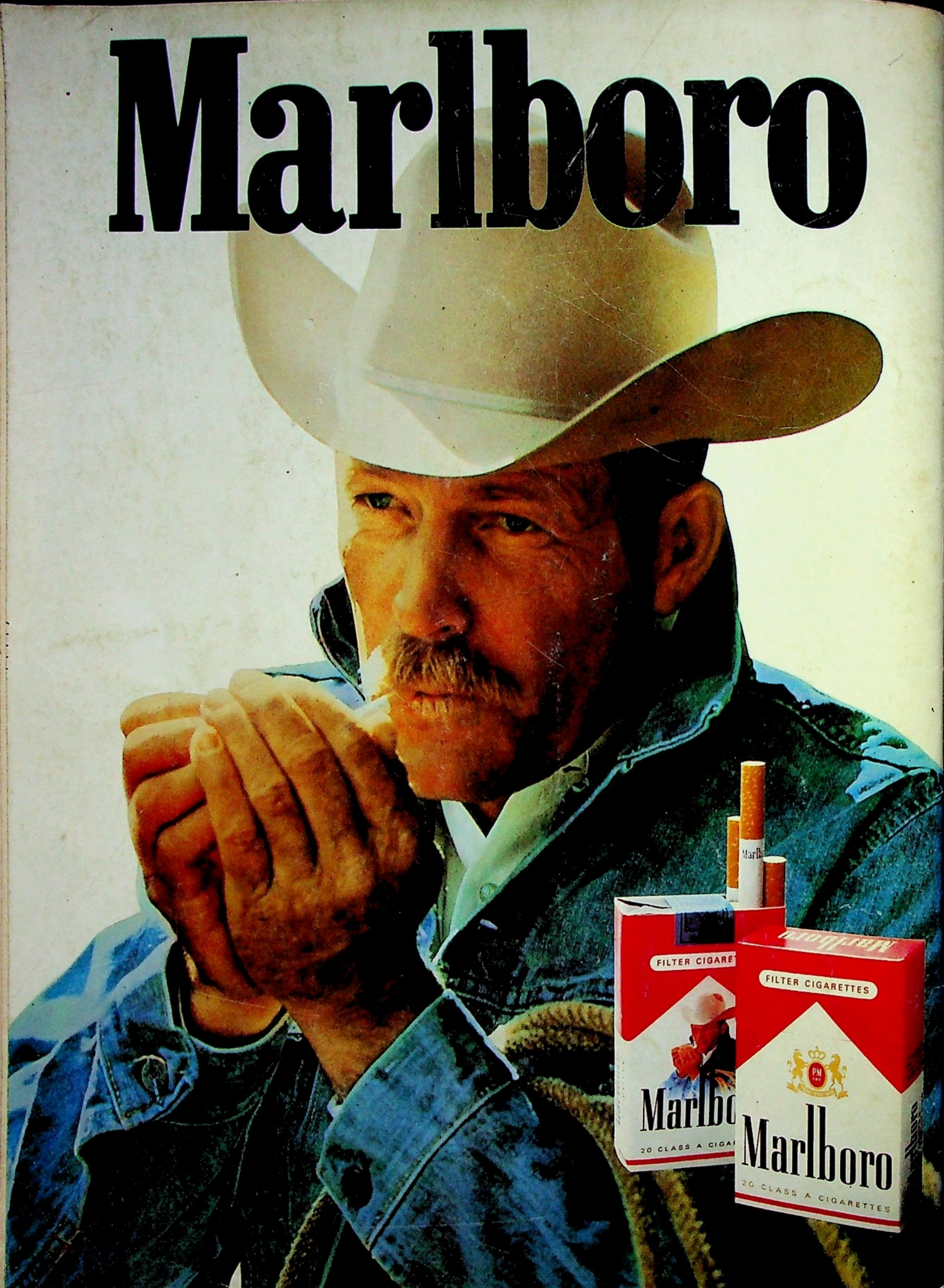
STARFIX SPECIAL Nº 1 - 100 PAGES TOUT EN COULEURS - EN VENTE PARTOUT AVANT LE 15 AOUT ! NE LE MANQUEZ PAS !



© D.C. Comics

100 pages
tout en couleurs
de révélations,
d'interviews,
d'effets spéciaux !
De l'action !
Du suspense !
De l'aventure !

Vous retrouverez dans ce STARFIX SPECIAL Nº 1 : Christopher Reeve, Roy Scheider, John Badham, Richard Pryor, Malcolm McDowell, Richard Lester, Margot Kidder, Warren Oates, Robert Vaughn...


Marlboro
FILTER CIGARETTES
Marlboro
20 CLASS A CIGARETTES